



LIVRARIA PARTHENON LTDA

828



4 VILLA NORMANDA  
SÃO PAULO

1.350,00

3v.

5227 2000

Je ne fay rien  
sans  
**Gayeté**

(Montaigne, Des livres)

Ex Libris  
José Mindlin

3 vols 828

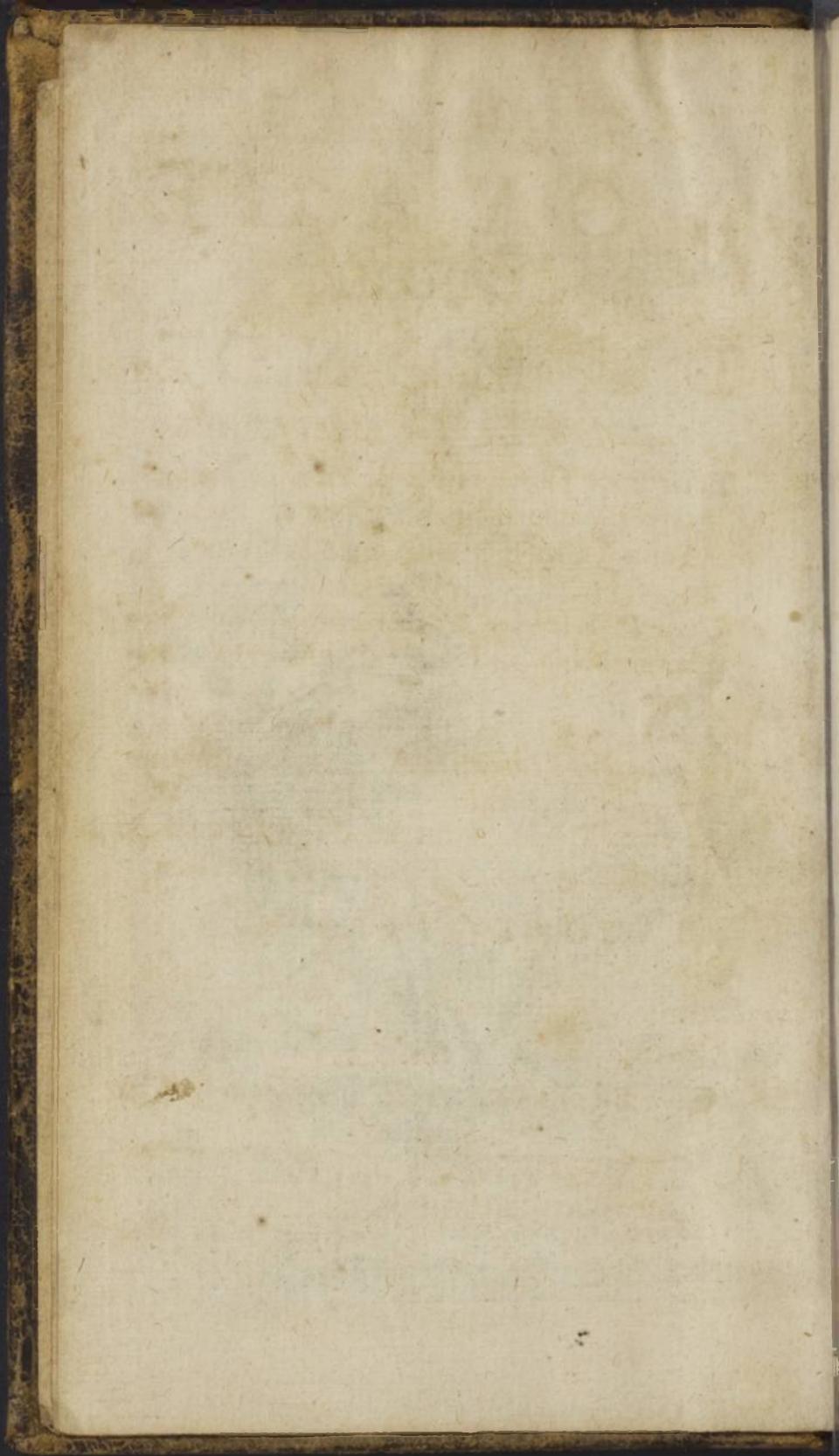
I 18 A

IA 1  
3h



NOUVEAU VOYAGE  
autour du monde  
Par le Sieur la Barbinais L. G.

J. Audran sc.



NOUVEAU  
VOYAGE  
AUTOUR  
DU MONDE.

*Par L. G. DE LA BARBINAIS.*

Enrichi de plusieurs Plans, Vûes & Perspectives  
des principales Villes & Ports du  
Perou, Chily, Bresil, & de la Chine,

*AVEC*

*Une Description de l'Empire de la Chine  
beaucoup plus ample & plus circonstan-  
ciée que celles qui ont parues jusqu'à pre-  
sent, où il est traité des mœurs, religion,  
politique, éducation & commerce des peu-  
ples de cet Empire.*

Et deux Memoires sur les Royaumes de la  
Cochinchine, de Tonquin & de Siam.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez BRIASSON, rue saint Jacques, à la  
Science.

---

M DCCXXVIII.

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*

1A2K



A MONSEIGNEUR  
LE COMTE  
DE MORVILLE,  
MINISTRE ET SECRETAIRE D'ETAT.



MONSEIGNEUR,

*Après avoir fait un Voyage, qu'on appelle le Tour du Monde, j'ay cru devoir à ma Nation les observations que j'y ai faites ; mon inclination, encore plus que le desir de m'attirer quelque faveur du Public, m'a inspiré de le mettre sous les auspices de VOTRE EXCELLENCE, & vous n'avez pas dédaigné l'hommage que mon cœur s'empressoit de vous rendre. Je n'ai pas en cela le mérite d'un sen-*

timent qui me soit particulier ; il est commun à tous ceux qui sont à portée de connoître , comme j'y ai été en quelque occasion , avec quelle sagesse vous conduisez les affaires de France dans les Cours é trangeres , combien vous vous êtes attiré de confiance par une exacte fidelité , si rare dans la politique & plus sûre cependant que tous les détours & les artifices de la politique ordinaire , combien la verité , qui est toujours votre grande Regle , donne de poids à tout ce qui paroît en votre nom. Ne craignez point , MONSEIGNEUR , par quelques mots qui viennent de m'échapper icy , que je veuille entreprendre votre Eloge , on est bien éloigné de s'exposer au péril de vous déplaire , quand on est avec un aussi profond respect que j'ai l'honneur à'être ,

MONSEIGNEUR ,

DE VOTRE EXCELLENCE ;

À Rome ce 10  
Juillet 1724.

Le tres-humble & tres-  
obéissant serviteur DE  
LA BARBINAIS LE GENTIL.



courir à la Mappemonde , parce que vous pouriez y voir d'un coup d'œil tous les pays dont vous voulez que je vous fasse la description. Vous croyez, & peut-être n'avez-vous pas tort , qu'il suffit d'être voyageur pour aimer à raconter ; ce n'est pas la néanmoins mon vice , & je ne vous tiendrois pas la parole que je vous ai donnée, si le point d'honneur , & l'estime que j'ay pour vous ne m'engageoient à vous donner la satisfaction que vous avez exigée de moi. Je suis naturellement paresseux , & je me flatte que vous me sçaurez gré du sacrifice que je vous fais de toute mon indolence. Au reste ne vous attendez pas à lire des recits pompeux , & des descriptions fleuries : je ne suis point orateur ; je vous dirai le plus simplement & le plus sincerement qu'il me sera possible les choses

AU TOUR DU MONDE. §

que j'ay remarqué : j'ay eu trop de compagnons dans mes voyages pour avoir la hardiesse de vous en imposer.

Nous partîmes de la Baye de C... le 30. Août de l'année 1714 sur le Vaisseau nommé le V... . Les vents contraires nous obligerent de relâcher à l'Isle de Sarc, distante de Guernesey de trois lieuës. Après y avoir attendu le retour du beau tems pendant trois jours , & pris quelques Bœufs, & autres provisions, nous fismes voile le 4. de Septembre. Il vous importe peu , Monsieur , de sçavoir quel-vent souffloit alors : je vous dirai seulement qu'il étoit très-favorable à ceux qui vouloient aller aux Isles Canaries. Nôtre dessein étoit d'y relâcher pour faire quelques nouvelles provisions, que la précipitation de nôtre départ de France , & la sterilité de l'Isle de

Sare , ne nous avoient pas permis de faire. Je m'apperçus avec plaisir, après dix jours de navigation, que je me familiarisois avec la mer, & que mon cœur refusoit de lui payer le tribut ordinaire.

Le 15. pendant la nuit nous nous trouvâmes si proches de la petite Isle Gratiola, que peu s'en fallut que nôtre Vaisseau ne s'y brisât : nous en fûmes quittes pour la peur, & nos Pilotes pour une mercuriale. Au lever du soleil, nous reconnûmes l'Isle de Lancerotte, qui est une des Canaries, & nous passâmes par le détroit qui est formé par cette Isle, & par celle de Forteventura. Nous fûmes en cela plus heureux que sages, nos Pilotes ayant avoué qu'ils n'avoient point de connoissance qu'aucun gros Vaisseau eût jamais passé par ce détroit.

AU TOUR DU MONDE. §

Nous apperçûmes bien.tôt la haute Montagne ou Pic de Ténérife , & le 17. au matin nous nous presentâmes devant la Ville de l'Oratavia. Le Capitaine descendit à terre, & nous envoya un Pilote du pays, pour nous conduire à l'Ancre : mais nous ne jugeâmes pas à propos ( lorsque nous eûmes entendu le raisonnement du Pilote ) de jettet l'ancre , soit à cause de la profondeur de la mer , soit à cause du peu de solidité du fonds , où les ancres ne mordent qu'avec peine ; nous resolûmes de l'envoyer dans cette rade, & d'exercer par une continuelle manœuvre nos Matelots , qui pour la plupart étoient des paisans ramassez de côté & d'autre sans aucune experience.

Nous n'avions pas osé aller au Port de Sainte Croix, qui est de l'autre côté de l'Isle, parce que

le Gouverneur de Tenerife qui y faisoit sa residence, avoit reçu des ordres recens de la Cour d'Espagne, d'arrêter tous les Navires François, qu'on soupçonneroit d'aller au Perou. Le Magistrat de l'Oratavia ne laissa pas de s'informer avec assez d'exactitude du motif de nôtre voyage. Nous nous tirâmes d'affaires en disant que nous allions en Guinée faire le commerce des Noirs. Je vous entens, nous répondit-il, fort plaisamment: vous allez *en Guinea de los Blancos*. Le Marquis d'Asialcazzar homme de consideration, ami de nôtre Capitaine, leva adroitement tous les obstacles qu'on auroit pû mettre à nôtre voyage; car il auroit été très-facile au Magistrat de l'Oratavia d'en faire nôtre qui auroient été invincibles, en arrêtant le Capitaine de nôtre Vaisseau & les autres Officiers qui l'accompagnoient.

On ne peut voir, Monsieur, de plus belles Isles, que toutes celles qu'on comprend sous le nom de Canaries. Nos ancêtres avoient bien raison de les nommer fortunées. Celle de Tenerife surpasse toutes les autres en fertilité; il y croît du vin en abondance, & ce petit Canton qu'on nomme l'Oratavia est si fertile, qu'on y voit des Montagnes extrêmement hautes dont les côteaux depuis la cime jusqu'à la vallée, sont plantez de vignes, qui produisent le fameux vin de Malvoisie, dont toutes les nations, sur tout les Anglois font un très-grand commerce.

La Montagne appelée Pic de Tenerif passe pour la plus haute du monde: on en voit quelques fois sortir une fumée noire & épaisse, qui est le plus souvent le prélude de quelque tremblement de terre. Quelques personnes ont

monté jusqu'à sa cime, mais cette curiosité me paroît plus digne d'un Philosophe ou d'un disciple d'Empedocle, que d'un voyageur.

Pendant le séjour que je fis dans cette Isle, j'allai plusieurs fois entendre la musique espagnole dans un Convent de Dames, & j'y fus moins attiré par le plaisir de l'harmonie, que par la curiosité de voir une Dame, que la singularité de son aventure rendoit digne d'admiration & de pitié: Elle étoit nièce du Marquis d'Asfaltazzar, & veuve du Comte de la Gomere. Je n'ay jamais vû de beauté plus parfaite, cependant avec les plus beaux yeux du monde, elle étoit aveugle: cet aveuglement avoit été causé par l'impuissance de son mary, dont les forces ne répondoient pas aux desirs. Le Comte de la Gomere avoit déjà eu une fem-

AU TOUR DU MONDE. 9

me à qui l'on prétend que son impuissance avoit causé la mort. Celle-cy craignant le même sort, & ayant déjà perdu la vûë, se retira dans ce Monastere, & son mari dont elle étoit aimée avec une tendresse extrême, mais trop sterile, ne pouvant survivre à cette perte, mourut peu de tems après.

Ce país est trop voisin du nôtre pour vous en entretenir plus long-tems. Nous partîmes de Tenérife le 24. de Septembre, & nous passâmes peu de jours après sous le tropique du Cancer. Nous y trouvâmes les vents qu'on appelle Alisez, du mot latin *Venti Electi*, les plus favorables du monde. Ils souffloient en poupe, la mer étoit tranquille, pas le moindre orage : Quel plaisir, Monsieur, si cette bonace eût duré long-tems ! La ligne équinoxiale suspendit nôtre course,

& nous y ressentîmes le 28. Septembre une chaleur d'autant plus grande, que nous avions le soleil directement à notre Zenith. Le vent est fort fantasque sous cette ligne; souvent il se cache dans des petits nuages, qui paroissent dans le tems que le ciel est le plus serein, & qui dans un moment occupent tout l'horizon. Ils se dissipent aussi promptement qu'ils naissent, & s'ils causent du vent dans le commencement, la pluye qui survient ne tarde pas à l'abattre. Nous passâmes & repassâmes plusieurs fois la ligne équinoxiale pendant huit jours que dura cette inconstance des vents. On fit la ceremonie ordinaire, & on m'initia aux mysteres du pilotage en m'arrosant d'eau de mer. On me fit jurer que je ne coucherois jamais avec la femme d'un Pilote; & certes j'en fis le serment de bon cœur, car

pour peu que les femmes des Pilotes ressemblent à leurs maris, rien ne doit être plus dégoûtant.

Nous nous tirâmes enfin de cette zone torride, & nous arrivâmes à la côte du Bresil le 12. de Decembre. Rien ne nous avoit manqué jusques-là, si ce n'est que l'eau & le vin se donnoient par mesure; les chaleurs excessives avoient corrompu nos eaux, mais ces mêmes chaleurs, nous les faisoient trouver délicieuses: la navigation étant une école où l'on apprend à se guerir de toute sorte de délicatesse.

L'Isle Grande étant le seul endroit où les Portugais souffrent les étrangers, parcequ'ils ne peuvent les en chasser, nous allâmes jeter l'ancre dans un Havre de cette Isle; mais avant que d'y arriver, l'ignorance d'un Pilote, qui se disoit pratique de cette côte, faillit à faire échouer nôtre

Vaisseau sur un banc de sable qui est sur la gauche entre l'Isle grande & la terre ferme ; il connut à propos son erreur, & la confessa contre l'ordinaire de ces sortes de personnes, qui prétendent n'avoir jamais tort. Nous envoyâmes nôtre Chaloupe vers quelques habitations situées dans la terre ferme, & elle amena un Vieillard Espagnol, soi-disant Medecin, qui nous servit de pilote, & nous conduisit heureusement au Port.

Il est bien certain, Monsieur, que lorsqu'on n'a vû que son clocher, les moindres choses paroissent surprenantes. J'admirois les Arbres & les Montagnes de cette Isle comme la plus belle chose du monde. Les Coquillages même que la mer jettoit sur le rivage me sembloient dignes de toute mon attention. L'idée que j'avois d'un climat étranger di-

vertissoit mon imagination, & la vûë de quelques Cabanes de Pêcheurs me plaisoit autant que la magnificence des Palais de nos Rois. Je ressemblois au Rat de la Fable, & je m'écriois interieurement, bon Dieu, que le monde est grand, que de pais, que de mers j'ay déjà parcouruës !

L'Isle Grande ou Isle de Saint George a 14. lieuës de circuit, & est située sous le Tropique du Capricorne à deux lieuës du continent de l'Amérique. Il y regne un printems éternel. Son terrain est élevé & couvert d'Arbres inconnus en Europe, qui forment en plusieurs endroits des bosquets d'autant plus agréables, qu'ils ne sont redevables de leur beauté qu'à la simple nature. J'eus la curiosité de monter seul au sommet de la Montagne opposée au Havre ou nous avions jetté l'ancre : Après bieu des peines causées par

l'épaisseur du Bois, & par une pluye continuelle je parvins jusqu'au haut. Je m'égaray au retour, & je descendis sans tenir aucune route certaine. Ayant marché plus de cinq heures sans sçavoir où j'étois; je me trouvai sur les bords de la mer, fort loin du lieu où j'avois laissé le Vaisseau & mes compagnons. La fatigue me fit considerer la curiosité comme une passion incommode. Je vis des Arbres d'une grosseur si extraordinaire que je ne pouvois assez admirer la nature dans de pareilles productions; ma mauvaise humeur me fit cependant murmurer contr'elle: N'avois-je pas raison, Monsieur, il semble qu'elle n'est mere que pour des Barbares, & qu'elle nous traite en marâtre. Les orangers, les citronniers ces arbres précieux naissent dans cette Isle, & dans presque toute l'Ameri-

que sans aucune culture, & ils n'y naissent que pour prêter leur ombre aux Singes & aux Crocodilles. A propos de Singes, il y en a dans cette Isle de plusieurs especes. Les uns sont gros comme des Veaux, & font un bruit si étrange, que ceux qui n'y sont pas accoutumés croient que les montagnes vont s'écrouler, parce qu'étant pleines de concavitez, le cris de ces animaux se multiplie, & l'écho le renvoie avec force. Les autres, qu'on appelle pleureurs, imitent les cris d'un enfant; les uns & les autres sont très farouches, & ne se laissent point approcher. On y voit aussi des Caymans ou Crocodilles, & d'autres reptiles très-dangereux. L'animal le plus incommode & le plus familier, est un petit vers qui s'insinüe sous les ongles du pied & de la main; il y prend nourriture & grossit peu-à-

peu ; alors on sent une demangeaison douloureuse ; la chair devient blanche , & il se forme une tumeur : on y remédie en ôtant doucement le vers avec la pointe d'une aiguille , & il faut prendre garde à ne laisser dans la playe que cette operation cause, aucune partie de son corps, parcequ'il y surviendroit infailliblement une inflammation qui pourroit avoir des suites très-dangereuses.

La pesche est abondante autour de cette Isle , & le Poisson y est excellent. L'épaisseur du Bois ne permet pas qu'on y chasse ; d'ailleurs je n'y ai vû que des Oiseaux de mer , dont le goût est très-mauvais.

Quoique nous fussions dans une grande disette de vivres , nous n'osâmes point aller à Rio Geni-ro. Les Portugais se souvenoient encore du dommage que leur

avoit causé depuis peu l'escadre de Mr du Guay Trouin ; la playe saignoit encore ; ainsi nous nous contentâmes d'aller chercher quelques provisions dans les habitations de la terre ferme. J'y allai un jour, & je fus fort surpris de voir que dans une maison ou cabanne où j'étois entré, plusieurs femmes s'enfuirent en jetant de grands cris. Je les suivis à dessein de les rassurer, mais cette action ne fit qu'augmenter leur crainte, d'autant plus que j'étois accompagné de deux ou trois jeunes gens dont l'air vif & alerte ne supposoit pas une intention aussi innocente que la mienne, & qui à la vûë de ces femmes se sentirent animez d'une certaine vivacité, qu'une navigation de 4. mois avoit, pour ainsi dire, suspenduë. Les cris de ces femmes reveillerent un homme, dont l'aspect grave & composé nous fit ju-

ger qu'il prenoit beaucoup d'intérêt à ce qui venoit d'arriver: Il nous examina depuis les pieds jusqu'à la tête, & il nous parût qu'il étoit peu content de son examen. En effet, nous étions dans un équipage de vrais Corsaires. Il s'adressa à moy & me dit d'un ton à demi brutal, que nous n'étions pas en France, où les femmes & les hommes sont ce qu'il leur plaît; que chez les Portugais on n'entroit point ainsi dans un lieu où il y avoit des femmes. Cependant nous fîmes bien-tôt connoissance ensemble, & un certain air libre qui souvent fait tout le mérite des François chez les étrangers, lui ôta une partie de sa gravité; mais il ne put me fournir aucunes provisions. Je n'ay jamais vû de país plus pauvre. J'allai à Villa-Grande, petite Ville peu considerable, m'imaginant que dans un lieu si voisin de Rio

Geneïro, je pourois trouver quelque remede à nos besoins ; mais la pauvreté logeoit dans la Ville comme dans la campagne. Au reste ne prenez pas ce terme de Ville dans toute son étendue ; cette Ville ne seroit en Europe qu'un très-petit Village.

La Providence nous secourut : Un François nommé de la Borde nous envoya une Piroque, qui est un Bâtiment fait d'un seul tronc d'arbre, avec quatre Esclaves qui nous apportèrent des pois, des poissons salez, & de l'argent dont nous manquions. Il n'osa venir lui-même, parce que les Portugais depuis la prise de Rio Geneïro avoient rompu tout commerce avec nous dans leurs Colonies : il craignit, s'il nous venoit voir, qu'ils ne se servissent de ce pretexte pour lui ravir ses biens, & qu'on ne l'accusât d'avoir fait le commerce avec nous : d'autant

plus qu'il étoit tâché du peché originel, c'est. à-dire d'être François lui-même. Il demeuroit à Paraty, où il exerçoit la chirurgie, & faisoit secretement des affaires considerables. Il avoit appris nôtre arrivée par quelques habitans de Villa-Grande.

Paraty est une petite Ville où descend une grande partie de l'or qui vient des Mines, & qu'on transporte de là à Rio-Geneyro: Elle n'est éloignée de l'Isle Grande que de 10. lieuës. Nous reçûmes avec bien de la joye le service que M. de la Borde nous rendit; & si les benedictions des gens de mer ont quelque vertu, ce que je ne crois guere, cet acte de charité dût lui servir autant qu'une indulgence pleniere.

Les Portugais du Bresil sont laborieux, quand ils ne peuvent trouver d'autre ressource que dans leur travail, leurs richesses

consistent dans le nombre de leurs Esclaves, dont ils envoient une partie aux mines, & gardent l'autre pour deffricher la terre, & planter des cannes de Sucre, du Mandioc & du Tabac. Le froment ne croît point dans cette partie de l'Amérique, soit à cause de la sécheresse de la terre, soit à cause des Fourmis qui devorent la semence. Le bled d'Inde leur sert généralement de nourriture, & la racine de Mandioc, quand elle est reduite en farine a assez bon goût, mais fort peu de substance.

Les naturels du Brésil sont feroches. La brutalité passe parmi eux pour grandeur de courage, & on voit tous les jours des exemples de leur ferocité.

Peu de tems avant nôtre arrivée, Villa-Grande avoit été le théâtre d'une scene fort tragique. Le Colonel & le Sergento

Mor de cette Ville , se haïssioient depuis long-temps, leurs esclaves étoient tous les jours aux mains , ( car c'est assez l'ordinaire de ces peuples de commettre à leurs esclaves le soin de leur vengeance) Un jour ceux du Colonel furent battus. Outré de cet affront , il se mit à la tête de cette canaille, & ayant investi la maison du Sergento Mor ; il fit tirer plusieurs coups de fusil aux fenêtres ; dont la femme & la fille de celui-cy furent tuées. Excité par un si triste spectacle , il chercha des forces dans son desespoir , & sans considerer l'inégalité du combat, il fondit sur le Colonel avec quelques esclaves qu'il ramassa ; mais la partie n'étant pas égale , il tomba bien-tôt percé de deux coups de lance : il demanda un Confesseur , mais le Colonel lui dit qu'il reclamoit en vain l'assistance du Ciel , & que s'il n'ache-

voit pas de le faire massacrer sur le champ , c'est qu'il vouloit se faouler à loisir du plaisir de le voir expirer. Cependant un Religieux Recolet accourut , & le Colonel voyant que malgré ses menaces , il persistoit dans la resolution de vouloir écouter la confession de son ennemi , lui cassa un bras d'un coup de pistolet , & plongea son épée dans le corps du Sergento Mor , ajoutant , va , dit-il , rougir dans les enfers , ma vengeance seroit imparfaite , si tu jouïssois du Paradis.

Pendant le séjour que nous fîmes dans cette Isle , nous fûmes occupez à couper du bois , à remplir nos tonneaux d'eau , & à faire du lest. Nous en partîmes le 29. de Decembre : nous n'avions jusqu'à lors cueilli que des roses , il étoit bien juste d'en sentir les épines. Nos premiers contretems furent causez par une conf.

piration que fit une partie de nôtre équipage. Vous sçavez, Monsieur, qu'en consequence des ordres du Roy, & des conventions entre la France & l'Espagne, ceux qui vouloient armer pour le Perou, étoient obligez de tenir leur entreprise secrette. Nôtre armateur avoit pris une commission Angloise, sous le nom d'un Anglois qui ne devoit avoir sur le Vaisseau que le titre de Capitaine, sans en exercer les fonctions. Cette précaution nous engagea aussi à prendre des Matelots Anglois, dont le nombre égaloit presque celui des François. Ces deux nations, qui rarement sont d'accord, étoient tous les jours en dispute, & par une préférence naturelle, mais que la politique devoit temperer, nous prenions avec trop de partialité le parti de nos François. Les Anglois resolurent de s'en vanger,

& de tuer tous les Officiers, & ceux des Matelots, dont ils étoient mécontents, réservant seulement ceux qu'ils jugeoient les plus propres à suivre leur fortune, & à seconder leur dessein. Ils devoient ensuite jeter une partie des marchandises les plus embarrassantes dans la mer, pour rendre le Vaisseau moins pesant, & forcer le Capitaine Anglois de leur commander dans le métier de Pirates qu'ils avoient résolu d'embrasser. Un jeune homme de Guernesey avertit le Capitaine Anglois de tout ce complot, & celui-cy, qui étoit un très-honnête-homme, nous en donna aussitôt avis.

Nous nous assemblâmes pour examiner ce qu'il y avoit à faire: On avertit ensuite le Contremaître, & le Capitaine d'armes de tenir des sabres & des pistolets prêts en cas de revolte: On fit

assembler l'équipage, & on se fit des mutins, qui ne se défiant de rien ne firent aucune résistance : on les attacha sur des canons, & on leur fit donner à chacun cent coups de corde: les plus seditieux furent mis aux fers, où ils resterent jusqu'à nôtre arrivée dans le Chili, & nous prîmes des mesures justes pour prévenir tout ce que ces esprits broüillons oseroient entreprendre à l'avenir. Rien n'est plus dangereux ni plus désagréable que d'avoir dans des voyages de long cours, des équipages composez de Matelots de différentes nations. C'est nourrir une guerre intestine, d'autant plus dangereuse, que le remede qu'il y faut apporter, doit être toujours violent.

Nous eûmes toujors les vents contraires avant que d'arriver au Cap le plus meridional de l'Amerique, & nous ne pûmes avoir

connoissance de la Côte deserte ou Terre des Patagons, dont la vûë étoit nécessaire pour assurer nôtre navigation. La premiere terre que nous reconnûmes fut la terre de Feu, & un Cap nommé le Cap des Vierges. Nôtre Pilote, qui sans doute avoit la vûë courte, s'imagina voir derriere ce Cap le Détroit de Mair. Nous fîmes route pour y entrer; mais nous en fîmes bien-tôt une seconde pour en sortir; ce prétendu Détroit n'étant qu'un cul de sac rempli d'écüiels sur lesquels nôtre Vaisseau alloit se briser. Cependant le vent étoit très-impetueux & absolument contraire pour sortir de cet enfoncement, dans lequel il nous pouffoit toujours avec beaucoup de violence: le danger étoit évident, & il falloit s'attendre à perir sur un rivage peu connu, & habité, dit-on, par des Antropophages, ou à pe-

rir sous voile, en résistant à la violence des vents & des flots. Que pensez-vous, Monsieur, de cette alternative? Nous préférâmes, à mon grand regret le dernier parti. Les maux ont leur période comme les biens; le vent devint favorable par degrés, & nous nous éloignâmes peu-à-peu de la terre & des écueils.

On a beau dire, Monsieur, que la mort est toujours la même de quelque maniere qu'elle arrive: je vous avoüe que tout autre genre de mort m'auroit paru supportable; je suis du sentiment du pieux *Ænée*, qui dans une occasion semblable regrettoit de n'être pas mort parmi les Dieux pénales. Je pestois interieurement contre nos Pilotes, qui aimoient mieux perir en mer que sur la pointe de quelque rocher. La terre que je voyois si proche nourrissoit une espérance que j'ai-

mois à conserver. Je ne craignois point les Antropophages, parce qu'il me sembloit que j'avois quelque chose de plus funeste à craindre, & qu'une crainte chasse l'autre.

La misericorde Divine nous ayant preservez d'une mort que j'avois regardé comme inévitable, j'admirai l'effet que produisent les passions sur le cœur des hommes : les plus intrepides de nos Matelots avoient la crainte de la mort, & la mort même peinte sur leur visage : ils étoient abatus, & si certains du naufrage, qu'ils n'osoient pas même jurer ni blasphêmer : A peine le calme succeda à l'orage, que je vis renaître dans leurs yeux la joye, & certain petit air brutal qui est inseparable de leur personne. Chacun déploya son éloquence rustique sur le peril passé. Ce qui me divertit le plus, fut que nos Offi-

ciers que j'avois vû consternez, jurerent qu'ils avoient été tranquilles dans ce danger, & attribuerent à un deffaut d'experience une partie de mes frayeurs. Je fus le seul homme de bonne foy; mais mon amour propre trouvoit peut-être autant son compte dans l'aveu sincere & ingenu que je faisois de mes allarmes, que la vanité des autres étoit satisfaite en vantant une intrepidité imaginaire: Je considerois la peur dans ces sortes d'occasions, comme un effet de la raison, & leur courage vrais ou faux, comme une insensibilité, qui naît le plus souvent d'un deffaut de jugement.

Le desir de philosopher me meneroit trop loin. Les vents & les flots s'appaiserent, & le ciel devenu plus serein, nous fit voir l'entrée du détroit de Mair, qui est formé d'un côté par la Terre de

AU TOUR DU MONDE. 31  
feu, & de l'autre par l'Isle des  
Etats.

La Terre de feu fut décou-  
verte par Magellan, qui la prit pour  
une grande Isle séparée de la ter-  
re des Patagons, par un détroit  
auquel il donna son nom; Mais  
on a reconnu depuis peu que cet-  
te Terre de feu n'est autre chose  
qu'un nombre considerable d'Is-  
les très hautes, & comme l'opi-  
nion la plus commune a toujours  
été que ce país étoit habité par  
des nations sauvages & barbares,  
& que d'ailleurs ce climat ne pro-  
duisoit rien en apparence, dont  
les vaisseaux puissent retirer quel-  
que utilité, on a négligé de dé-  
couvrir plus particulièrement ce  
que c'étoit que cette terre de feu,  
& il n'y a eu que le hazard qui  
nous en ait donné jusqu'icy quel-  
que connoissance.

L'an 1715. un Vaisseau Fran-  
çois, après avoir passé le détroit

de Mair, ne pouvant plus resister à la tempeste , fut contraint pendant toute la nuit de s'abandonner au gré des vents. Le Capitaine fut fort étonné de se trouver au lever du soleil dans un Port que formoient plusieurs Isles, & de découvrir autant sa vûë pouvoit porter , un nombre infini de rochers ou islots , les uns très. élevez & couverts d'arbres, les autres bas & arides. Il y resta pendant quelques jours à l'abry de l'orage, & il envoya sa chaloupe visiter & sonder tous les passages: il auroit peut être poussé plus loin sa découverte , mais le deffaut de vivres, & plus que tout encore le peu de curiosité & d'empressement qu'ont les Capitaines de Vaisseaux marchands , pour tout ce qui n'a point une relation nécessaire & absoluë à leur commerce , fut cause que celui-cy se contenta de ce que le ha-





zard lui avoit fait découvrir.

Les opinions sont différentes touchant les Habitans de ces Isles: Les Espagnols dans leurs relations les traitent de Geants; & les François, c'est-à-dire ceux qui ont passé dans les Mers du Sud par le détroit de Magellan, disent, que ce sont des hommes, qui paroissent à la vérité robustes, mais d'une taille ordinaire, qui vivent comme des bêtes, & qui malgré l'intemperie & le froid du climat, vont nus, & habitent les cavernes des montagnes.

Le Cap le plus meridional de ces Isles, est celui dont le Capitaine Hoorn fit la découverte, lorsqu'il tenta ce passage pour aller au Perou, & auquel il donna son nom.

L'Isle des Etats fut découverte par les Hollandois, & c'est la terre la plus meridionale, dont

nous ayons eu connoissance : elle est inhabitée à cause du froid & de sa sterilité. Nous passâmes ce détroit fort heureusement, & en très peu de tems. Il a huit lieuës de longueur, & environ six de largeur. Les courants y sont si rapides que sans le secours du vent on peut le passer en moins de deux heures. Un vaisseau peut relâcher, quand le besoin est pressant, dans un petit Port nommé Port du Desir, situé dans une des Istes de la Terre de feu, au milieu de ce détroit : néaumoins jusqu'à présent peu de vaisseaux y ont relâché.

Il s'eleva pendant la nuit suivante une tempête plus violente encore que celle que nous avions essuyé pendant le jour; mais nous courûmes moins de danger, ayant eu la précaution de nous éloigner de la terre. Nos voiles furent emportés par le vent, &

nôtre vaisseau fut pendant huit jours le jouët des flots. Nous allâmes jusqu'à la latitude de 61. degrés, 30. minutes vers le Sud. Vous aviez l'hyver, vous autres Européens, & nous étions dans la belle saison & au milieu de l'Été; cependant je n'ay jamais senti un froid plus cuisant. Le 17. de Janvier nous remarquâmes qu'il n'y avoit que trois heures de nuit; ce qui nous consoloit beaucoup, car la tempête effraye moins pendant le jour, que pendant la nuit. Ajoutez aux incommoditez d'un climat si froid, celle d'avoir une grande partie de nos Pilotes, & de nos Matelots attequez du scorbut.

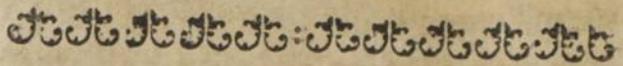
Enfin, Monsieur, après une navigation de six mois, après mille fatigues causées par la disette d'eau & de vivres, nous apperçûmes les Montagnes appellées Mammelles de Biobio à cause de

leur figure , & peu de tems après , l'Isle de Sainte Marie , dont le terrain est fort bas : cette Isle est à dix lieuës de la Baye de la conception du Chily.

Aussi-tôt que nous parûmes à l'entrée de cette Baye , nous aperçûmes à trois lieuës de distance , ou environ , plusieurs vaisseaux à l'ancre devant la ville de la Conception : nous arborâmes nôtre pavillon ; & nous jettâmes l'ancre à my-baye. Plusieurs chaloupes de ces vaisseaux nous apporterent toute forte de rafraîchissemens ; & le lendemain au point du jour , nous fîmes voile pour aller jeter l'ancre dans un enfoncement de la baye nommé Talcaguena , où nous trouvâmes aussi plusieurs vaisseaux.

Nous allâmes à la ville le Capitaine & moi pour saluer le Gouverneur , qui quoique jeune , nous reçut avec la gravité d'un vieil-

lard: Il y a quinze jours que nous sommes dans cette ville, où nous tâchons de reparer les maux que l'abstinence a fait à nos estomacs. Je vous dirai une autrefois ce que c'est que ce pays, c'est dire lorsque je l'aurai mieux connu. J'envoye cette Lettre à Valparaiso à M. de Champflore Capitaine du Vaisseau le Malo, qui doit mettre à la voile le mois prochain pour retourner dans votre monde. Adieu, Monsieur, souvenez-vous que vous m'avez promis que l'absence ne diminueroit rien de l'amitié dont vous m'avez toujours honoré. Pour moi, quoique je sois aux Antipodes, je n'en suis pas moins votre très-humble serviteur.



## LETTRE SECONDE.

*A Coquimbo côte du Chily le 4. Juin  
1715.*

**J**E reçus avec une joye infinie, Monsieur, au commencement d'Avril les Lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Le Capitaine du Vaisseau le Dauphin, qui me les rendit, me fit un détail des nouvelles que vous me mandez. Je suis très-mortifié de ce que l'Armateur de nôtre vaisseau a été mis à la Bastille: j'espère cependant que ses affaires s'accommoderont. Les entreprises qu'on fait de venir icy sont trop avantageuses au Royaume, pour ne pas meriter quelque indulgence en faveur de ceux qui les font. L'or, comme vous dites, est d'une

ressource admirable , & je conviens avec vous , que si M. B... eût voulu faire agir ce ressort , pour imposer silence au Commissaire de ... & lui fasciner les yeux , il n'auroit pas été plus inquieté que les autres Armateurs qui ont eu cette précaution.

Nous ne sommes gueres tranquilles icy , Monsieur , je n'ai vu jusqu'à present que des contretens fâcheux , & des embarras qui semblent naître les uns des autres. Certes si la Cour de France savoit ce qu'il en coûte à ceux qui sont venus dans ces mers malgré ses ordres , loin de les punir elle auroit compassion de leur folie , & les loüeroit peut-être du zele qu'ils ont eu de purger le Royaume d'une infinité de manufactures , qu'ils viennent troquer ici pour de l'argent , & sur lesquelles ils font une perte très-considerable.

Nous ne nous attendions pas à trouver dans la baye de la Conception une compagnie si nombreuse de gens de nôtre nation, ni à entendre les tristes nouvelles qu'ils nous debiterent à nôtre arrivée. Le premier compliment qu'ils nous firent, fut de nous feliciter d'un ton railleur, d'être venus augmenter le nombre des malheureux : Nous trouvions les gens fort honnêtes, lorsqu'ils ne disoient rien de plus. Les uns nous chargoient de maledictions, les autres nous ennuyoient par le recit du miserable état des affaires: En un mot, tout étoit en confusion. On compte actuellement 40 vaisseaux françois dans ces mers.

Quoique j'aime ma nation, & que je sois peu porté à en parler mal, je suis pourtant forcé d'avouer qu'il n'y en a point qui soit plus souvent la duppe de son ambition, & qui soit moins propre à

faire le commerce dans les Indes, & c'est le jugement qu'en portent les autres peuples de l'Europe. N'est-ce pas en effet vouloir perdre son bien de gayeté de cœur, que d'envoyer au Pérou 40. vaisseaux, où six suffiroient. Les Marchands Espagnols ne sont pas moins à plaindre: ceux qui ont fait de gros achats il y a deux ou trois ans, & qui flatez de l'esperance qu'il ne viendrait plus de vaisseaux, ont negligé la vente de leurs marchandises, se voyent ruinez par l'arrivée de cette nombreuse escadre marchande. L'avidité mal entendüe de tous ces armateurs, est d'autant plus blâmable, qu'ils ne pouvoient ignorer le mauvais état des affaires, dont les vaisseaux qui étoient revenus depuis deux ans les avoient assez instruits. Leur imprudence ne peut être excusée que par les conjonctures

où ils se sont trouvez. Le rabais des especes leur fit chercher les moyens de s'en dédommager ; & comme les armemens pour le Perou en vertu du dernier traité de paix , ont été secrets , chacun a crû être le seul qui armoit : raisonnement que chacun a fait en particulier , mais qui a été commun à plusieurs negocians de Nantes, de Bayonne, de Marseille, & sur tout de S. Malo. Ces derniers, plus prudens que les autres, ont interessé dans leurs entreprises des Negocians de Paris, Lyon &c. gens peu éclairés dans ce negoce, & qui ébloüis de la fortune qu'ont fait ceux de S. Malo , se font imaginez mal-à-propos que la corne d'abondance devoit être toujours pleine au Perou.

Voilà, Monsieur , la source du mal. Nous avons maintenant tout lieu d'apprehender , que la Cour d'Espagne , ennuyée d'un

commerce qui ruine le sien, & sollicitée par les Anglois, qui en sont jaloux, n'envoye enfin une escadre dans ces mers, avec des ordres qui ne seront peut-être que trop fidèlement exécutez.

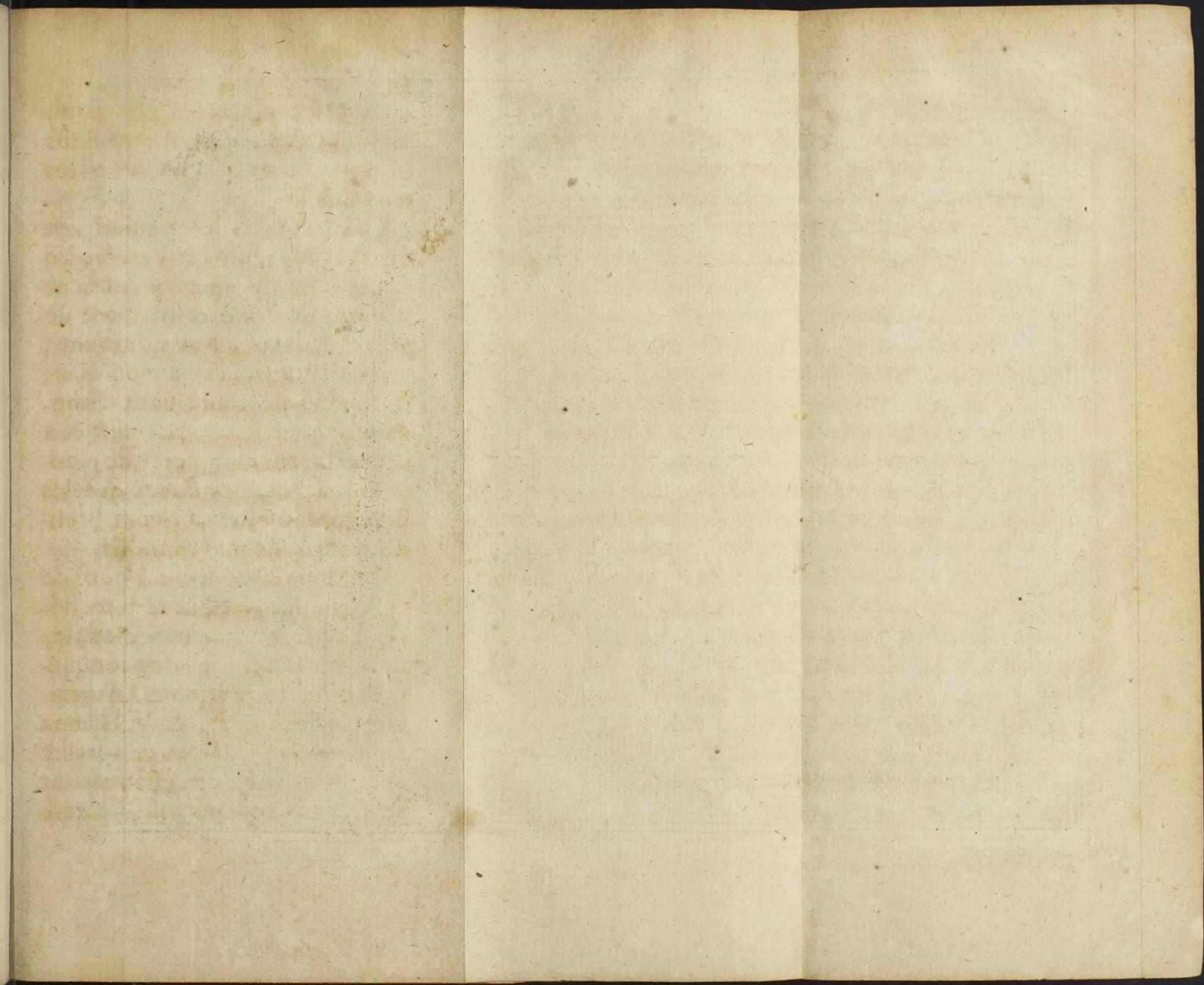
Telle est la situation des affaires: j'ay pris mon parti, & je me suis embarqué sur un vaisseau de Bayonne, qui doit aller à la Chine au commencement de l'année prochaine: je prens goût pour les voyages, & pour mon coup d'essay j'entreprends de faire le tour du monde: je vais maintenant vous dire quelque chose de ce pays.

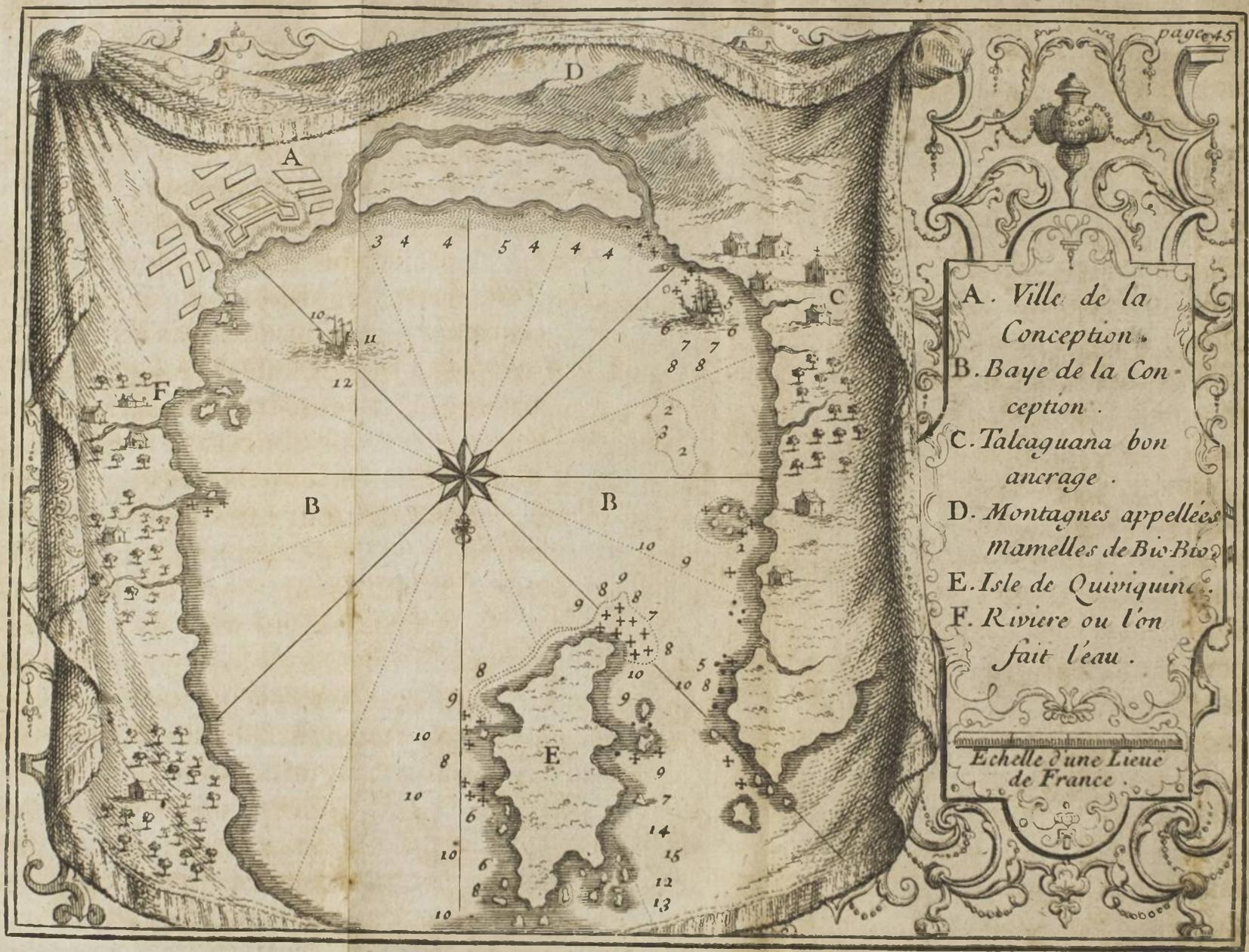
Le Chily peut passer pour un des plus beaux pays du monde; tant pour sa situation, que pour sa fertilité. La terre y produit presque sans aucune culture les fruits, que nôtre terre d'Europe ne nous donne qu'après un travail penible, & souvent ingrat.

L'air y est temperé & fort sain, sur tout celui qu'on respire dans les ports de mer, & sur les côtes maritimes.

Le Chiloë est le premier port que les Espagnols ayent dans le Chily. Les peuples y seroient pauvres selon nôtre maniere de juger, n'ayant ni or ni argent, mais ils sont riches, à mon avis, la terre leur fournissant abondamment les choses necessaires à la vie. Ils font commerce de planches & de viandes salées que les Espagnols du Perou y vont prendre en troc de marchandises.

Baldivia est le second port de ce Royaume: il est situé à 40. degrés de la latitude meridionale: Baldivia qui fut un des conquerrans de cette partie de l'Amérique, le découvrit, & lui donna son nom. Son Château est fortifié autant qu'il est necessaire pour résister aux Indiens, qui n'enten-





A. Ville de la  
Conception.

B. Baye de la Con-  
ception.

C. Talcaaguana bon  
ancrage.

D. Montagnes appellees  
mamelles de Bio Bio.

E. Isle de Quiviquin.

F. Riviere ou l'on  
fait l'eau.

Echelle d'une Lieue  
de France.

dent pas beaucoup l'art de faire des sieges. Sa Garnison est composée des criminels que la Justice du Chily & du Perou y envoie en exil : Les Magistrats croient punir assez rigoureusement un voleur , un assassin par cette légère peine , prétendant qu'un visage blanc ne doit pas être exposé à l'ignominie d'un supplice. Ils seront peut-être un jour les victimes d'une douceur si mal entendue ; car les peines n'étant point proportionnées aux crimes , le nombre des criminels augmente tous les jours par l'impunité , & il est à craindre qu'ils ne se revoltent , & ne se joignent aux Indiens du pays, qui ont beaucoup de penchant à secouer le joug que les Espagnols leur ont imposé.

La Conception est le port où nos vaisseaux se rendent le plus communement pour prendre langue , & faire leurs provisions.

Elle est située à 36. degrez  $\frac{1}{2}$  de la latitude meridionale dans une baye qui a 3. lieuës de longueur, & un peu plus de deux de largeur. Les vaisseaux sont assez en seureté dans la rade pendant l'été, parce que les vents qui regnent dans cette saison, viennent presque toujors du midi. Mais aux approches de l'hyver, ils sont obligez, à cause des vents de nord qui soufflent alors, de se retirer dans un enfoncement de la baye nommé Talcaguena. Les François, qui dans l'esperance qu'il ne viendroit plus de vaisseaux les troubler dans leur commerce, y avoient hyvernez pendant deux ou trois ans, y avoient fait bâtir des cabannes assez propres & commodes : Leurs jardins leur fournissoient toutes sortes de legumes, & par les plaisirs innocens de la chasse, de la pesche & de l'agriculture, ils charmoient

les ennuis de leur solitude : Ainsi ce lieu qui étoit autrefois desert & inculte , devint par leurs soins agréable & utile. Ils avoient même bâti une chapelle qui servoit de parroisse à ce nouveau village: ils s'étoient peu souciez d'en demander la permission à l'Evêque du lieu ; mais nos gens de mer n'y regardent pas de si près.

On vend peu de marchandises à la Conception : Les Espagnols du Perou n'y viennent presque jamais , parce qu'ils se flattent toujours que nos vaisseaux descendroient plus bas. D'ailleurs les Negocians de S. Jago ville capitale du Chily , n'ont les chemins ouverts qu'en été , & ne peuvent traverser en hyver les hautes montagnes des Cordilleres à cause du froid excessif qu'on y ressent.

La Conception est bâtie à la maniere des Colonies Espagno-

les, c'est-à-dire fort mal: les maisons sont basses & construites de roseaux revêtus de terre. Elle est le siege d'un Evêque qui y reside presque toujours. La Cathedrale n'a rien de la magnificence ordinaire aux Eglises Espagnoles. La seule Eglise des Jesuites a quelque apparence d'eglise. Il y a des Convents de Cordeliers, Dominicains, Augustins, Mercenaires, & de l'Ordre de S. Jean de Dieu. Tous ces Religieux sont fort ignorans : je n'ose pas vous dire, Monsieur, quelle est leur occupation, vous plaindriez sans doute les brebis commises à la garde de ces Pasteurs. J'excepte les Jesuites de cette corruption generale ; quoiqu'ils soient icy moins sçavans que leurs confreres qui sont en Europe : ils ne sont pas moins sages & ennemis du scandale, le même esprit regnant par tout où leur societé est repandü.

Lorsque

Lorsque j'arrivai dans cette ville, D<sup>n</sup> Firmin, Mestre de Camp General, en étoit Gouverneur. C'est un jeune homme de vingt-deux ans, & les Espagnols disent que sa noblesse & lui sont de même âge. En effet, je crois que les richesses de son pere, qui est premier President de l'Audience de S. Jago, lui tiennent lieu de tout autre merite. Il a pour nôtre nation une haine, qu'il ne se donne pas la peine de dissimuler, & il suit aveuglement les conseils d'un Prêtre que les Jesuites ont chassé de leur Compagnie. Ce jeune homme ne laisse échapper aucune occasion de mortifier les Francois, & l'avarice jointe à la haine lui fait faire tous les jours des démarches contraires à la bienveillance & à la justice. Il avoit inventé une maltote, dont on n'avoit jamais oüi parler dans ces pays, qui consistoit à exiger 1000

piastres , pour accorder seulement la permission d'acheter des vivres. Les François furent assez complaisans pour souscrire à une innovation si injuste, & si contraire à leurs intérêts. Ils pouvoient aisement s'opposer à une extorsion si inouïe , leurs forces étant infiniment superieures à celles des Espagnols. Cependant ils ne chercherent jamais les moyens de remedier aux affronts qu'ils recevoient tous les jours. Cette moderation étoit un effet de leur bonne foi; mais le Gouverneur la prenant pour un deffaut de courage , n'en devenoit que plus injuste. Leurs plaintes n'étoient point écoutées , & son avidité étouffoit dans son cœur tous les sentimens de justice & de probité.

Si le Gouverneur avoit empêché les François de faire le commerce avec les sujets du

AU TOUR DU MONDE. Si  
Roy d'Espagne , pour obéir  
aux ordres de son Maître , & si  
par ce motif il leur avoit refusé  
des vivres , & les autres secours  
nécessaires : les personnes desin-  
teressées pourroient donner à son  
zele les loüanges qu'il auroit me-  
ritées ; mais sa severité n'avoit  
pour objet que son propre inte-  
rêt : il cherchoit à profiter du be-  
soin que nous avions de son se-  
cours , & s'il alleguoit quelque-  
fois les ordres de son Prince , ce  
n'étoit que pour les faire servir  
& les accommoder à ses interêts,  
& à ses vûes particulieres.

Cependant il n'y avoit aucun  
François qui ne fut convaincu  
qu'il étoit nécessaire de donner  
quelque marque de vigueur , &  
de faire connoître au Gouver-  
neur que leur patience n'étoit  
point un effet de leur foiblesse,  
ou de leur insensibilité. L'occa-  
sion s'en presenta bien-tôt.

Mr. du Morier des Vaux , le plus ancien capitaine qui se trou-  
vât dans ce port , homme estimé  
& considéré des Espagnols & des  
François , mourut peu de jours  
après mon arrivée : le chagrin  
joint à un âge assez avancé , ter-  
mina ses jours : il ne put voir sans  
une douleur extrême ses esperan-  
ces détruites par le concours pro-  
digieux des vaisseaux qui arri-  
voient , étant un de ceux qui at-  
tendoient depuis trois ans une  
occasion favorable pour vendre  
leur cargaison. On voulut par  
des honneurs funebres rendre à  
sa memoire ce qui lui étoit dû.  
Les Capitaines s'assemblerent , &  
convinrent que le corps seroit  
apporté de Talcaguena à la Con-  
ception dans une chaloupe ten-  
duë de noir : que toutes les autres  
chaloupes des autres vaisseaux la  
suivroient avec un détachement  
de trente Matelots, qui devoient

preceder le convoi, & faire une décharge de mousqueterie aux lieux qu'on leur marqueroit: que tous les vaisseaux qui étoient dans ce port tireroient le canon par intervalles, & selon l'ordre prescrit. Cependant pour garder avec le Gouverneur une certaine bienveillance, on députa deux Capitaines pour l'aller prier de permettre qu'on executât ce qu'on avoit projeté, quoiqu'on fut sûr par avance d'un refus. En effet, à peine daigna t-il écouter nos députez: il leur deffendit de faire descendre à terre aucune personne armée, & menaça de les charger, s'ils l'entreprenoient.

L'occasion étoit telle que nous pouvions la desirer, pour faire connoître nôtre ressentiment: On suivit de point en point le projet qu'on avoit formé. Lorsque nos chaloupes approcherent du rivage, le Lieutenant de la

Ville alla avertir le Gouverneur, que malgré ses défenses la ville seroit bien-tôt pleine de gens armez, & qu'il étoit tems de s'opposer à notre descente, s'il en avoit véritablement formé le dessein. Le Gouverneur à ce recit trembla, pâlit, & ses premiers mouvemens furent impetueux, mais les seconds furent plus prudents & plus moderez. Nous étions déjà à terre, lorsqu'il nous envoya dire qu'il nous permettoit d'y descendre. Tout se passa tranquillement, & avec beaucoup d'ordre. Cette démarche toute irreguliere qu'elle étoit, produisit un bon effet, & le Gouverneur commença à connoître que nous étions plus politiques que timides.

Les François n'étoient pas les seuls à qui son gouvernement paroissoit dur & insupportable : il avoit lassé la patience des In-

diens , & les avoit enfin obligez à se soulever : Vous serez peut-être bien aise, Monsieur, de sçavoir le détail de cette rebellion, qui quoiqu'elle ait eu des commencemens assez foibles, ne laisse pas d'inquieter aujourd'hui les Espagnols.

Il y a quatre especes d'Indiens dans le Chily : Les Spoëlches, les Peguenches, les Aouchaës, & les Indiens de la plaine. Les premiers habitent le païs de Arauca, les autres vivent dans les terres de Pourin, & de Maulé. On donne aux premiers le nom d'*Indios Bravos*, à cause de leur ferocité, ou peut-être à cause de la résistance opiniâtre qu'ils ont toujours fait aux armes Espagnoles.

Les Indiens de la plaine s'étoient soulevés depuis quelques tems, & faisoient plusieurs ravages dans la campagne, ne se pro-

mettant rien moins que de venir brûler la ville de la Conception , où je me trouvois alors. Tous les peuples des environs étoient allarmez, & les nouvelles qu'ils recevoient chaque jour de quelque victoire remportée par les Indiens , qui en usoient avec beaucoup de cruauté , remplissoient la ville & les pays voisins d'épouvante & de confusion.

Vous n'ignorez pas, Monsieur, que la conquête que les Espagnols ont fait de ce pays n'a été qu'une usurpation violente, dont la religion fut le pretexte imaginaire. Ils soumirent après plusieurs combats le Perou & le Chili , & cimentèrent leur nouvelle conquête du sang de plusieurs millions d'hommes: gens foibles, & timides , qui n'avoient aucune teinture de l'art militaire. On laissa à ceux qui rechapperent de ce massacre general une liberté

apparente , qui n'étoit en effet qu'un esclavage un peu adouci. Les conquerans partagerent leur conquête, & chacun s'adjugea un nombre de vaisseaux , selon le rang & la qualité qu'il tenoit parmi les conquerans. Les Indiens ainsi soumis à des nouveaux maîtres , déploroient en secret la perte de leur liberté. Les Espagnols les traitoient avec inhumanité , & se servoient de ces nouveaux esclaves pour chercher dans les entrailles de la terre ce métal précieux , mais funeste, qui, plutôt que la religion, avoit été le premier objet de leur entreprise. Ceux qui cultivoient les terres , qui dans le partage general étoient échûes au Roy , étoient impitoyablement vexez par les differens Gouverneurs du Chily , sur tout par D<sup>m</sup> Firmin Ustaris , dont le naturel brouillon & avare cherchoit à se

satisfaire par l'oppression qu'il leur faisoit souffrir. Leur ignorance dans le métier de la guerre, les retint jusqu'à ce qu'instruits par la fréquentation des Espagnols, & plus encore par leur desespoir, ils apprirent que leurs vainqueurs n'étoient pas invincibles.

Enfin, ces malheureux ennuyez d'une servitude aussi longue que pénible, résolurent de s'en affranchir. L'entreprise n'étoit pas difficile, & l'exécution paroissoit aisée. Les Caciques ou chefs des Indiens de la plaine, qui ne voyoient qu'avec regret des étrangers donner la loi dans des lieux où leurs ancêtres l'avoient donnée, s'assemblerent, & firent courir la fleche, qui est l'instrument dont ils se servoient autrefois pour avertir leurs alliez de se préparer à la guerre : Ils envoyèrent aussi aux Indiens, nommez

*Indios Braves* , une corde qui par de nœuds de différentes couleurs marquoit leur projet , le jour & le lieu où ils devoient s'assembler pour l'exécuter. Comme ils n'ont point l'usage de l'écriture, ils se servent de ces nœuds pour exprimer leurs pensées: c'est ainsi que leurs annales sont conservées dans leurs archives, & ce fut par ces nœuds qu'ils expliquèrent autrefois aux Espagnols l'histoire de leurs Rois ou Caciques, leur religion, leurs coutumes &c.

La conspiration fut secrète, & elle n'étoit plus en état d'être prevenue, lorsqu'on la découvrit. Il y avoit aux environs de la Conception un faux Hermite indien, qui sous pretexte de mander de porte en porte, avoit fait un amas considerable de fer, pour armer les lances des Indiens, ( ces lances sont fort lon-

gues , & ils s'en servent avec beaucoup d'adresse. ) Son commerce fut découvert : on l'arracha de sa retraite , & on le mit dans un cachot, où il avoua après bien des tourmens , tout le projet des Indiens. Le Gouverneur trouvant dans la déposition de ce malheureux un nouveau sujet de persecuter les Indiens qui restoient fidelles , ordonna aux Espagnols de charger de chaines leurs vaisseaux , soit qu'ils fussent innocens ou criminels , & de les traiter sans aucune compassion. Les Espagnols qui demeuroient dans les plaines voisines , & qui étoient exposez aux incursions des Indiens rebelles , livrerent à la Justice leurs domestiques les plus fidelles. Bien-tôt les prisons furent pleines de ces malheureuses victimes de la crainte , & on punit les innocens pour intimider les coupables. Mais ce proce-

dé loin de produire l'effet que le Gouverneur en avoit attendu, ne servit qu'à irriter les rebelles; & ils auroient sans doute étendu leur fureur jusques dans la ville de la Conception, dont leur armée n'étoit éloignée que de dix lieues, si la crainte de nos vaisseaux ne les avoit retenus.

Quelques Capitaines François firent alors une démarche auprès du Gouverneur, dont ils eurent tout sujet de se repentir. Ils allerent lui offrir leurs services dans la conjoncture presente, & lui remontrèrent que la paix étant établie depuis long-tems entre les deux nations, ils croyoient qu'il étoit de leur devoir de venir lui offrir leurs bras pour la conservation du pais. Le Gouverneur reçut leur offre avec un mépris, qui les fit repentir d'avoir été si honnêtes: il leur repondit avec sa fierté ordinaire, que les Espa-

gnols avoient assez de courage & de forces pour deffendre & garder leurs conquêtes, & qu'ils n'avoient pas coutume de mandierou de recevoir du secours des autres nations. Vrai personnage de Dom Quichotte de part & d'autre.

Cependant le tumulte augmentoit chaque jour. Le Gouverneur malgré l'intrépidité qu'il affectoit, mit ordre à ses affaires, & fit secretement partir son bagage & ses meilleurs effets. Cette démarche ne fut pas long tems ignorée, & sa conduite le rendant odieux aux Espagnols mêmes, la haine qu'on lui portoit éclata, on murmura, chacun se crût perdu, & comme dans les émotions populaires, il est plus naturel à la peur de consulter que de décider, le peuple s'assembla, & ne prit aucune resolution, se contentant seulement de declamer con-

tre le gouvernement. Les plaintes n'étoient pas mal fondées ; car quel effet pouvoit produire cette prévoyance avare du Gouverneur sur des esprits déjà préoccupés ? On crût qu'il avoit reçu des avis certains d'un peril éminent, & la frayeur confirma puissamment cette opinion. Cependant les Espagnols convaincus de l'extrémité du danger, renoncèrent à l'antipathie qu'ils ont pour nous, & la crainte les fit résoudre à implorer notre secours, & à se retirer dans nos vaisseaux, en cas que l'ennemi parut aux portes de la ville, comme il sembloit en avoir formé le dessein. Nos François n'étoient gueres plus tranquilles ; ceux que leurs affaires retenoient dans la ville, avoient armé leurs maisons, & préparé des signaux pour avoir du secours des vaisseaux.

Le Gouverneur n'ignora pas

long-tems les murmures & les allarmes du peuple, & soit qu'il voulut reparer sa reputation en donnant des marques de vigueur & de fermeté, soit qu'il voulut intimider les rebelles, il condamna à la mort cinq Indiens qui étoient dans les prisons de la ville, gens innocens, & qui par la terreur panique de leurs maîtres y avoient été traînez. Les Magistrats, qui étoient persuadez de leur innocence, & qui ne pouvoient les condamner sans donner atteinte à l'équité des loix, ne voulurent point souscrire à leur condamnation; mais le Gouverneur se mit peu en peine de leur opposition; sa volonté prévalut aux loix, & on tira ces malheureux de leur prison pour les mener au supplice. Plusieurs Religieux les porterent sur des claies, & les exhorterent à la mort, à laquelle ces malheureux me pa-

rurent très resignez. Cependant quelles reflexions ne pouvoient ils point faire ? Ils étoient innocens, de l'aveu même de leurs Juges, & à l'horreur d'une mort qu'ils n'avoient point mérité, se joignoit une circonstance bien triste ; ils se voyoient mettre à mort dans leur propre país par des usurpateurs, qui avoient changé la liberté dont ils jouissoient en un esclavage honteux. Au reste si la mort permet quelque consolation, ils avoient celle de ne pas mourir dans les erreurs de l'idolâtrie, comme le reste de leurs ayeux. On les attacha à des poteaux qu'on avoit planté sur le rivage ; toute la milice étoit sous les armes, & sans leur bander les yeux, on leur cassa la tête ; celui qu'on tua le dernier fut à mon avis le plus malheureux, ayant pû lire quatre fois les circonstances de sa mort dans cel-

le de ses compagnons. C'étoit un jeune homme de 18. ans , très-bien instruit dans la religion catholique : comme on l'attachoit au poteau , il prit un crucifix , & protesta de nouveau de son innocence, attendrissant ses boureaux même par un discours que les circonstances rendoient encore plus touchant : le lendemain on dissequa leurs corps , dont on exposa les quartiers sur les grands chemins.

Neanmoins comme une revolte est une de ces maladies compliquées , dans lesquelles le remede qu'on destine à la guerison d'un symptôme, enaigrit quelque fois trois ou quatre : cette execution ne fit qu'animer les Indiens, & ils ne tarderent pas à signaler leur vengeance par le massacre d'un grand nombre d'Espagnols à qui ils ne voulurent faire aucun quartier.

Telle étoit la situation des affaires du Chily, lorsque je partis de la Conception. J'ajouterais, Monsieur, à ce que j'ai dit de cette ville, que les femmes y sont jolies, mais trop faciles & trop intéressées: des gens bien instruits de la carte du pays m'ont assuré qu'elles étoient toutes de ce caractère dans le royaume du Pérou & du Chily. Je m'en rapporte à leur témoignage.

Notre navigation ne fut pas heureuse en partant de la Conception pour nous rendre à Valparayso, ville distante de soixante lieues de la baye de la Conception. Nous essuyâmes un coup de vent de Nord, qui joint à une voye d'eau, faillit à nous faire périr. Nous fûmes tout le jour dans l'attente du naufrage; nous étions peu éloignés de la terre, mais un broüillard épais la déroboit à nos yeux, ce qui rendoit

encore le danger plus pressant. Vous me demanderez peut-être, Monsieur, quelles étoient alors mes reflexions? Je vous avoüe ingénument que l'expérience ne m'avoit point encore corrigé de mes frayeurs, & je prévois même que je serai éternellement incorrigible sur cet article.

*Corrigez - vous, dira quelque sage  
cervelle,*

*Et la peur se corrige-t-elle?*

Je tremblai à mon aise, & sans craindre d'essuyer de mauvaises railleries : chacun trembloit, & ne rougissoit point de trembler. Cependant nous cherchions avec un soin extrême la voye d'eau, qui étoit la cause la plus prochaine du danger qui nous menaçoit: nous fûmes assez heureux pour la trouver, & pour la reparer en même-tems, après avoir passé 12.

heures dans l'attente d'une mort toujours presente à nos yeux.

Les malheurs naissent les uns des autres. Après huit jours de navigation , nous reconnûmes l'entrée de la rade de Valparaiso , mais il semble que nous n'arrivions au port que pour y faire naufrage : La violence du vent , & nos manœuvres qui se trouverent embarrassées rendirent inutiles tous les efforts que nous fîmes , pour nous empêcher d'abord un vaisseau espagnol qui étoit au milieu de la rade. Peu s'en fallut que nous ne le fissions perir en perissant nous mêmes. La prouë de notre vaisseau fut brisée , & cet abordage involontaire brisa deux membres du vaisseau espagnol. Pour comble de malheur le vent nous poussa encore sur un autre vaisseau, malgré deux ancres que nous avions jetté , & qui ne purent mordre,

Ce second danger ayant été évité plutôt par le caprice des vents que par notre adresse. Nous allons enfin perir sur les écueils qui sont au Nord de cette rade, si le vent n'eut changé tout d'un coup. Blâme qui voudra l'inconstance des vents, Dieu sçait bien ce qu'ils nous faut; nous périssions sans ressource, si les vents s'étoient piquez mal-à-propos de constance.

Valparayso est un port où abordent tous les vaisseaux espagnols qui font le commerce des bleds du Chily: il est situé à 32. degrez de la latitude meridionale, & à 299. degrez de longitude. La ville est peu considerable, & elle meriteroit tout au plus en France le nom de bourg. Son château est bien situé, & forme une espede d'amphiteâtre devant la rade. Elle releve de la ville de Saint Jago capitale du Chily, qui n'en

PERSPECTIVE  
 DE VAL-PARAYSO  
 Qui est a 32. Degrez  
 Min. 54. de Latitude meridion  
 A. Fort. B. Almendral  
 C. Montagne qui decouvre  
 Val-parayso

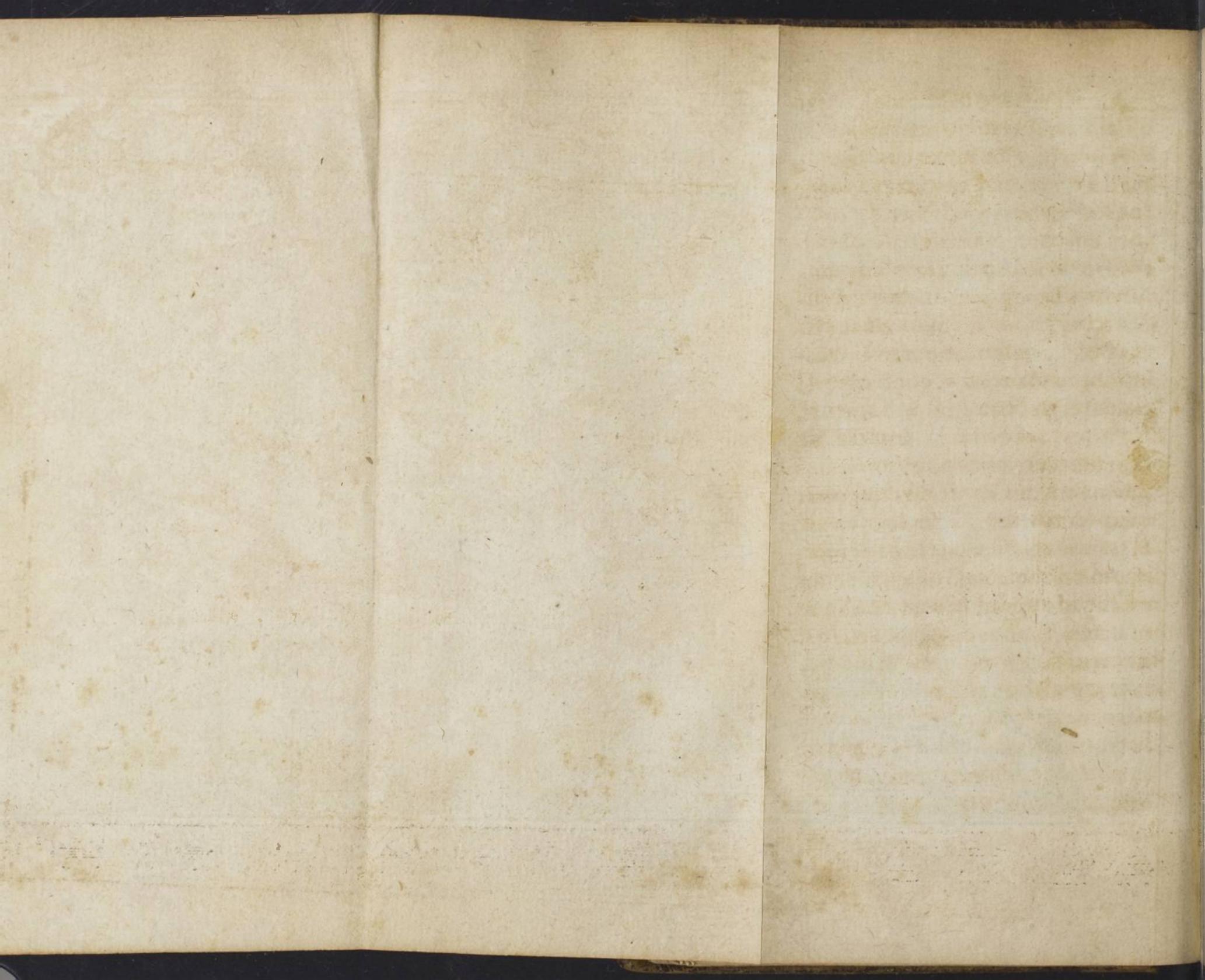


B A Y E  
 D E  
 V A L - P A R A Y S O

M E R  
 D U  
 S U D



Echelle pour une Lieue



est éloignée que de trente lieues.

Aussi-tôt que nous eûmes mis pied à terre, nous allâmes visiter le Gouverneur; nous le trouvâmes entre les mains de deux chirurgiens françois, qui lui faisoient une operation bien douloureuse, pour un mal que le climat & la galanterie rend très-commun dans ces contrées. Il nous reçut fort gracieusement, & nous accorda la liberté de commercer, pourvû que nous lui payassions un droit de cinq pour cent sur tout ce qui seroit vendu. Il ne nous cacha pas sa pauvreté; il avoit acheté ce Gouvernement en Espagne pour le prix de 28000 piastres. Il nous dit d'un air fort naturel, qu'il ne nous inquieteroit jamais, quand même il s'apercevroit que nous voudrions le tromper, mais qu'il exigeoit de nous, comme une recompense dûe à sa bonne foi, d'avoir égard

à la triste situation où il se trouvoit : qu'il risquoit beaucoup en nous permettant un commerce libre, mais qu'il ne risqueroit pas moins en le deffendant, parce qu'il ne pourroit jamais sans ce secours se mettre à couvert des frais qu'il avoit fait pour obtenir ce gouvernement. Voilà ce que produit la venalité des Gouvernemens & des emplois. Sa demande nous parut fort juste, & cet air de sincerité nous engagea à lui tenir la parole que nous lui donnâmes dans cette visite, de ne rien vendre dont on ne lui payât les droits. Par malheur pour lui & pour nous on vendit si peu de marchandises, que ses profits furent très-mediocres. Nous vécûmes avec lui en bonne intelligence pendant le séjour que nous fîmes dans cette ville, & nous eûmes lieu d'être contents les uns des autres.

Le commerce des Espagnols dans le Chily n'est pas considerable ; leur indolence en est la cause, ( je parle des originaires de ce pais. ) Ils se croiroient deshonorés s'ils entreprennent des navigations comme les nôtres , & ils nous reprochent sans cesse nos entreprises , disant qu'une nation qui fait de si longs voyages , ne peut être qu'une nation miserable , qui cherche chez les étrangers ce qu'elle ne peut trouver chez soi. Ils ne font pas reflexion que le travail des sujets fait la richesse des Rois , & procure dans un royaume l'abondance , qui est la source des arts & des sciences. Les peuples du Chily sont à la verité moins paresseux que ceux du Perou , car quoique la terre leur fournisse abondamment toutes les choses qui sont necessaires à la vie , ils sont néanmoins pauvres ; & le lu-

se, qui par une coûtume mal entendue est devenu parmi eux une nécessité, les oblige à chercher les moyens d'y satisfaire.

Le Chily, comme je vous l'ay déjà dit, est fort fertile en grains, il en fournit aux habitans du Perou, où la sécheresse de la terre, & le deffaut de pluye ne permet pas qu'on seme. Dans tous les ports de ce dernier royaume depuis Arica jusqu'à Guayaquil, il y a des magasins publics pour recevoir les grains que les vaisseaux y apportent du Chily.

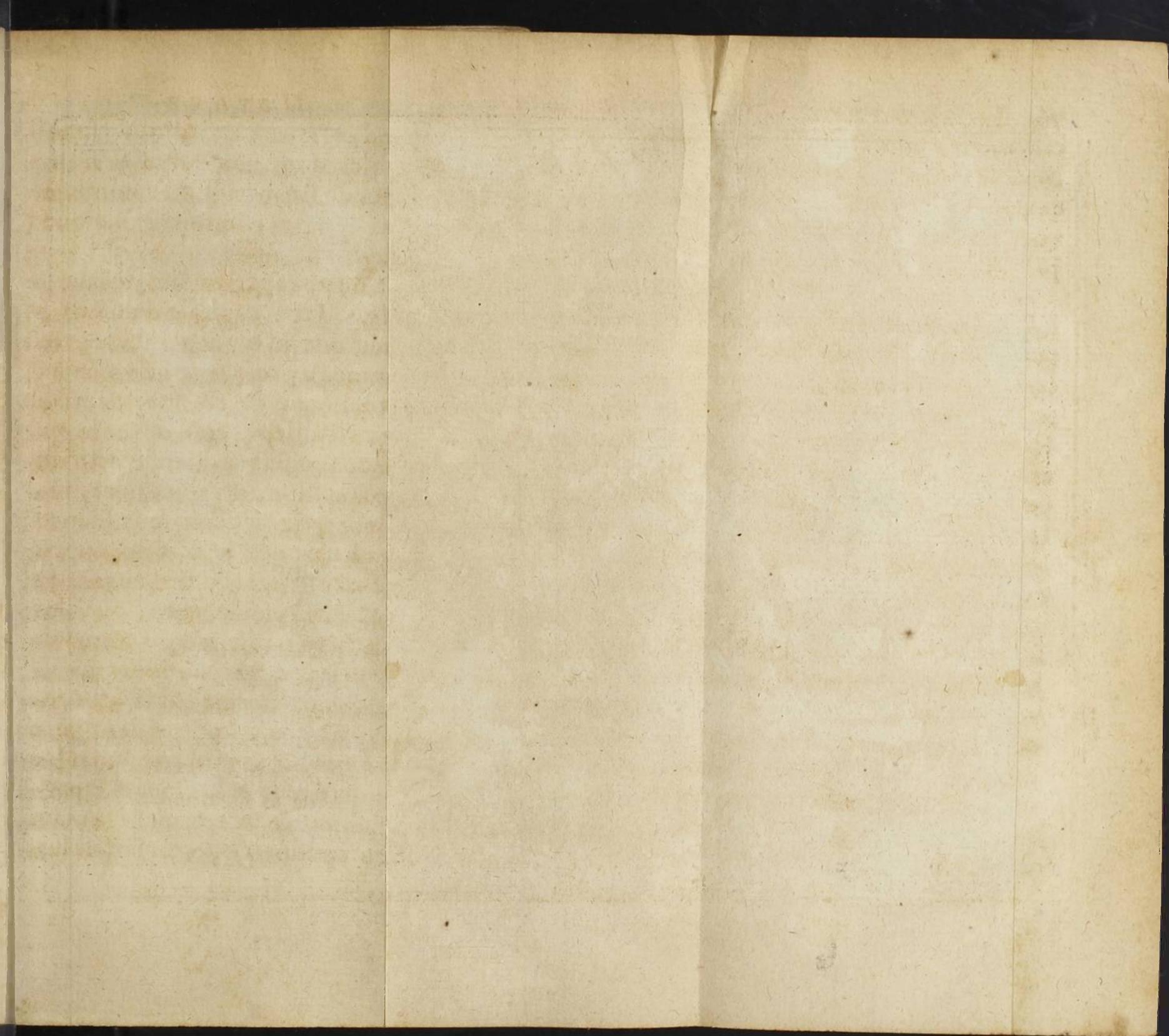
Quand j'arrivai à Valparayso, je vis une preuve bien évidente de la fertilité de ce pays; les Magistrats avoient fait jeter dans la mer plus de dix mille charges de bled; tout le rivage en étoit couvert: ils prétendoient par ce moyen vendre plus avantageusement les grains qui restoient, & dont la recolte avoit été trop a-

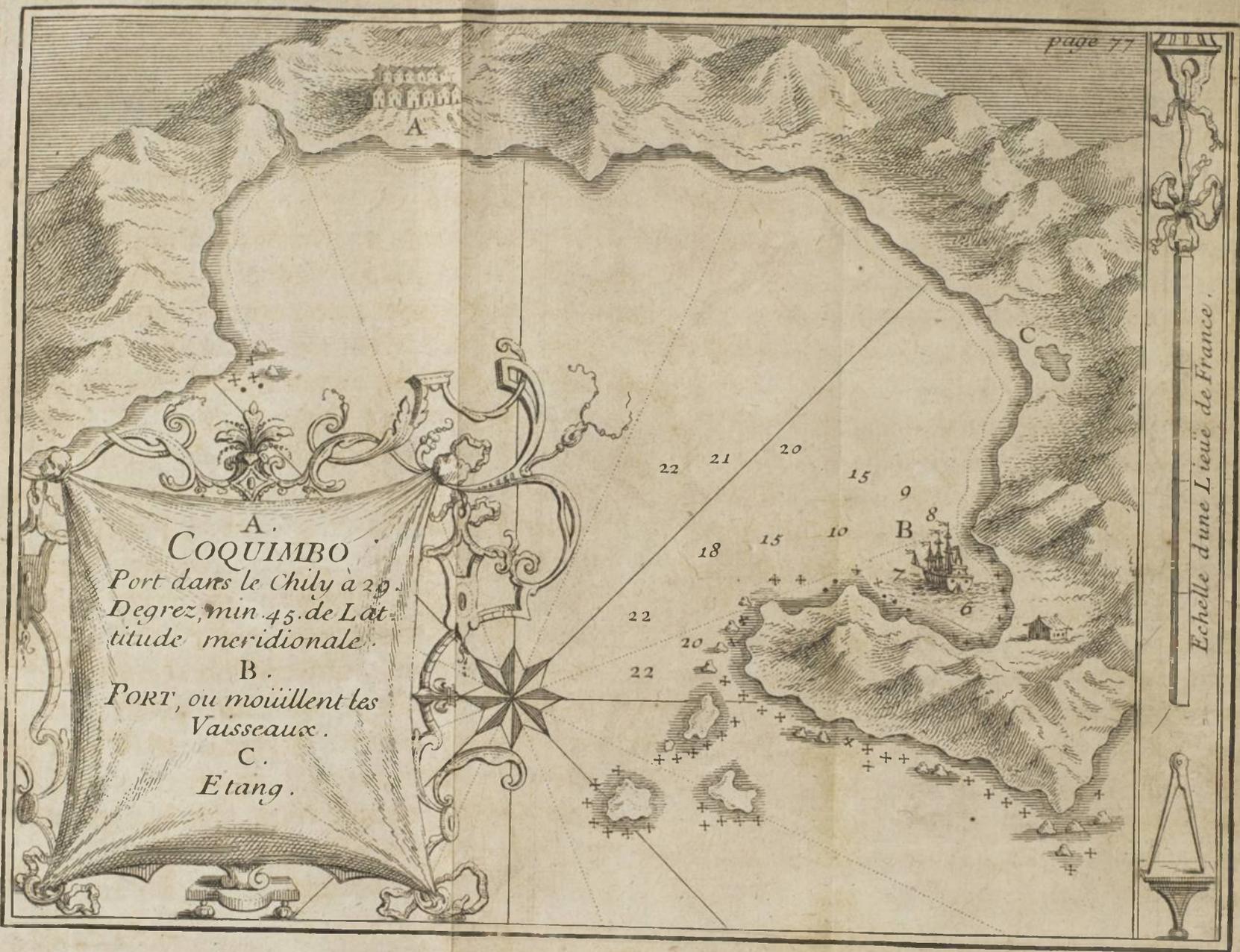
bondante. Les Negocians françois n'auroient pas mal fait d'avoir la même politique, & de brûler une trentaine de vaisseaux avec la même intention, mais c'eut été la fable du conseil des rats, chacun auroit opiné pour le remède, aucun n'auroit voulu se risquer à attacher la sonnette au col du chat.

Les vaisseaux du Perou, qui viennent prendre le bled dans le Chily, font très-souvent naufrage, soit parce qu'on les charge toujours trop, soit à cause de l'humidité qui fait enfler le grain d'une maniere si extraordinaire, que le tillac & les côtez du vaisseau s'ouvrent, ce qui cause des voyes d'eau auxquelles on ne peut remedier. Au reste ces vaisseaux sont construits d'un bois si dur & si fort, que l'eau de la mer loin de le pourrir, ne fait que le conserver. Il ne nous seroit pas diffi-

cile d'en faire construire de semblables dans nos Colonies françoises de l'Amerique, comme je vous le ferai connoître quelque jour.

Je ne vous parle point de la ville de S. Jago capitale du Chily, parce que je n'y ai point été, & comme j'ay resolu de ne vous entretenir que de ce que j'ay vû, & que d'ailleurs vous devez avoir une connoissance bien exacte de ce pays, dont il y a plusieurs relations, je passerai sous silence les choses que je n'aurai appris que par les relations d'autrui. Je vous dirai seulement, que les françois portoient dans cette ville quelques marchandises qu'ils vendoient fort mal, & avec beaucoup de peine. Le President (pere de Dom Firmin Ustaris) malgré les deffenses de la Cour d'Espagne, donnoit secretement la main à ce commerce, & en faisoit lui.





A.  
**COQUIMBO**  
 Port dans le Chily à 29  
 Degrez, min. 45. de Lat-  
 titude meridionale.

B.  
 PORT, ou moiillent les  
 Vaisseaux.

C.  
 Etang.

Echelle d'une Lieue de France.

même la meilleure partie, & comme il étoit juge & partie dans les affaires qui survenoient entre les Marchands espagnols & françois, ceux-ci étoient toujourns les duppes.

Nous partîmes de Valparayso le 14. Mai 1715. & nous arrivâmes heureusement à Coquimbo, d'où je vous écris. Ce Port est dans le Royaume du Chily à 29. degrez 45. minutes de la latitude meridionale. C'est le meilleur Port qui soit dans la mer du Sud, les vaisseaux y sont à l'abri de tous les vents, & peuvent y carrenner sur un petit rocher qui est à fleur d'eau, à un jet de pierre du rivage. On en peut reconnoître l'entrée par deux petites Isles, qui sont à demie lieuë de terre, mais on ne doit pas tenter le passage entre ces isles & le continent, à cause d'une chaine de rocher qui s'étend de l'un à l'autre rivage.

La ville est située deux lieues plus haut sur le bord de la mer, dans une plaine, qui est bornée par les hautes Montagnes appelées Cordillieres, ou *las Ancas*, qui s'étendent depuis les terres Magellaniques jusques dans le fond du Mexique. Les dehors de cette ville sont charmans, & sont baignez par une riviere, qui distribue ses eaux par plusieurs canaux dans tous les Jardins de la ville, chaque maison étant séparée de l'autre par un jardin planté d'oliviers, qui produisent les meilleures olives du monde. Les ruës sont larges, & tirées au cordeau, mais les maisons sont basses & couvertes de roseaux à cause des tremblemens de terre qui sont frequents dans cette partie du Chily. Le peuple est ici plus affable qu'en aucun autre endroit, le sang y est beau, & l'air fort sain. On fait peu de commer-

ce dans cette ville , & les habitans n'achètent que ce qui convient à leur usage ou à leurs besoins , sans vouloir acheter pour revendre.

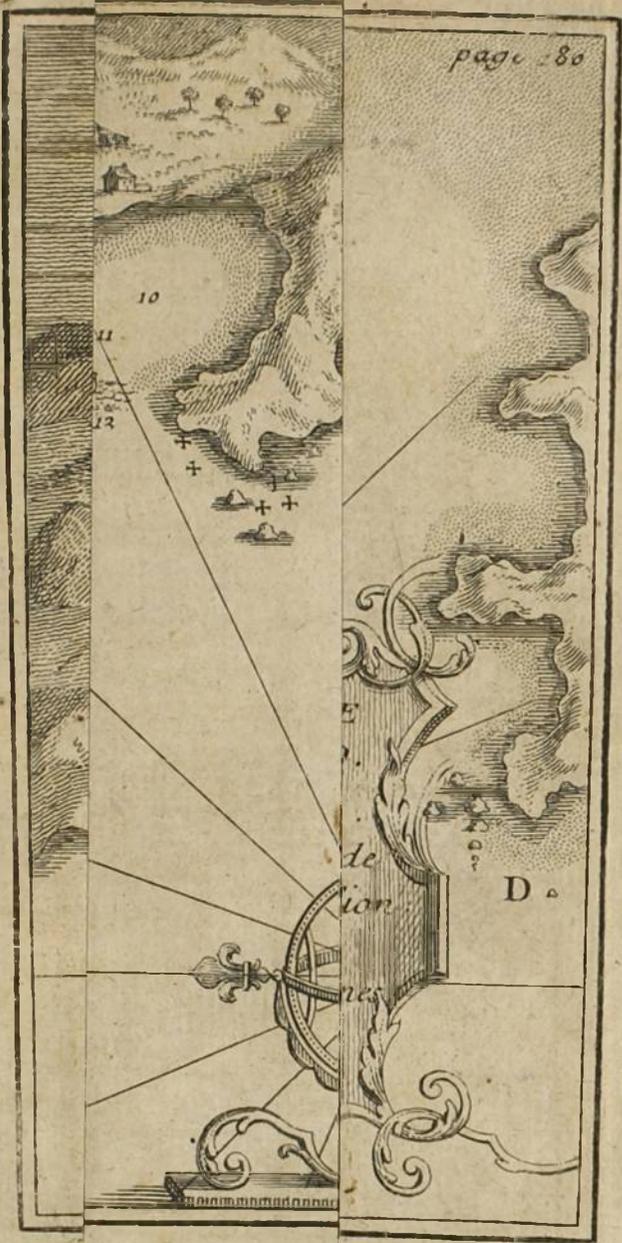
Le Gouverneur nommé Dom Joachin d'Unzurum natif de Pampelune, nous reçut assez bien, mais ayant appris que nous devions faire peu de séjour ici , il commença à nous chagriner , & à citer les ordres du Roi son maître ; il deffendit aux habitans de nous vendre des vivres. Nous entendîmes à merveille son langage ; & un habit complet d'étoffe de soye dont on regala Madame sa femme , & quelques babioles qu'on lui donna, le rendirent aussi doux qu'un mouton.

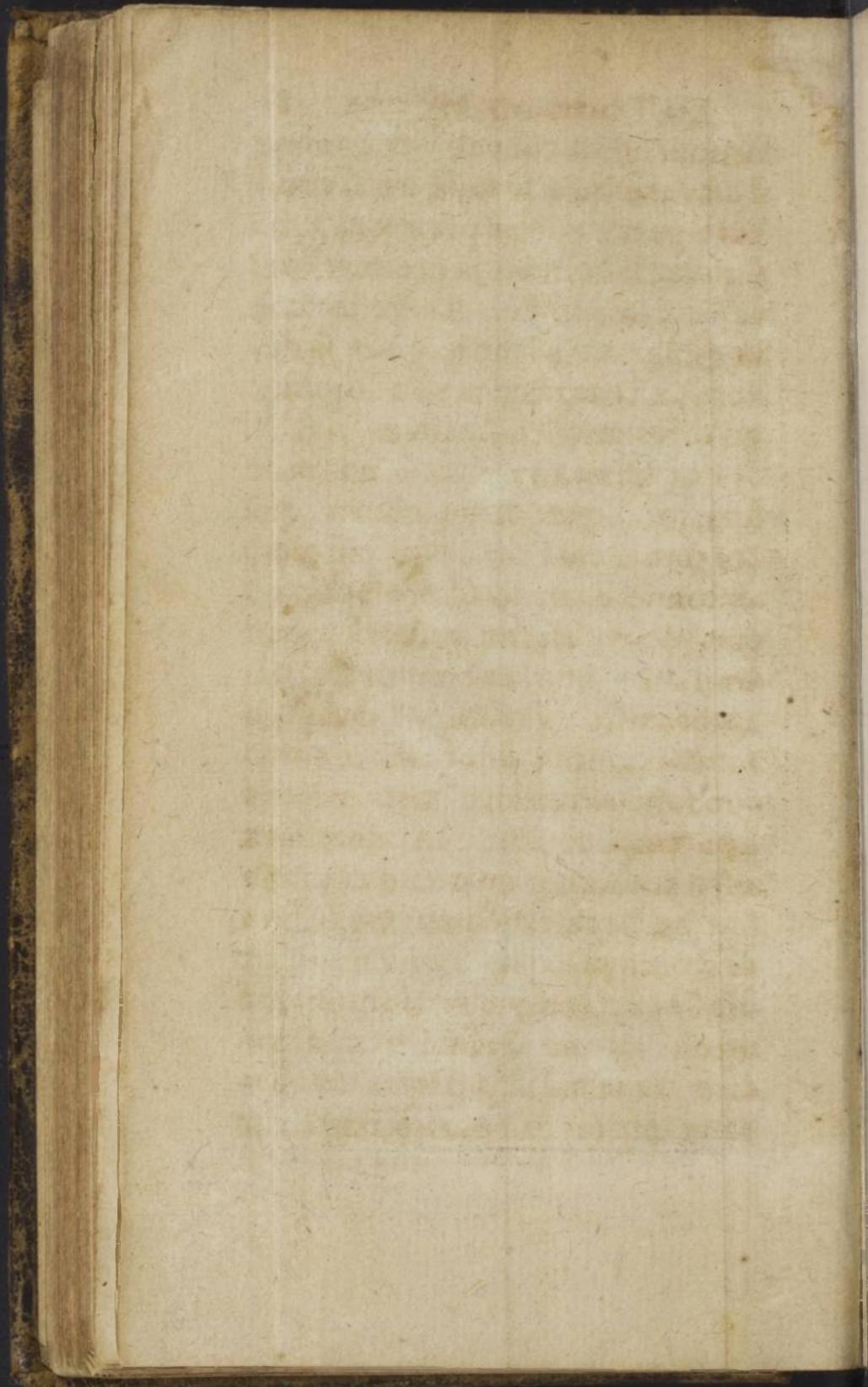
Il y a onze jours que nous sommes ici, & nous en partirons après demain ; mais avant que de finir ma lettre, j'ajouterais, Monsieur, à tout ce que je vous ai dit du

Chily, que si le Roy d'Espagne permettoit qu'on y semât du chanvre & du lin, ces peuples pourroient aisement se passer du secours des Européens. Ils ont même des mines d'or, qui produiroient un revenu considerable à l'Espagne, si on y travailloit avec plus de soin.

On trouve dans le Chily des animaux de toute espece, des Perdrix, des Faisans, des Cerfs, &c. Le betail n'a point de maître, il erre à l'avanture dans les plaines, & chacun en peut prendre selon son caprice & ses besoins; sur les côtes de la mer, & dans les villes, le plus gros bœuf ne coûte pas quatre écus: par là on peut juger du reste.

La chasse de la Perdrix se fait d'une maniere particuliere: lorsqu'elle prend son vol, son chant imite le son d'une clochette; elle vole ordinairement à 200. pas; on





AU TOUR DU MONDE. 81  
la poursuit à cheval , & comme  
il est rare qu'elle fasse un second  
vol , parce que le premier l'a fâ-  
tiguée , les chiens la prennent vi-  
vante à la remise. Au reste tout  
le gibier n'a point le goût si dé-  
licat ni si exquis , que l'a le gibier  
qu'on trouve en France.

Les Chevaux sont à un prix  
fort modique , & un cheval qui  
coûteroit en France 50 pistoles,  
se donne dans le Chily pour 4.  
ou 5. écus : Ils ne coûtent, pour  
ainsi dire, que la peine de les al-  
ler prendre : ils paissent dans ces  
vastes plaines , dont les pâtura-  
ges sont excellens. Les Indiens  
les attrapent d'une maniere fort  
adroite : ils ont un nœud coulans  
fait de peaux de bœuf en forme  
de corroye , qui a sept ou huit  
brasses de longueur : ils montent  
un cheval accoutumé à cet exer-  
cice , & se mêlant parmi les che-  
vaux sauvages , ils jettent leur

lâs sur le col du cheval qu'ils veulent , avec tant d'adresse , qu'il ne peut entraîner l'autre cheval sur lequel l'Indien est monté ; quelqu'effort qu'il fasse , il est bien-tôt dompté , ces Indiens ayant un talent merveilleux pour les rendre doux & familiers. Ils se servent souvent de cette adresse pour faire perir leurs ennemis , à qui ils jettent ce lâs , & puis piquant leurs chevaux , ils les brisent contre les rochers , ou les disloquent en les traînant dans les sables ou sur les cailloux. Lorsqu'un cheval est fâigué d'une longue course , on le baigne notwithstanding sa sueur , & l'eau loin de lui causer aucune maladie , lui donne une nouvelle vigueur.

Les vins du Chily sont assez délicats , sur tout ceux de la Conception , mais comme les Espagnols n'ont point dans ces Colonies l'usage des pipes ni des ton-

neaux, & qu'ils se servent de peaux de bouc pour transporter leurs vins, ils prennent aisément le goût de la graisse, & une certaine odeur désagréable qu'ils ne perdent jamais. Ces vins ne se conservent pas sur mer, & les François preferent dans leurs voyages les vins du Perou, qui résistent davantage, mais qui sont moins agréables.

Je ne pouvois mieux, Monsieur, finir ma Lettre qu'en vous entretenant des vandanges. Nous attendons encore de nouveaux vaisseaux de France, je me flatte de recevoir de vos nouvelles à leur arrivée. Nous allons entrer dans le Perou, & je vous avoue que j'ai une impatience extrême de voir le fameux Empire des Incas. Je suis très-parfaitement &c.



que puisse être cette idée, j'aime trop ce qui me flatte, pour ne pas éloigner avec soin tout ce qui pourroit détruire une opinion si chere.

Prendrez-vous part à mes peines, Monsieur, ce Perou fameux par ses richesses, & dont le nom seul fait soupirer les avarés : ce Perou dont je souhaitois la vûë avec tant d'impaticence, est de tous les païs, le païs le plus triste & le plus ennuyeux. Ce que j'ai vû jusqu'à present ne repond gueres à la magnifique idée que je m'en étois formé, & me fait regretter sans cesse les bois & les charmantes plaines du Chily.

Je partis il y a environ quatre mois pour aller à Arica, où je trouvai les affaires du commerce dans un état pitoyable. Je n'envisage plus mon retour en France, que comme une belle perspective, & je suis tombé dans une

mélancolie si noire, que tout l'art de la medecine n'a pû encore purger mon sang de la bile qui le corrompt. Cependant je me roidis contre l'ennui & les contre tems ; la philosophie triomphera, & l'homme marchand sera obligé de ceder à l'homme philosophe.

Arica est un ville peu considerable par elle-même, mais qui est fort renommée par le commerce qu'y font les Espagnols qui viennent du Potosi, & des mines du Perou. Quoiqu'elle soit située sur le bord de la mer, l'air y est fort mal sain, & on l'appelle communement le tombeau des François. Mais je crois que l'air, à qui souvent l'on attribue bien des mauvaises qualitez qu'il n'a pas, ne contribue pas tant aux maladies qui y regnent, que la qualité du vin, qui est violent & fumeux, & dont nos François ne

mesurent pas toujours la dose. Quoiqu'il en soit, les habitans de cette ville ont l'air moribond, sont tourmentez de fievres malignes, & ressemblent plutôt à des spectres qu'à des hommes. Il y a auprès de cette ville une montagne d'où provient, dit-on, le mauvais air; elle est couverte d'ordures de ces oiseaux que nous apellons Gouïellans & Cormorans qui s'y retirent pendant la nuit. Comme il ne pleut jamais dans la plaine du Perou, & que les chaleurs y sont excessives, ces ordures échauffées exhalent une odeur pestiferée, & infectent l'air.

Le nombre de ces vilains oiseaux est si grand, que l'air en est quelquefois obscurci. Ils donnent la chasse au poisson d'une maniere assez particuliere: ils forment sur l'eau un grand cercle, qui a quelquefois une demie-

lieuë de circuit , & ils pressent leurs rangs à mesure que ce cercle diminue. Lorsqu'ils ont assemblé par ce moyen au milieu d'eux une grande quantité de poisson , ils plongent , & le poursuivent sous l'eau , tandis qu'une troupe d'autres oiseaux , dont le bec est fort long & pointu vole au dessus de ce cercle , & se precipite dans la mer pour avoir part à cette chasse , & en ressort incontinent avec sa proye. Nos Matelots attrapent ces derniers oiseaux, en plantant à fleur d'eau & à vingt pas du rivage un pieu fait en forme de lance, au bout duquel ils attachent un petit poisson. Ces oiseaux fondent sur cette proye avec tant d'impetuosité , qu'ils restent presque toujours clouez sur ce pieu : tous ces animaux ont un goût detestable, & il faut estre Matelot pour en pouvoir seulement souffrir l'odeur.

On voit sur cette côte un nombre infini de Baleines, de Loups marins, de Pingvins, & autres animaux de cette espece. Les Baleines s'approchent même si près du rivage, qu'elles y échouent quelque fois.

Le Gouverneur retire un gros revenu de l'ordure de ces oiseaux dont j'ai parlé. On s'en sert pour engraisser les terres qui sont seches & arides, & dont l'ardeur du soleil consume toute l'humidité naturelle. Il y a des vaisseaux qui viennent deux fois chaque année enlever & acheter cette vilaine marchandise, que les habitans du pais appellent *Guana*. La montagne d'où on la tire est creuse, & l'on prétend sans beaucoup de fondement qu'elle étoit autrefois une mine d'argent très-abondante. Les gers du pais ont là-dessus des idées fort chimeriques, & s'imaginent que le Dia-

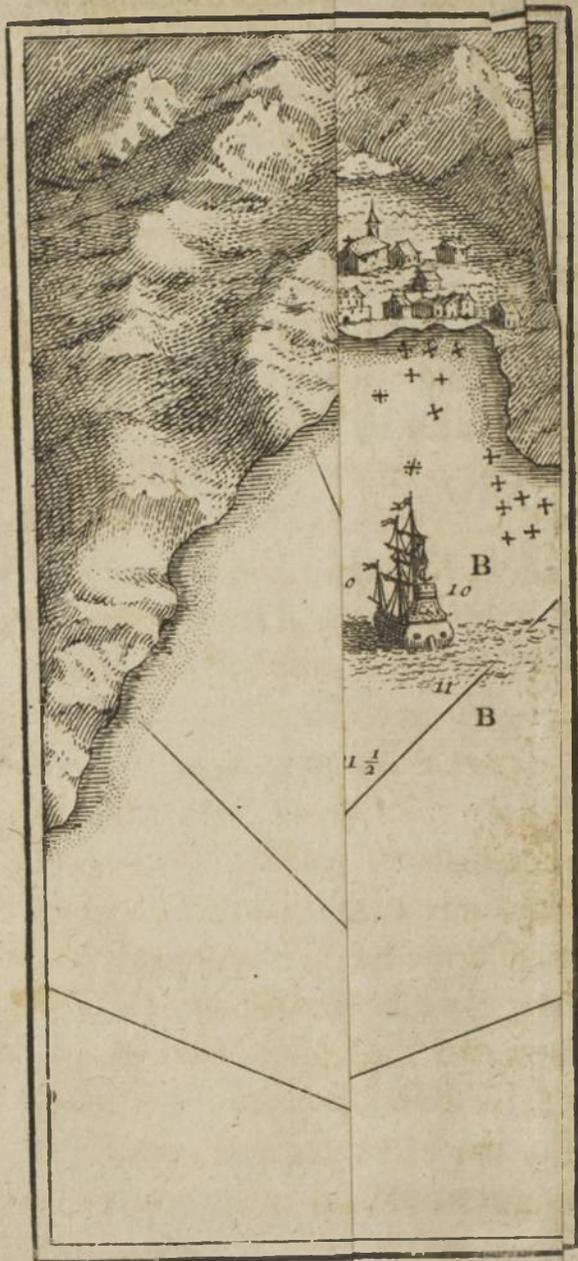
ble reside dans les concavitez de cette montagne , aussi-bien que dans un autre rocher nommé *Morno de los Diablos* , qui est situé à l'embouchure des rivieres d'Yta & de Sama , à 15. lieuës d'Arica. Ils prétendent que les Indiens ayant été vaincus par les Espagnols , y avoient caché des tresors immenses , & que le Diable pour empêcher les Espagnols d'en jouir avoit tué plusieurs Indiens qui avoient voulu les découvrir. Ils disent de plus, qu'on entend sans cesse un bruit étrange auprès de ces montagnes ; mais comme elles sont situées sur le bord de la mer, je ne doute point que les eaux qui entrent avec violence dans ces concavitez , ne produisent ce prétendu bruit , que les Espagnols (qui ont l'imagination vive, & qui trouvent le merveilleux en toutes choses) attribuent à la puissance & à la malice du diable.

Quelques jours après mon arrivée à Arica, je reconnus la vérité du proverbe qui dit, que les plus hautes montagnes ne sont pas à couvert de la chute, & la fausseté de celui qui dit, que les montagnes ne se rencontrent jamais. Il y eut un tremblement de terre si extraordinaire, qu'il se fit sentir à 200. lieues à la ronde. Arica, Ylo, Tobija, Arreguipa, Tagna, Mochegoa, & autres villes & bourgs furent renversez : Les montagnes s'écroulerent, se joignirent, & engloutirent les villages situez ou sur les colines, ou dans les vallées. Ce desordre dura pendant deux mois entiers, par intervalles ; les secousses étoient si violentes qu'on ne pouvoit se tenir debout. Cependant peu de personnes perirent sous les ruines des maisons, parce qu'elles ne sont bâties que de roseaux revêtus d'une terre fort le-

gere. Nous fûmes obligez pendant un mois de vivre en rase campagne , & de camper sous des tentes.

Quelque-tems après cet accident , la femme d'un Espagnol accoucha à terme d'un enfant mâle , & six semaines après elle en mit un autre au monde , qui étoit noir comme le sont tous les esclaves de Guinée. Elle confessa sans beaucoup de façons , que s'étant reconnue enceinte du fait de son mari , elle s'étoit abandonnée à un de ses esclaves noirs , qui sans doute étoit le pere de ce second enfant. Je laisse aux Philosophiens à donner la raison d'un fait qui est aussi certain qu'extraordinaire. Cette double grossesse ne me surprend pas tant que la couleur de l'enfant , qui selon les regles ordinaires de la nature devoit participer de celle de la mere & de celle du pere , & naître

•  
e  
s  
l  
t  
a  
i



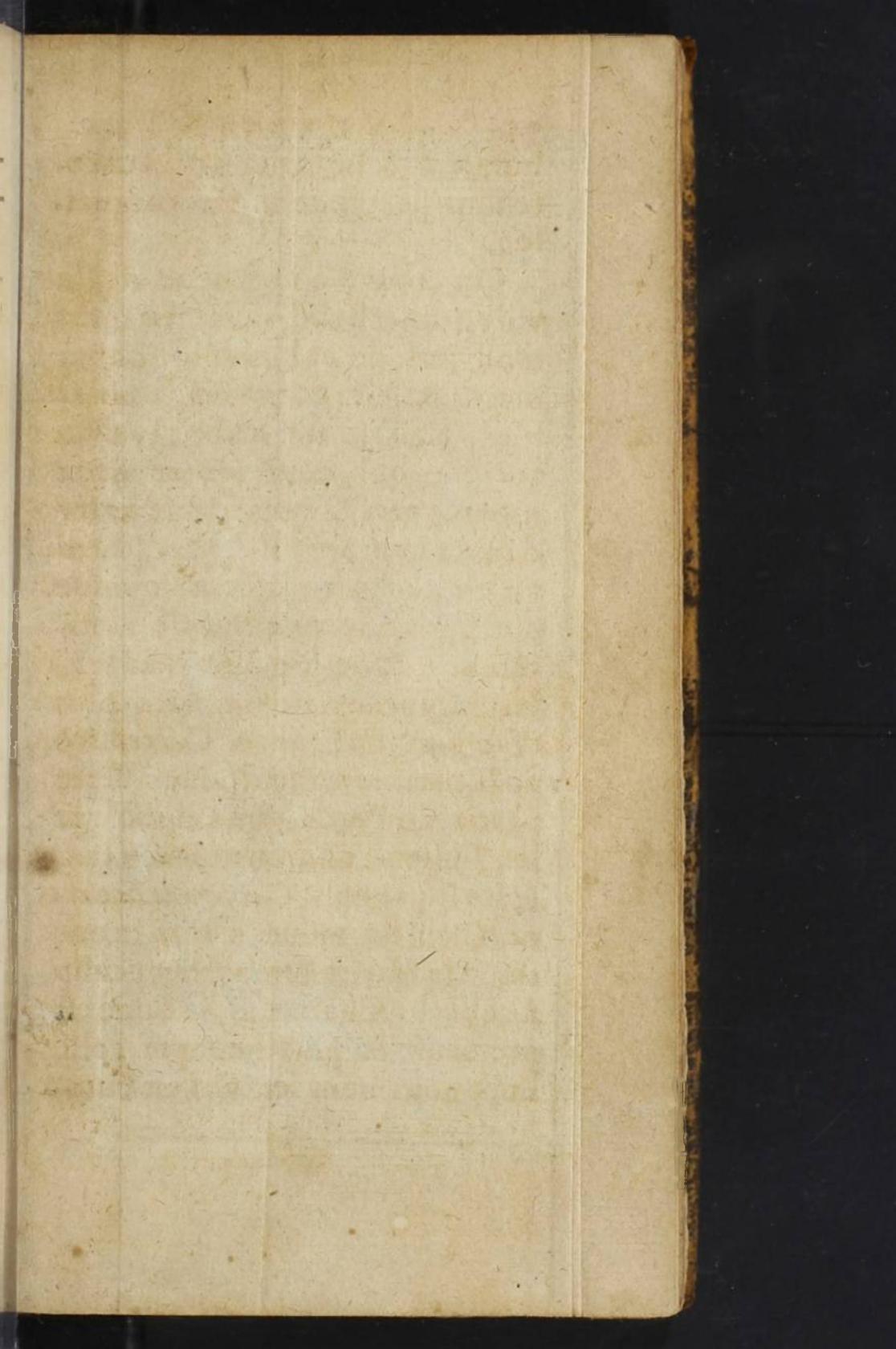
mulatre, & non pas tout noir.

Arica est située à 18. degrez 28. minutes de la latitude meridionale, sa rade est fort mauvaise, & les vaisseaux y sont exposez à tous les vents. Lorsqu'ils viennent de l'Ouest, il ne faut pas entreprendre de descendre à terre, ni s'approcher du rivage avec les chaloupes, parce qu'il est bordé d'écueils sur lesquels les vagues se brisent, & qui en rendent l'approche difficile & dangereuse.

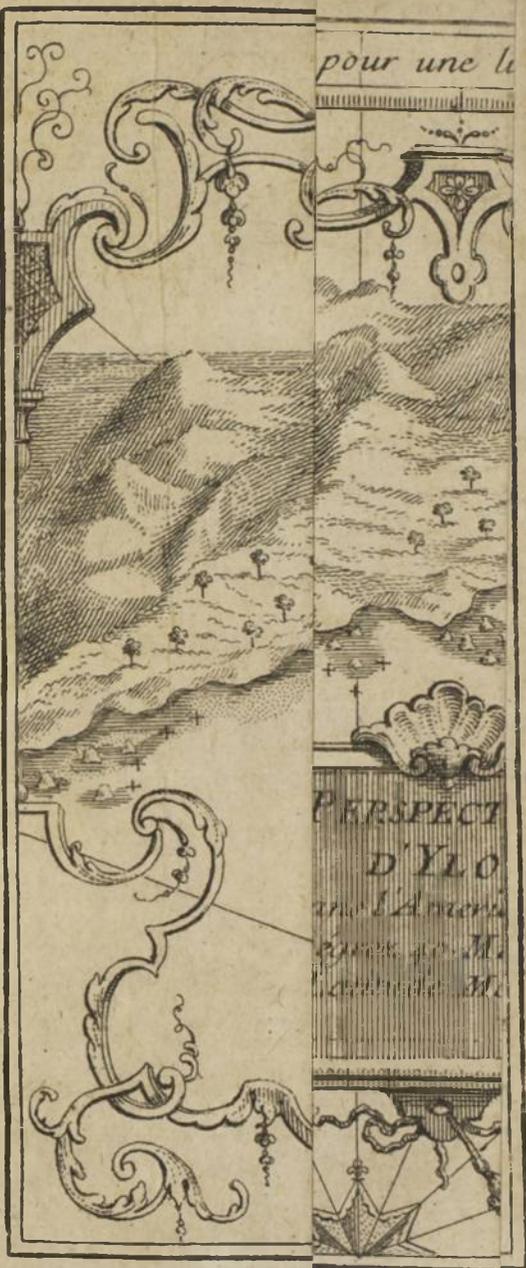
Le Gouvernement d'Arica est un des plus considerables du Perou, à cause du grand commerce qui s'y fait. Nous trouvâmes dans ce port 7. vaisseaux François qui avoient une liberté entiere de traffiquer. Le Gouverneur lui-même, qui est très-riche, & d'une probité infinie dans le commerce, faisoit des achats considerables pour envoyer aux mines; il nous reçut d'une maniere très-

honnête, & ne tarda pas à acheter une partie de notre cargaison.

On trouve à une lieuë de la ville , une belle vallée remplie d'oliviers, de palmiers, de Bananiers, & autres arbres semblables, plantez sur les bords d'un torrent qui coule entre deux montagnes, & qui vient se jeter dans la mer près d'Arica. Je n'ai vù en aucun endroit du monde une si grande quantité de Tourterelles, & de Pigeons ramiers, les Moineaux ne sont pas plus communs en France. On trouve aussi communement dans cette partie du Perou, un animal que les Indiens nomment *Guanapo*, & les Espagnols, *Carnero de la tierra*. C'est un mouton fort gros, dont la tête ressemble beaucoup à celle du Chameau. Sa laine est précieuse & plus fine que celle dont nous nous servons en Euro-



pour une le



PERSPECT  
D'YLO

en l'Ameri  
sept de M  
cote de M

pe. Les Indiens se servent de ces animaux en guise de bête de somme, & leur font porter le poids de 200. livres; mais lorsqu'ils sont surchargez, ou trop fâiguez, ils se couchent & refusent de marcher. Si le conducteur s'opiniâtre à vouloir à force de coups les faire relever, alors ils tirent du fond de leur gosier une liqueur noire & puante, & la lui vomissent au visage.

Je quittai enfin une ville, où je craignois à tout moment d'être englouti. J'arrivai à Ylo, petit bourg à 40. lieues d'Arica, & situé au bord de la mer à 17. degrez 40. minutes de la latitude meridionale. Il y a une vallée plantée d'oliviers, & arrosée par un torrent qui tarit en hiver, mais que les neiges fondues qui tombent du haut des montagnes voisines, enflent considerablement en été. Remarquez, s'il

vous plaît, Monsieur, que le mot d'hiver dont je me sers ne doit être entendu que par rapport aux hautes montagnes du Perou, & non pas par rapport à la plaine, où la chaleur & l'été sont continuels. Nos François avoient fait bâtir plusieurs magasins dans cette vallée, ce qui se fait en peu de tems, & à peu de frais; mais les derniers tremblemens de terre en avoient renversé la plus grande partie.

A 40. lieues d'Ylo du côté des montagnes, il y a deux villes celebres, Mochegoa, & Villahermosa d'Arequipa. Cette dernière s'est signalée au commencement du regne de Philippe V. Les femmes vendirent leurs joyaux, & les hommes envoyerent de très-grosses sommes à leur Prince, pour lui aider à soutenir la guerre contre l'Archiduc. Ces deux villes sont aussi fameuses  
par

par leurs vins, qui sont les meilleurs & les plus délicats de ce Royaume.

Après avoir séjourné cinq jours dans ce Bourg, je résolus de pénétrer plus avant dans le Perou, esperant que j'y trouverois l'occasion de me défaire avantageusement de mes marchandises. Je m'embarquai dans une petite Fregate nommée la Bien aimée, qui faisoit voile pour Pisco. Cette ville n'est éloigné de Lima que de 50. lieuës. Elle est située à 14. degrez 9. minutes de la latitude meridionale, à un quart de lieue de la mer. J'y arrivai le 10 de Septembre après huit jours de navigation. Je ne vous fais point le détail de tous ces voyages que j'ai fait par mer sur les côtes de ce royaume. Je vous dirai seulement que la côte du Chily & du Perou s'étend du midi au Septentrion : que les vents viennent

presque toujours du midi, ce qui rend la navigation du Chily au Perou facile & commode : on ne perd jamais la terre de vûe : il n'en est pas de même, lorsqu'on veut retourner du Perou au Chily, c'est-à-dire du septentrion au midi, car il faut alors cingler vers l'Ouest, & s'éloigner de la terre en louvoyant continuellement.

La ville de Pisco fut abîmée l'an 1690. par les tremblemens de terre : elle étoit située sur les bords de la mer. La terre s'étant émue avec violence, la mer se retira à deux lieues loin de ses bords ordinaires. Les habitans surpris d'un événement si étrange, s'enfuirent dans les montagnes ; quelques-uns plus hardis, mais moins heureux, s'avancèrent & contemplèrent avec un étonnement mêlé de crainte ce nouveau rivage. Trois heures a.

près la mer voulant rentrer dans les mêmes espaces qu'elle occupoit auparavant, revint avec tant d'impetuosité, qu'elle engloutit tout ces malheureux, que la fuite, & la vitesse de leurs chevaux ne pût dérober à la mort. La ville fut submergée, & la mer pénétra fort loin dans la plaine. La rade où les vaisseaux jettent l'ancre aujourd'hui, est le lieu même où la ville étoit autrefois assise, *nota quæ sedes fuerat columbis.*

Je ne puis vous rendre raison, Monsieur, d'un phénomène si étrange, qu'en supposant que les terres qui étoient au dessous de la mer à une certaine distance du rivage, s'étoient élevées presque au niveau de ce même rivage, & avoient par conséquent changé la détermination du cours des eaux; & qu'ensuite le flux de l'océan ayant repoussé les eaux avec impetuosité, les avoit pour ainsi

pire, forcées d'occuper les espaces qu'elles occupoient auparavant, & de leur faire regagner dans la longueur ou extension, ce qu'elles avoient perdu dans la profondeur.

La ville de Pisco ayant été ruinée de la sorte, fut rebâtie à un quart de lieue de la mer. Sa situation est assez agréable; la noblesse de la Province y fait son séjour, & le voisinage de Lima y amène beaucoup de negocians, lorsque nos vaisseaux veulent y rester. Il y a deux convents, une Eglise collegiale, un hospice de Jesuites, & un monastere de Recolets qui est situé au bout d'une avenue d'oliviers, dans un lieu très-solitaire. Leur eglise est très-propre, & les cloîtres sont charmans malgré leur simplicité.

Les vaisseaux peuvent jeter l'ancre, ou devant la ville, ou dans un enfoncement qui est à



**VILLE DE PISCO**

A 14. Degrez 9. Min. de  
Latitude Meridionale

Bourg de **CHINCHA**

**PARACA**, bon mouillage

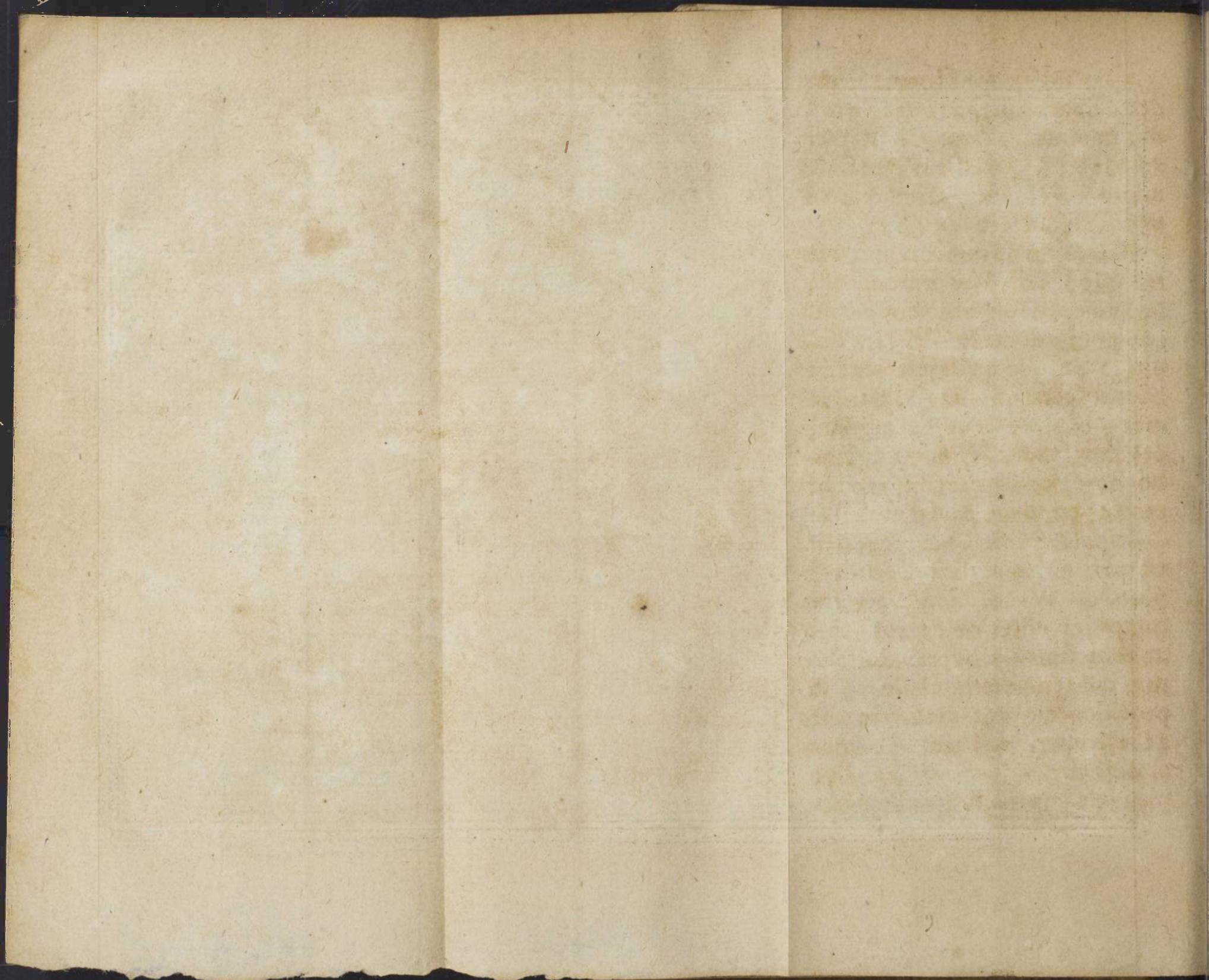
D. Isle S<sup>t</sup> Gallan.

Petits S<sup>t</sup> Gallan.

F. Isles de Chincha.

G. Cap S<sup>t</sup> Gallan.

Echelle pour 4 Lieues



AU TOUR DU MONDE. 101  
deux lieues plus haut vers le mi-  
di, nommé *Paraca*. Ce dernier  
ancrage est le meilleur, mais le  
moins commode, parce que ce  
canton est desert.

A 4. lieues au midi on voit une  
montagne, où l'on prétend que  
les Indiens s'assembloient autre-  
fois pour adorer le soleil. La tra-  
dition marque qu'ils jettoient du  
haut de cette montagne dans la  
mer des pieces d'or & d'argent,  
des émeraudes, dont ce país a-  
bondoit, & d'autres bijoux qui  
étoient en usage parmi eux.

Ce país est fort beau, & l'air y  
est plus pur que dans les autres  
ports du Perou. Il s'éleve sur  
toutes les côtes de ce royaume  
un vent frais à 9. heures du ma-  
tin, qui tempere la chaleur, la  
providence ayant ainsi remedié  
à l'intemperie de l'air. Je vous  
ai déjà dit, Monsieur, qu'il ne  
pleuvoit jamais sur les côtes ma-

ritimes du Perou, mais j'ai oublié de vous dire quelle en peut être la cause. Pour moi je l'attribue au vent du midi, qui y souffle sans cesse, & qui poussant sans cesse les exhalaisons de la terre vers le septentrion, les empêche de s'élever assez haut pour pouvoir former des nuages : ce qui me le persuade, est que les pais qui sont situez derriere les montagnes, & qui sont sujets à des vents variables, le sont aussi aux vicissitudes des saisons & à une pluye abondante.

Le commerce est assez florissant à Pisco, quand les François n'ont pas l'entrée libre dans le Port du Callao, qui est le port de la ville de Lima, & le plus considerable du Perou. Les François craignant que le Gouvernement ne changeât, & qu'il ne leur devint aussi contraire, qu'il leur avoit été favorable jusques

alors , profitoient des bonnes dispositions du Viceroy , qui prévoyant de son côté que son regne ne seroit pas de durée , leur avoit facilité le commerce à cause du profit qu'il en retiroit. Tous nos vaisseaux se rendoient au Callao , où l'on s'imaginoit de pouvoir terminer plus promptement ses affaires. C'est là une des plus grandes fautes que nos François ayent fait ces dernières années ; car s'ils étoient restez à Pisco , ils auroient vendu leurs marchandises plus avantageusement , & avec plus de secreté. Les droits y étoient peu considerables en comparaison de ceux qu'on payoit au Callao. Dans ce dernier port , ils étoient obligez de livrer leur cargaison aux Ministres de la Douanne , & de leur payer un droit de 13. pour cent , qui tournoit au profit du Viceroy & de ses officiers. D'ail-

leurs ils couroient de grands risques, car le Viceroy qui avoit des ordres positifs de la Cour d'Espagne de ne les point souffrir dans le Perou, pouvoit sur le moindre pretexte confisquer tous leurs effets, faire arrêter les vaisseaux, & effacer sa desobéissance, en envoyant en Espagne les Capitaines & Officiers François pieds & poings liez. Je ne pretends point pourtant blâmer leur conduite. Nous jugeons des evenemens par la réussite, mais ce n'est pas toujours une maniere de juger qui soit équitable: d'ailleurs les circonstances les justifient, & il est bien difficile de prendre un bon parti, quand on ne sçait lequel prendre.

J'étois si proche de la capitale du Perou, que je ne pus résister au desir que j'avois de la voir; je mêlois dans ma curiosité des motifs d'intérêt, qui me déter-

minèrent à faire ce voyage. Il n'y avoit aucun vaisseau à Pisco, & il me fallut prendre le parti d'aller par terre. J'essuyai de grandes fatigues; jugez-en par le recit.

Je partis de Pisco le 4. de Septembre 1715. & j'entrai dans la province de Chinha, qui a pour capitale aujourd'hui un petit bourg d'Indiens, qui porte le nom de la province: ce bourg étoit autrefois une ville puissante, qui dans son étendue contenoit plus de 200. mille familles. On comptoit dans cette Province plusieurs millions d'habitans, cependant elle est deserte, & à peine y reste-t-il aujourd'hui 500 familles. Il est aisé de juger par là combien les Espagnols en ont détruit. Ils ne font pas difficulté d'avouer eux-mêmes que leur victoire a coûté tout le sang de ces malheureux.

Je vis sur la route les vestiges

de ces Geants , dont parle l'histoire du Perou , qui furent frappez de la foudre , & punis par le feu du ciel , pour un crime qui attira autrefois la colere de Dieu sur les villes de Sodome & Gommorhe. Les Espagnols ont longtems pris pour des fables ce que les Indiens racontotent sur ce sujet , mais ils n'en doutent plus aujourd'hui. Voici quelle est la tradition des Indiens , & le recit que m'en ont fait les Espagnols.

„ Ils disent que pendant un de-  
„ luge qui inonda leur pais , ils  
„ se retirerent sur les plus hautes  
„ montagnes , jusqu'à ce que les  
„ eaux se fussent écoulées dans  
„ la mer : que lorsqu'ils descendi-  
„ rent dans les plaines , ils y trou-  
„ verent des hommes d'une tail-  
„ le demesurée , qui leur firent  
„ une guerre cruelle : Que ceux  
„ qui échaperent à leur barbarie  
„ furent obligez de chercher un

azile dans les cavernes les plus  
 solitaires de ces montagnes :  
 Qu'après y avoir demeuré plu-  
 sieurs années, ils virent un jeu-  
 ne homme dans les airs qui fou-  
 droya ces geants, & que par  
 leur défaire, ils se trouverent  
 dans la liberté de retourner  
 dans leurs anciennes demeures.  
 Mes guides me montrèrent plu-  
 sieurs marques de la foudre im-  
 primées sur un rocher, & des os  
 d'une grosseur extraordinaire,  
 qu'ils prétendent être les os de  
 ces geants. On n'a pû sçavoir en  
 quel tems ce deluge est arrivé.  
 C'est peut être un déluge parti-  
 culier, tel que celui de la Thes-  
 salie, dont on demêle la verité  
 parmi les fables que les anciens  
 ont débité de Deucalion & de  
 Pirrha. Quant à l'existence & au  
 crime de ces geants, vous en croi-  
 rez, Monsieur, ce qu'il vous plai-  
 ra. Je n'exige point de votre

complaisance une credulité dont je vous raillerois peut-être moi-même quelque jour.

On trouve encore beaucoup d'Indiens qui conservent une idée fort chere de leur Roi Atabalippa , qui fut tué par les Espagnols contre le droit des gens: assassinat qui souillera éternellement la gloire de ces conquérans. Je ferai ici une petite digression, pour vous donner une légère idée de la conquête de ce royaume.

Je ne vous parlerai point de l'origine de ces peuples, ni de la maniere dont ils ont pû se retirer dans des lieux d'une si vaste étendue, & separez du reste de la terre par tant de mers. Je laisse ces matieres à des gens plus éclairés; ou plûtôt dans une matiere si obscure je souscris aux conjectures d'autrui. Ainsi que l'Amérique soit l'Isle Atlantique, comme

quelques commentateurs de Platon le prétendent, ou qu'elle soit jointe au reste de la terre, comme le croient quelques voyageurs modernes : c'est ce que je ne déciderai point.

La conquête du Mexique avoit donné aux Espagnols une légère connoissance des païs qui étoient au midi de ce royaume. Trois habitans de Panama firent une société pour découvrir ces terres, auxquelles ils donnerent le nom de Peru, du nom de Beru, petite riviere qui se jette dans la mer à 130. lieues au-dessus de Panama. François Pizarre & Diego d'Almagro furent les chefs de cette entreprise. Il faut croire, puisque les Espagnols le veulent, que le zele de la religion en fut le premier motif. Ils furent exposez à plusieurs travaux, & les Indiens qu'ils vouloient soumettre, les obligerent deux fois à re-

tourner à Panama, sans qu'ils eussent pû penetrer encore dans le pays, & avoir une idée bien distincte du genie de ces peuples. Leur entreprise auroit peut-être entièrement échoué, si l'esprit de division qui regnoit parmi les Yncas du Perou, n'avoit aplani les obstacles qui s'opposoient à cette conquête.

Guaynacava avoit réuni sous sa domination tous les Indiens de la montagne & de la plaine, & ses victoires l'avoient rendu plus illustre & plus puissant qu'aucun de ses predecesseurs. Il laissa deux fils, Huascar & Atabalippa. Ce dernier se trouva lorsque son pere mourut dans la Province de Quito, qui avoit été nouvellement conquise. Ses amis lui conseillerent de s'en rendre le maître, en lui representant que son frere Huascar auroit une monarchie assez puissante en possédant

le royaume de Cusco, & les autres provinces situées au midi.

Atabalippa étoit d'un esprit vif & remuant, & n'avoit aimé jusqu'alors son frere, que parce que son ambition ne lui avoit pas encore appris à le haïr. Il prêta volontiers l'oreille à des conseils, qui flattoient sa passion. Neanmoins pour garder quelques mesures, & pour donner quelque apparence de raison à la revolte qu'il meditoit, il envoya des deputez à son frere, & lui fit dire, " Qu'il n'ignoroit pas que la mort de leur pere, & le droit d'aïnesse le mettoit en possession des royaumes qui lui avoient appartenus; mais qu'en réservant pour lui la province de Quito, il lui resteroit encore assez de païs & de royaumes pour satisfaire son ambition. " Qu'il tiroit comme lui son origine du soleil, pere de tous les "

„ Yncas de sa race , & qu'il se-  
„ roit honteux qu'un sang si illustre fût réduit à la nécessité d'o-  
„ béir &c.

Huascar étoit aussi mol qu'Atabalippa étoit vif & entreprenant ; cependant la jalousie & le desir de regner seul , fit sur son cœur ce que le courage n'auroient pas fait. Il reçut cette ambassade en aîné fier & jaloux de ses droits. On se prepara à la guerre de part & d'autre. Les deux freres assemblèrent de nombreuses armées. Les troupes d'Atabalippa furent par tout victorieuses , & Huascar étoit réduit à de tristes extremitez , lorsque les Espagnols parurent pour la troisième fois sur les côtes de cet empire.

François Pizarre & ses compagnons ne s'étoient point laissez abattre par le mauvais succez de leurs premieres courses. Ils par-

tirent de Panama dans la resolution de vaincre ou de perir. Les merveilles qu'ils avoient raconté de ces païs, & plus que tout encore, l'or qu'ils en avoient rapporté, avoient excité la cupidité des Espagnols. Ils avoient formé un corps de quatre ou cinq cens hommes, qui s'étoit déjà rendu redoutable par plusieurs combats, & par la deroute des Indiens voisins de la mer.

Leur reputation vola bien-tôt dans les armées des deux freres, mais elle n'y produisit pas l'effet qu'elle devoit y produire. Au lieu de réunir leurs forces, & de suspendre leurs inimitiez, pour s'opposer à cet ennemi commun, l'un & l'autre chercha à se le rendre favorable, & à l'attirer dans son parti par l'esper de la recompense. D'ailleurs la superstition avoit fait passer les Espagnols pour fils du soleil, & les Indiens étoient

devenus leurs adorateurs, quoique la mort de quelques-uns qui perirent dans les premiers combats eut dû leur faire perdre l'opinion de cette prétendue divinité.

Les deux freres leur envoyèrent des députez, avec des presents si riches, qu'ils irritèrent l'avarice des Espagnols. Ceux-ci résolurent de profiter de ces heureuses dispositions: ils continuèrent leur marche, laissant partout des marques de leur cruauté & de leur avarice. Atabalippa épouvanté par les prédictions de son pere Guaynacava, qui peu de tems avant sa mort lui avoit prédit que le puissant Empire des Yncas finiroit, lorsque certains peuples blancs & barbus viendroient du septentrion sur des maisons flottantes porter la guerre dans leur pays: Atabalippa, dis-je, perdit ce courage, & cet-

te ambition qui l'avoit armé contre son frere. Il crut que l'oracle fatal étoit accompli, & que les decrets du ciel étoient inévitables. Il n'osa point s'opposer aux progres de l'armée Espagnole, ni prendre les mesures necessaires pour la conservation de son empire. Il voyoit d'ailleurs que ses troupes étoient déjà vaincues par la crainte & par la terreur que traînoit après soi une armée de peuples inconnus, que la credulité du vulgaire avoit déifiez.

Atabalippa se soumit à la providence, & se livra entre les mains des Espagnols, croyant reculer sa perte par cette confiance. Huascar étoit fugitif & errant avec les debris de son armée, vers les extremitez de Cusco. Il n'osa point s'approcher des Espagnols, voulant attendre quel seroit le sort de son frere, avant que de se déterminer. Ce mal-

heureux jouit peu long-tems du fruit de sa prévoyance, & tous les historiens conviennent qu'Atabalippa avoit suborné depuis long-temps des assassins, qui le firent mourir quelques jours avant qu'il fut fait prisonnier lui-même.

Les Espagnols éblouis des richesses qu'ils avoient devant les yeux, chercherent bien-tôt un pretexte plausible pour se défaire des Indiens & de leur Roy. La religion leur en fournit un. Un Evêque ayant voulu convaincre Atabalippa des veritez de la religion chrétienne, & cet Yncas faisant peu de cas de ce qu'il ne comprenoit point, le predicateur de l'évangile devint le herault de la guerre. On attaqua les Indiens, on les passa au fil de l'épée: Atabalippa lui-même fut renversé de son trône, & resta prisonnier & chargé de chaines dans

le camp espagnol. Les Indiens ne firent aucune resistance, & on peut dire dans un sens, que la religion fut le motif de la guerre dans les uns, & celui de la paix dans les autres. Si les Espagnols prétendirent vanger par ce massacre le mépris que l'Yncà avoit fait des mysteres de nôtre foy, celui-ci par soumission aveugle aux decrets de la providence, dont il croyoit voir l'accomplissement, commanda aux siens de se laisser égorger, plutôt que de s'opposer par une resistance assez naturelle, aux ordres du ciel.

Atabalippa ayant été pris contre le droit des gens, de la maniere que je viens de le rapporter, offrit de grands tresors pour sa rançon, & pour briser les fers dont ses vainqueurs l'avoient impitoyablement chargé. Sa prison avoit consterné ses sujets, dont l'amour pour leur prince alloit

jusqu'à l'adoration : ils offroient leurs biens & leurs libertez pour sa délivrance ; mais l'avarice est un monstre , qui ne dit jamais , *c'est assez*. Huascar étoit mort , comme je l'ai déjà dit , & les Espagnols s'étant imaginez qu'ils pourroient devenir paisibles possesseurs de ces royaumes par la mort d'Atabalippa , lui suscitèrent de fausses accusations , dont la religion fut encore le fondement. Ils l'accuserent d'avoir mal parlé de la loi de Jesus-Christ , & d'avoir fait mourir son frere Huascar. Je vous laisse à juger, Monsieur , s'il appartenoit à des étrangers de décider du sort d'un Roi , que sa bonne foi seule avoit remis entre leurs mains. Ils formerent une jonte ou parlement , dans lequel ils n'eurent point d'horreur de prononcer une sentence de mort contre ce malheureux Prince. Atabalippa

mourut en heros , & attira sur ses bourreaux les vengeances celestes.

Je passe sous silence , Monsieur , la guerre ou plutôt les cruantez que les Espagnols continuerent d'exercer contre les Indiens , & enfin tout ce que la fain de l'or fit commettre à des gens qui en faisoient leur idole. Les chefs de l'entreprise se divisèrent , & vangerent les uns sur les autres tant de cruantez. Le Perou devint le théâtre d'une guerre sanglante , & l'avarice qui dès le commencement avoit produit de si tristes catastrophes , en produisit de plus funestes encore dans les suites. Je reviens à mon sujet.

Les Indiens conservent très-cherement le souvenir du dernier de leurs Yncas. Ils s'assemblent encore dans quelques endroits du Perou , pour celebrer sa memoire. Ils chantent des vers

à la louange, & jouent sur leurs flutes des airs si touchants, qu'ils excitent la compassion de ceux qui les entendent; les uns s'attendrissent eux mêmes par leurs chants, les autres, sur tout ceux qui sont d'un naturel bilieux, tombent dans une humeur noire, qui les porte à se dévouer à la mort & à se précipiter du haut des montagnes pour rejoindre leur Prince, & lui rendre dans l'autre monde les services qu'ils lui auroient rendu dans celui-ci.

On trouve dans la province de Chincha plusieurs tombeaux antiques. J'en vis un dans lequel on avoit trouvé deux hommes & deux femmes, dont les cadavres étoient assez entiers pour pouvoir connoître la différence des deux sexes, quatre pots d'argile, quatre tasses, deux chiens, & plusieurs piéces d'argent. C'étoit là sans doute la manière dont ils inhumoiéent

inhuoient les morts : comme ils adoroient le soleil, & qu'ils s'imaginoient qu'en mourant ils devoient comparoître devant cet astre, ils mettoient dans leurs tombeaux ces sortes de presens pour les lui offrir, & pour le fléchir en leur faveur.

Dans plusieurs endroits du Pérou les cadavres restent entiers & conservent leur forme naturelle, soit que l'extrême sécheresse de la terre produise cet effet, soit qu'il y ait quelque autre qualité occulte qui les maintienne sans corruption. Ce dernier sentiment auroit eu l'approbation du bon homme Aristote.

La Province de Chincha est un peu moins aride que les Provinces voisines, à cause de la quantité des rivières qui l'arrosent : ce sont des torrents formez par les neiges fondues, qui tombent avec rapidité du haut des

montagnes. Ils deracinent, entraînent les arbres, & roulent des morceaux de rochers. Leur lit n'est pas profond, parce que les eaux se partagent en plusieurs bras, mais leur cours n'en est que plus rapide. On est souvent obligé de faire plus d'une lieue dans l'eau, & on est heureux quand on ne trouve point de ces arbres & de ces rochers que le torrent roule, & qui mettent la vie en grand danger, parce que les mules intimidées, & déjà étourdies par la rapidité, & par le bruit des eaux, tombent, & sont entraînées dans la mer, avec le cavalier, sans qu'on puisse leur donner aucun secours. Il y a aux bords de ces torrents des Indiens que les Espagnols appellent *Cymbadores*, qui connoissent les guais, & qui conduisent les voitures, en jettant de grands cris pour animer les mules, & pour les empêcher de se coucher dans l'eau.

J'arrivai le premier jour vers le soir dans un hameau nommé le *Tambo* de Guaynacava. *Tambo* est un édifice où les Yncas renfermoient leurs tresors. Celui-ci n'est plus aujourd'hui qu'une maison qui ne conserve que le nom de ce qu'il fut autrefois. Je portois avec moi toutes mes provisions, l'eau, le vin, la viande, le pain, & même mon lit. Lorsque je voulus souper, je fus fort surpris de voir que la chaleur les avoit corrompues. Je n'avois mangé de tout le jour, mais l'apetit ne pouvoit vaincre la repugnance que j'avois de manger des viandes gâtées. Je m'armai de patience, qui est à mon avis la plus sotte des vertus, lorsque la faim se fait sentir. Je partis de ce lieu sans m'y arrêter davantage, & après avoir marché pendant toute la nuit, j'arrivai au point du jour à Cagnete petit bourg de cette Provin-

ce. J'étois à demi mort de faim ; de lassitude & de sommeil : cette dernière nécessité triompha des autres : mon manteau me servit de matelas, & ma selle d'oreiller, tandis qu'une pauvre Indienne aprêtoit pour mon déjeuner un ragoût à la mode du pais : tout detestable qu'il étoit, la faim me le fit trouver délicieux.

Je parcourus ce bourg d'un bout à l'autre. Les Habitans me parurent pauvres & misérables. Leur nourriture la plus commune est le bled d'Inde & le poisson salé. Il s'en faut beaucoup qu'ils ayent les mêmes commoditez qu'ont les Indiens du Chily. Le climar est très-different, & cette terre est deserte & ingrante. L'habillement des femmes me parut singulier. Elles ont une petite casaque qui se croise sur leur sein, & qui s'attache avec une épingle d'argent longue de dix pouces,

AU TOUR DU MONDE. 125  
dont la tête est ronde & platte,  
& a 6. ou 7. pouces de diamettre.  
Une fille auroit en France une  
dot raisonnable avec un millier  
de ces épingles. Dans quelque  
nécessité qu'elles se trouvent, el-  
les aiment mieux la souffrir que  
de se défaire de cet ornement  
bizarre.

Les eaux du torrent de Cag-  
nete s'étoient débordées de tous  
côtés d'une telle maniere, que  
toute la campagne en étoit inon-  
dée. Mes guides me dirent qu'on  
ne pouvoit, sans se risquer beau-  
coup, continuer la route ordina-  
re, & qu'il falloit me résoudre à  
faire une journée de plus, & à  
passer sur un pont qui étoit au  
haut de la montagne; qu'autre-  
ment il me faudroit attendre plus  
de huit jours dans ce méchant  
village, où la cuisine ne m'enga-  
geoit pas beaucoup à séjourner.

Je suivis leur conseil, mais je ne

tardai gueres à m'en repentir. Nous fîmes sept lieues en montant toujours par des sentiers incommodes & si étroits, que nos mules avoient souvent bien de la peine à assurer leurs piés. Nous voyions les nuages au-dessous de nous, & néanmoins malgré cette élévation, nous sentions une chaleur extraordinaire.

Nous arrivâmes à quatre heures après midi à ce pont, dont mes guides m'avoient parlé: Mais ô ciel quel pont! sa vûe me fit fremir, & j'en fremis encore quand j'y pense. Imaginez vous, Monsieur, de voir deux pointes de montagnes, séparées par un precipice, ou plutôt par un gouffre profond, dans lequel deux torrents se précipitent avec un bruit & un fracas épouvantable. Sur ces deux pointes, on a planté de gros pieux, auxquels on a attaché des cordes faites d'écorce

d'arbre, qui passant & repassant plusieurs fois d'une pointe à l'autre, forment une espece de rets, qu'on a couvert ensuite de planches & de sable. Tout cela ensemble forme le pont qui donne la communication d'une montagne à l'autre. Je ne pouvois me résoudre à passer sur cette machine tremblante, qui avoit plutôt la forme d'une scarpolette que d'un pont. Les mules passerent les premières avec leurs charges; je ne veux pas dire qu'elles connoissent le danger, mais j'assurerais bien qu'elles témoignèrent de la peur, & j'en juge par la résistance qu'elles firent, & par les coups de pieds qu'elles ruerent aux Muletiers. Pour moi je passai comme elles, c'est-à-dire en me servant de mes mains comme de mes pieds, & sans oser regarder ni à droite ni à gauche.

J'entrai enfin dans la Province

de Pachacamac, & je passai au pied d'une autre montagne, dont l'aspect fait fremir. Le chemin est sur le bord de la mer, & est si étroit qu'à peine deux mules peuvent y passer de front. Le sommet de la montagne est comme suspendu, & perpendiculaire sur ceux qui marchent au-dessous, & il semble qu'elle soit prête à s'écrouler; il s'en détache de tems en tems des rochers entiers, qui tombent dans la mer, & qui rendent ce chemin penible & dangereux. Les Espagnols appellent ce passage, *el mal passo d'Ascia*, à cause d'un mauvais *Tambo*, ou Hôtellerie, de ce nom qu'on trouve à une lieue de là.

Je vous ferois pitié, Monsieur, si je vous racontois tout ce que je souffris dans ce voyage. La chaleur m'accabloit pendant le jour, & j'étois dévoré pendant la nuit par les cousins, & par cent

autres insectes encore plus sales & plus incommodes. Je traversai des montagnes de sable si arides & si brûlantes, que je n'osois mettre pied à terre de peur de ressentir une chaleur trop insupportable. Je ne vis pas un seul arbre dans l'espace de plus de quarante lieues, si ce n'est au bord de ces torrents, où la fraîcheur de l'eau entretient un peu de verdure. Ces deserts inspirent une secrète horreur: on n'y entend le chant d'aucuns oiseaux, & dans toutes ces montagnes je n'en vis qu'un nommé *Condur*, qui est de la grosseur d'un mouton, & qui se perche sur les montagnes les plus arides, & se nourrit des vers qui naissent dans ces sables.

La Province de Pachacamac est une des plus considerables du Perou; elle porte le nom du Dieu principal des Indiens, qui adoroient le soleil sous ce nom, com-

me l'auteur & le principe de toutes choses. Sa ville capitale étoit autrefois puissante, & contenoit dans son enceinte plus d'un million d'ames. Elle fut le théâtre de la guerre & de la cruauté des Espagnols, qui l'arrosèrent du sang de tous ses habitans. Je passai au milieu des débris de cette grande ville; ses rues sont belles & spacieuses, mais je n'y vis que des ruines & des os entassez : tristes vestiges de la fureur des Espagnols. Il regne parmi ces masures un silence qui inspire de l'effroi, & rien ne s'y présente à la vûe qui ne soit affreux. L'avidité a poussé les Espagnols à arracher les corps de leurs tombeaux, pour y chercher les trésors que les Indiens y avoient mis en mourant.

Dans une grande place, qui me parut avoir été le lieu le plus fréquenté de cette ville, je vis

plusieurs corps, que la qualité de l'air & de la terre avoit conservé sans corruption. Ces cadavres étoient épars çà & là sur la terre: On distinguoit aisément tous les traits de leurs visages, ils ont seulement la peau plus tendue & plus blanche que les Indiens n'ont coûtume de l'avoir.

Il y a un torrent qui coule autour de cette ville entre des oliviers & des Saules, mais le passage n'en est pas si difficile, ni le cours si rapide que celui des autres torrents. A une lieue plus avant, on trouve un bourg nommé Lurin, qui est assez peuplé, & dont le voisinage de Lima rend le séjour un peu supportable. Dans tous ces bourgs ou villages d'Indiens, il y a des Eglises desservies par des Prêtres seculiers, dont l'ignorance & la pauvreté font compassion.

Enfin j'arrivai à Lima après 9

jours de marche , pendant lesquels je souffris toutes les incommoditez & les fâtigues possibles. Mon visage étoit si hâlé qu'on pouvoit aisément se méprendre entre mes guides Indiens & moi. Les morsures des cousins me rendoient méconnoissable. J'appris en arrivant que le commerce étoit aussi desavantageux dans la capitale , que dans les autres ports du Perou. J'y trouvai plusieurs vaisseaux qui étoient prêts à retourner en France , & qui n'y portoient d'autre profit , que celui d'avoir converti à cinquante pour cent de perte , les manufactures de France en barres d'argent. Vimitai les autres ; je pris patience. Je suis à Lima depuis deux mois assez embarrassé de ma personne , & j'ai fait , comme Mr de la Fontaine , deux parts de ma vie , l'une à dormir , & l'autre à ne rien faire. Je serois déjà

parti de cette ville pour retourner à Pisco, & y attendre le vaisseau dans lequel je dois aller à la Chine, mais un vaisseau espagnol arrivé depuis peu du Chily, m'a apporté la nouvelle que mon ancien Capitaine étoit malade à la Conception du Chily, d'une maladie qui laissoit peu d'esperance pour sa vie; de sorte que j'attens la confirmation de cette nouvelle pour retourner au Chily, où ma presence seroit nécessaire, en cas qu'il arrivât quelque accident à ce Capitaine. Ainsi je suis encore incertain si je ferai le voyage de la Chine.

Voilà, Monsieur, quelle est ma situation presente. Je vous envoie cette Lettre par Mr Deschenays Cardin Capitaine du Vaisseau le S. Clement, qui retourne en France. Je jouis d'une

santé parfaite malgré l'ardeur  
de ce climat, ce qui ne contri-  
bue pas peu à me consoler. Je  
suis, &c.



~~~~~

LETTRE QUATRIÈME.

*A Guacho côte du Perou le 29. Fe-  
vrier 1716.*

J'Ay la consolation de pouvoir  
vous écrire encore une fois ,  
Monsieur , avant que de partir  
pour la Chine : je vais m'exposer  
de nouveau au caprice des vents ,  
& aux perils d'une navigation  
que peu de personnes ont entre-  
prise , & qui est la plus longue  
que l'on puisse faire sur l'Océan.  
J'examine quelquefois la Map-  
pe monde , pour connoître si ce  
nouveau voyage m'approche ou  
m'éloigne de vous ; mais je trou-  
ve toujours entre nous tant de  
pays , & tant de mers , que le plus  
ou le moins de distance n'est pas  
capable de me consoler. C'en est

qu'en vous écrivant que je flatte mes ennuis : il me semble qu'alors je m'entretiens avec vous , que je vous vois, que vous êtes attentif aux choses que je vous raconte ; que vous dirai-je enfin ? Mon imagination ingenieuse à me tromper agréablement , me fait goûter un plaisir chimerique, au deffaut d'une satisfaction réelle. Je vous dois un reste de relation du Perou : je m'en acquitte ; heureux si un stile trop uni & trop simple ne vous ennuye pas !

Les Espagnols découvrirent la ville de Lima le jour de l'Epiphanie , & ils changerent son nom en celui de *Ciudad de los Reyes* ( ville des Rois. ) Elle porte cependant aujourd'hui le nom de Lima plus communement que l'autre. Cette ville est située au pied d'une montagne peu haute pour ce pays , mais qui le seroit beaucoup pour le nôtre : Une riviere , ou

plûtôt un torrent large & peu profond baigne ses murs, & distribue ses eaux par plusieurs conduits dans toutes les rues de la ville, soit pour en chasser le mauvais air, soit pour d'autres necessitez. Ses dehors sont arides; la terre y produit peu de verdure, & ce n'est même que depuis quelques années qu'on y sème un peu de bled, car quoiqu'il n'y pleuve jamais, il se leve néanmoins vers le matin un brouillard épais dont la terre est humectée.

Il y a au Septentrion entre la montagne & la ville une promenade publique, qui seroit charmante & peut être unique dans son espece, si l'art aidoit un peu à la nature. C'est un cours planté de quatre rangs d'orangers fort gros, qui sont couverts en tout tems de fruits & de fleurs. On y respire une odeur agréable, & certes c'est bien dommage qu'on

néglige ces arbres, dont le nombre diminue insensiblement tous les jours, & que les naturels du pays soient si peu sensibles & si peu jaloux de la conservation d'un si bel ornement,

En entrant dans la ville du côté du cours, on trouve un grand fauxbourg, dont les maisons sont assez bien bâties, & on traverse la riviere sur un pont de pierres. Le point de vûe en est fort beau: On voit delà, d'un côté la mer dans l'éloignement, & la riviere, qui après plusieurs détours, va s'y perdre; de l'autre côté la celebre vallée de Lima, que les Poetes de cette ville ont si souvent chantée, & qui merite en effet une partie des louanges qu'ils lui ont données. La porte de la ville, qui répond à ce pont, a quelque apparence de grandeur, & c'est le seul morceau d'architecture qui soit un peu regulier.

Les maisons n'ont communement qu'un étage : le toit en est plat & fait en terrasse : toutes les fenêtres qui regardent sur la rue sont garnies de jalousies, afin que les femmes ayent la liberté de voir, sans courir le risque d'être vûes. Je dirois que c'est un effet de leur modestie, si le reste de leur conduite répondoit à cette précaution. Les appartemens sont vastes & grands, mais sans aucun ornement; six chaises, une estrade ou tapis, quelques carreaux composent tout l'ameublement de leur plus belle chambre. Dans les maisons principales, il y a une salle bâtie à l'épreuve du tremblement de terre, dont les murailles sont soutenues par plusieurs pilliers ou traverses enclavez irrégulièrement les uns dans les autres. Cette précaution peut bien à la vérité en empêcher la chute, mais non pas la

garantir des autres accidens.

La grande place de Lima est un quarré regulier. L'Eglise Cathedrale, & le Palais de l'Archevêque en forment une face ; le Palais du Viceroi en forme une autre. Les deux autres faces sont formées par plusieurs maisons uniformes, qui ne sont belles que parce que les autres ne le sont point. Au milieu de cette place il y a un grand jet d'eau orné de figures de bronze, qui font couler l'eau dans un bassin large & spacieux qui sert de fontaine publique.

Le Palais du Viceroi n'a rien de beau ni dans son architecture ni dans ses ameublemens. Il y a une sale de comedie, qui auroit été magnifique au tems d'Achille, où deux tretaux & quatre planches suffisoient pour dresser un theatre. La Maison de ville n'a rien aussi de distingué ; on y

voir seulement l'histoire des Indiens, & de leurs Yncas, peinte par les peintres de Cusco, qui passent pour les plus habiles du pays. Le goût de ces peintres est tout-à-fait gothique, & pour l'intelligence du sujet qu'ils peignent, ils font sortir de la bouche de leurs figures des rouleaux sur lesquels ils écrivent ce qu'ils prétendent leur faire dire. Tels sont les tableaux de nos Eglises de village en quelques endroits de France.

L'intérieur des Eglises de Lima est en general riche & magnifique; par magnifique, j'entens qu'il y a beaucoup de dorure, & que les autels sont chargez de grandes figures d'argent, matérielles, mais faites sans art. Le plus beau & le plus grand monastere est celui des Peres Cordeliers, qui occupe un terrain considerable. Il a sept cloîtres, & il

n'en peut gueres moins avoir, attendu le nombre des Religieux qui composent cette communauté. J'en comptai 600. au chœur le jour de la fête de S. François. On m'assura que les ornemens de l'Eglise montoient ce jour-là à plus de dix millions de piastres : On ne pouvoit rien voir en effet de plus magnifique : comme on accorde une indulgence pleniere à ceux qui contribuent à cette magnificence, & qu'on a une devotion à S. François, que l'on n'a point à quelqu'autre Saint que ce soit, chacun s'empresse d'y porter en prêt ce qu'il a de plus précieux, ce qui joint à la richesse particuliere du Convent monte à une somme considerable.

La Maison Professe des Jesuites est bâtie avec plus de regularité que les autres. L'Eglise est belle, mais comme ces Reverends Peres ont la direction de

toutes les consciences, le trop grand nombre de confessionaux en derange un peu la simetrie, & la fait paroître trop étroite. Les jours y sont mal ménagés, mais en recompense l'or y éclate par tout. On y voit plusieurs tableaux, où sont dépeintes les actions principales de Nôtre-Seigneur; la variété, le brillant des couleurs, & le nom d'étrangers, (car ils sont venus d'Europe) les fait estimer beaucoup au-delà de leur merite; ce ne sont que des méchantes copies d'originaux très-communs; & si je ne me trompe, les Espagnols ont tiré tous ces tableaux d'Italie, lorsqu'ils étoient maîtres du Milannois; car on y connoît visiblement le goût & le pinceau de l'Ecole Lombarde, dont les tableaux originaux sont riches en couleurs, & en ont été encore chargés davantage par les copistes.

Les Peres Jesuites outre la maison professe, en ont trois autres, la Retraite, le Noviciat, & le College dit de S. Martin. Il y a plusieurs autres Convents de l'ordre de S. Dominique, de Nôtre-Dame de la Mercy, de S. Augustin, de S. Jean de Dieu, & plusieurs Chapitres, Chapelles & Paroisses.

Il y a dans cette ville quinze monasteres de filles, dont le libertinage est si grand, qu'il semble qu'elles se soient mises en religion plutôt pour pratiquer le monde, que pour le fuir. Leurs parloirs sont pleins en tout tems de Prêtres & de Religieux, qui y passent les journées entieres, & Dieu sçait ce qu'ils y font, & ce qu'ils y disent. Je rougirois; & je me ferois un scrupule de vous faire le détail de ce que j'ai vû & entendu à ce sujet.

Le beau sexe est dans ce pays  
d'une

d'une licence effrenée, & fait gloire du libertinage. Je pourrois dire sans hyperbole en parlant des femmes du Perou, ce qu'un Poëte fameux dit de celles de France en exagerant un peu.

Il en est jusqu'à trois que je pourrois compter, encore ne sçai-je si je les trouverois, à moins que ce ne fût quelque'une de ces femmes dont Juvenal disoit autrefois, *Casta quem nemo rogavit.* Toutes les conversations ne rou- lent icy que sur des matieres que les plus libertins ne traitent qu'en rougissant. Un jeune homme n'y est point du bel air, si toutes ses paroles ne sont, je ne dis pas équivoques, mais parlantes. Un amour grossier & peu délicat y usurpe le titre de belle passion, & la débauche & l'interêt sont les divinitez que les femmes y adorent.

On compte à Lima plus de 600

maisons où il ne manque qu'un écriteau pour avertir les passants. Tout se tolere, & le qu'en dira-t-on, qui est un frein que l'usage ou les loix ont mis aux passions dans le reste du monde, y est ou inconnu, ou méprisé. Une femme qui a la reputation d'être femme de bien, c'est-à-dire dont la galanterie est moins publique, ne rougit point d'entretenir un commerce familier avec des femmes plus connues par le nom de leurs amans que par le leur propre. J'attribue moins ce desordre à l'ardeur du climat, qu'au mauvais exemple que les Ecclesiastiques leur donnent. Ils leur enseignent une morale fort pratique, car il est rare que les femmes s'en tiennent à la speculation. Je pourrois m'étendre sur cet article, mais contentez-vous du recit d'une petite aventure, dont plusieurs de mes amis &

moi nous avons été les témoins.

Un Superieur d'un Monastere entretenoit depuis sept ans un commerce public avec une fort jolie femme, dont il avoit eu trois enfans. Cette femme ennuyée d'un commerce si long, & lassée d'une constance qui n'étoit soutenue de rien (car que peut attendre une femme d'un homme de soixante-dix ans (c'étoit l'âge du bon homme.) Cette femme, dis-je, fit choix d'un neveu du Viceroy, & lia avec lui un commerce fort tendre. Ces deux amants croyoient que leur intrigue étoit bien secrette : Mais qui pourroit tromper un amant vieux & jaloux ? Le bon Pere s'apperçut bien-tôt du refroidissement de sa maîtresse, & sans s'amuser à lui reprocher son infidelité, il alla trouver son rival au milieu d'une nombreuse assemblée, & s'adressant à lui, il lui dit d'un ton sin-

cere & naïf: qu'il avoit appris de bonne part qu'il lui avoit débauché une jeune femme qu'il entretenoit depuis sept ans: Qu'il le supplioit très humblement de se desister de son entreprise: Qu'il lui seroit desagréable après tant de services de se voir enlever une femme qu'il aimoit passionnement, & qui lui avoit déjà donné trois gages de son amour. Que le peu d'argent qu'il avoit pû avoir jusques-là avoit à peine suffi à la dépense & à la nourriture de cette femme, & qu'enfin il le conjuroit de le laisser paisible possesseur d'un bien qu'il avoit acheté assez cher.

Vous croirez peut-être, Monsieur, que la compagnie fut fort surprise d'une pareille harangue, nullement, j'étois moi-même si accoûtumé à ces extravagances, que je ne fis que rire de celle-ci. Je me souviens à cette occasion

d'un bon mot du fameux Cardinal Carpeigne Vicaire de Rome. On vint lui rapporter qu'un Jardinier d'un Convent de Filles en avoit engrossé sept; le cas étoit grave, comme vous voyez, mais il étoit si accoûtumé à des cas semblables, qu'il se contenta de dire en riant en parlant du Jardinier, *era dunque ben stracco*, il étoit donc bien las. Il n'y a que les commencemens qui étonnent. On a tous les jours à Lima devant les yeux des scènes pareilles; en un mot, il n'y a point de pays au monde où un homme vicieux puisse mieux se consumer dans le vice, & où un homme sage coure plus de risque d'oublier sa vertu.

L'Eglise Cathedrale est un édifice fort vaste, dont les tremblemens de terre ont ruiné tous les ornemens extérieurs. Son Chapitre est composé de Chanoines

de nomination Royale. L'Archevêque est un saint homme, qui par le bon exemple qu'il donne, tâche de sanctifier les ames commises à ses soins, mais rarement on a vû un bon exemple prévaloir à cent autres qui sont mauvais.

La Maison de la Sainte Inquisition est au milieu de la ville. Ce Tribunal n'est pas si rigide à Lima que dans les autres villes des Indes qui sont sous la domination du Roy de Portugal : Je ne conseillerois cependant jamais aux François de parler trop librement d'une institution qui est appelée sainte par excellence, ni de s'engager dans des disputes de religion avec les Ecclesiastiques du Perou, qui s'imaginent que l'ignorance est notre partage, & que la science est le leur. Je puis vous parler par experience de leur entêtement, ayant couru

151  
AU TOUR DU MONDE. 151  
risque deux fois d'arborer le San-  
benito, \* & d'être mis au Saint  
Office, pour avoir prononcé deux  
hérésies dignes du feu dans ce  
pays. Voici la première.

On expose tous les jours le S.  
Sacrement dans les Eglises; je dis  
à cette occasion à un Espagnol de  
mes amis, qu'il n'étoit pas pru-  
dent d'exposer si souvent aux  
yeux du peuple un mystere si  
saint & si auguste, & que nos Evê-  
ques de France avoient là dessus  
beaucoup de ménagement, parce  
que le peuple se familiarise trop  
aisément avec les choses les plus  
sacrées. Jesus, Jesus, s'écria mon  
Espagnol tout effrayé, qu'osez-  
vous dire ? & regardant ensuite  
autour de lui, vous êtes heureux,  
me dit-il, de n'avoir été entendu  
de personne : je suis trop vôtre

\* Espece de scapulaire qu'on met sur le corps  
de ceux qui sont conduits à l'acte de foy, ou  
au supplice.

ami pour vous aller accuser, mais gardez - vous une autrefois de prononcer de pareilles étourderies. Voici la seconde.

Je fus invité à une dispute de Philosophie morale chez les P P. Cordeliers ; on me presenta une these , dans laquelle je ne vis qu'une seule proposition. „ Saint „ François nôtre saint Pere avane „ que d'avoir reçu les cinq playes „ ou stigmates, ne pouvoit pecher „ mortellement, & après les avoir „ reçûs , il ne pouvoit pas „ même pecher veniellement.

*Dixus Franciscus Paternoster ante suscepta vulnera non potuit peccare mortaliter, & post illorum susceptionem, nec venialiter quidem.*

Je dis à un Prêtre de la suite du Viceroi, qui me demandoit mon sentiment, que cette proposition me paroissoit d'autant plus insoutenable & difficile à prouver, que l'Eglise n'avoit rien déterminé

sur la question de la conception immaculée de la très-sainte Vierge, article auquel elle ne soumettoit point absolument notre foy, & qu'elle ne nous proposoit que comme un sentiment pieux, & vraisemblable : qu'à plus forte raison, il me sembloit qu'on ne devoit point décider si affirmativement dans une these, que S. François (qui dans le fonds avoit été homme comme un autre) avoit les mêmes prerogatives que la mere de Dieu.

Le croirez vous, Monsieur, ce discours mit ce Prêtre dans une colere que je ne sçauois vous exprimer : j'aurois voulu que vous eussiez été témoin de ses exclamations : vous en auriez ri sans doute, & j'en aurois ri aussi, si ce qu'il me dit ensuite ne m'en avoit ôté l'envie. Après m'avoir traité d'étourdi, d'heretique, & donné tous les noms odieux que son

zele & sa devotion pour S. François lui inspira , il ajouta que pour le repos de sa conscience il se croyoit obligé à m'aller dénoncer au Principal Inquisiteur, qui étoit là present. Jugez de ma frayeur : le seul nom d'Inquisiteur & d'Inquisition me fit envisager un abîme de maux : je me regardois comme une victime qu'on sacrifieroit volontiers à l'honneur de S. François, & il me sembloit déjà entendre tout le peuple s'écrier unanimement, *crucifige, crucifige*. Mon imprudence ne put s'excuser, & l'expérience devoit m'avoir instruit de l'abus que ces gens là font de certaines marques exterieures de religion, qui ne sont pas le fondement absolu de nôtre Foi. Que l'on renie Dieu: que l'on blasphême ; que les adulteres, & les sacrileges publics restent impunis, ce ne sont que des vetilles dans

ce pays ; mais attaquer S. François le Taumatarge du Perou, dire que malgré la sainteté de ses mœurs, & le rang que ses vertus lui ont donné dans le Ciel, il a pû pecher comme le reste des enfans d'Adam, lorsqu'il étoit sur la terre, c'est un crime digne du feu. Cependant pour éviter ce feu redoutable, je repondis à ce Prêtre indiscret, qu'il avoit tort de me menacer, & de me traiter d'heretique ; que j'étois dans le cœur aussi bon catholique que lui, mais que je n'étois pas sans doute si savant. Que les gens comme moi ne faisoient jamais que des heresies materielles ; mais que puisque la question dont il s'agissoit devoit être attaquée, je m'étois crû en droit de former quelque petite difficulté, pour mieux sçavoir son sentiment ; qu'on disputoit tous les jours sur des matieres plus serieuses, qu'on

que dans le fond on fut d'accord  
avec ceux contre qui l'on disputa.  
Je suis ravi, me dit mon Espagnol,  
en me passant un bras au col,  
& en me serrant tendrement  
jusqu'à m'ôter la respiration, je  
suis ravi que vous l'entendiez de  
cette manière, & que vous ne  
doutiez point d'un article qui est  
de foi parmi nous : N'est-il pas  
vrai, ajouta-t-il, que vous n'en  
doutez point ? Oh vraiment non,  
lui répondis je, je n'ai garde, &  
vous avez levé tous mes scrupules.

C'est ainsi que je conjurai la  
tempête. Je renonçai des lors pour  
jamais à la démangeaison de dis-  
puter contre des gens qui pour  
toute conclusion menacent d'un  
tribunal, dont l'institution est  
sans doute sainte & louable, mais  
que l'ignorance de quelques mi-  
nistres rend odieuse & redouta-  
ble dans ces colonies chrétiennes.

nes. Voilà, Monsieur, une digression un peu longue, & l'ardeur de parler du mon moi m'a mené trop loin.

Le Viceroy fait son séjour à Lima, où se tient le Parlement ou Audience royale. C'est l'oracle qui décide souverainement & en dernier ressort toutes les affaires du Perou. Ce n'est pas qu'il n'y ait d'autres tribunaux, & d'autres Cours souveraines dans ce royaume; il y en a deux aux deux extrêmités, l'une à Plata, l'autre à Quito, celle de Lima est dans le centre.

Le Roy d'Espagne nomme au Gouvernement des Villes, & le Viceroy ne les peut donner que par commission. Plusieurs particuliers envoient de l'argent en Espagne pour acheter ces emplois, ou bien ils vont les solliciter eux-mêmes à la Cour. Ainsi on fait un trafic de ces Gouver-

nemens. Je vous ai déjà fait remarquer les conséquences que cette venalité traînoit après soi. Au reste, ces emplois, bien que recherchés par tant de prétendants ne sont considérables qu'autant que les François ont la liberté de commercer dans ce païs.

On tire des mines de ce Royaume des sommes prodigieuses d'argent; cependant le quint du Roi qui devoit augmenter, diminue chaque année, parce que les Gouverneurs au lieu de s'attacher à faire valoir les droits du Roi, mettent toute leur étude à les frauder. Les François ont rapporté du Pérou plusieurs millions d'argent non quinté, qu'on appelle *Piqne*. Je ne puis concevoir pourquoi la Cour d'Espagne ne fait pas un meilleur choix de ses Ministres, & d'où vient que d'une colonie si riche, elle retire si peu d'avantage. Les Of-

ficiers s'approprient tout jusqu'à la solde des Soldats, & à l'argent destiné à la reparation des Villes, & à l'entretien des Gallions qui pourrissent dans le port de Callao.

Le Callao est une petite ville à deux lieues de Lima sur le bord de la mer. Son port est beau, & les fortifications, quoique peu regulieres, sont munies de belles pieces de canon: il n'y manque que de bons soldats.

Le Viceroy regnant est Evêque de Quito: il succeda, selon les loix du Royaume au Marquis de Castel de los Rios, qui étoit ambassadeur en France l'an 1700. & qui mourut il y a trois ans. Comme la Cour d'Espagne ne peut nommer un Viceroy dès que la place est vacante, à cause de la distance des lieux, l'Evêque de Quinto est Viceroy né jusqu'à l'arrivée de celui qui a été nommé

par le Roy. Les Habitans du Perou n'aiment pas le Gouvernement Ecclesiastique, parce que toutes les affaires passent par les mains des Prêtres, qu'ils taxent d'une avarice sordide.

Il y a une Université à Lima, dont les ignorans font un cas particulier. Je ne crois pas qu'en aucun endroit du monde la réception d'un docteur se fasse avec plus de faîte & d'ostentation. Cette Université est divisée en deux factions, celle des Religieux, & celle des Prêtres seculiers; & quoique ces deux corps n'en fassent qu'un, ils sont néanmoins toujours opposez.

Lorsqu'une chaire est vacante, on choisit de ces deux corps les deux sujets qui sont estimez les plus habiles, pour la disputer. Ce ne sont alors que brigues & cabales: chacun sollicite les puissances d'appuyer son parti, & les

uns & les autres se fondent plus sur les suffrages qu'ils mandient, que sur la capacité des Docteurs qu'ils proposent.

Il y a deux mois que je vis la reception de l'un de ces candidats. Les deux partis s'étant assemblez dans le palais de l'Archevêque, la dispute commença sur le ceremonial, qui n'a jamais pu être réglé. Les Prêtres seculiers argumenterent contre le Religieux, & les Religieux contre le Prêtre seculier. Cependant l'un & l'autre parti s'attribuant par avance la victoire, avoit préparé tout ce qui pouvoit servir à orner un triomphe. On voyoit deux especes de camps dans la place principale de Lima, où flottoient au gré du vent plusieurs drapeaux garnis de dentelles & de rubans. Les chars de triomphe & les feux d'artifice étoient preparez : tout retentissoit.

des cris d'allegresse & des aplaudissemens du peuple. Tantôt l'ordre Religieux triomphoit ; tantôt il étoit vaincu. Cependant tout ce tumulte & ces cris ne permettoient pas qu'on pût rien entendre dans la salle où se tenoit l'assemblée : il étoit au reste inutile de juger du sçavoir de ces deux concurrents ; le vainqueur étant designé *in petto*, avant même qu'il eut combattu.

Enfin on annonça le nouveau docteur *cathedratico* par le son des trompettes, & par les acclamations de ceux de son parti. La faction des Religieux n'ayant pas eu le succès qu'elle s'étoit promis, se retira (non sans murmurer contre l'injustice & la partialité des Juges) tandis que le Docteur suivi de tout le Clergé, fut conduit en triomphe au Palais du Viceroy, après avoir fait trois fois le tour de la place. Que vous

dirai-je enfin , on fit tant de folies pendant un mois , que je conclus qu'un docteur doit être quelque chose de bien rare parmi eux.

On trouve en effet peu d'habiles gens dans ce Royaume , & ceux qui en ont la reputation ne l'achetent pas fort cher : ce n'est pas que le pays ne produise de très-heureux genies , mais la mauvaise éducation , la débauche , la maniere même d'étudier rendent inutiles tous les talens que la nature leur donne.

Les arts n'y fleurissent pas plus que les sciences , & les naturels du Perou aimeroient mieux mander que de s'assujettir au travail des mains. Les Indiens & les noirs esclaves leur fournissent toutes les choses nécessaires à la vie , & c'est ce qui rend cette canaille si insolente.

La Ville de Lima est pleine

d'esclaves traîtres, voleurs & assassins. Les Magistrats pour diminuer le poids de leurs fers, & adoucir un peu leur esclavage, les divisent en tribus, dont chacune a son Roy, que la ville entretient, & à qui elle donne la liberté, si avant son élection il est esclave. Ce fantôme de Roy rend la justice à ceux de sa tribu, & ordonne des punitions selon la qualité des crimes, sans pourtant pouvoir condamner les criminels à la mort.

Lorsqu'un de ces Rois meurt, la ville lui fait des obseques magnifiques. On l'enterre la couronne en tête, & les premiers Magistrats de la ville sont invitez au convoi. Les esclaves de sa tribu s'assemblent, les hommes dans une salle, où ils dansent & s'enyvrent, les femmes dans une autre, où elles pleurent le defunt, & font des danses lugubres autour de son corps. Elles chan-

tent tour à tour des vers à la louange, & accompagnent leurs voix avec des instrumens aussi barbares que leur musique & leur poësie. Quoique tous ces esclaves soient chrétiens, ils ne laissent pas de conserver toujours quelques superstitions de leur pays, & on n'ose leur interdire certains usages de peur que leurs esprits ne s'aigrissent.

Cette bisarre ceremonie dure toute la nuit, & ne finit que par l'élection d'un nouveau Roy. Si le sort tombe sur un esclave, la ville rend à son maître le prix de l'argent qu'il a déboursé, & donne à ce Roy une femme, s'il n'est pas marié, de sorte que lui & ses enfans sont libres & peuvent acquérir le droit de bourgeoisie. C'est par cette politique, & par cette ombre de liberté que les Magistrats retiennent les esclaves dans le devoir. Ils ont au res-

te toute la confiance de leurs maîtres; les femmes sur tout s'en rendent les esclaves, en leur confiant le secret & la conduite de leurs intrigues amoureuses.

On ne peut rien ajoûter à l'antipathie que les naturels du Perou ont pour nôtre nation. Ils nous faisoient passer autrefois pour des animaux d'une nature rare, & d'une espeece extravagante. Mais cette fiction ne produisit pas l'effet qu'ils en avoient esperé, car les femmes curieuses d'approfondir ce mystere, voulurent s'assurer de la verité par leur experience, & perdirent bien-tôt l'opinion, que la haine ou la jalousie de leurs maris leur avoit voulu inspirer.

Il est certain, Monsieur, que les femmes ne sont point complices de ces haines extravagantes. Il seroit seulement à souhaiter qu'elles fussent aussi sages &

aussi vertueuses qu'elles sont vives & belles. Elles ont l'esprit engageant, & dans les conversations galantes, elles l'emportent sans contredit sur toutes les femmes de l'Europe. Mais c'est là aussi tout leur talent.

Je partis de Lima le 25. de Janvier 1716. pour retourner à Pisco, où le vaisseau dans lequel je dois aller à la Chine étoit attendu. Je passai derechef par les deux Provinces de *Pachacamac* & de *Chincha*, avec les mêmes fatigues que j'avois déjà essuyées dans mon premier voyage, & avec plus de peril à cause des torrents qui inondoient le pays.

J'arrivai à Pisco le 3. de Fevrier, pour être témoin d'un tremblement de terre accompagné des circonstances les plus capables d'inspirer de l'effroi. Il commença le 10. à 8. heures du soir. Je vis presque dans un inf-

tant toutes les maisons renversées. Je voulus prendre la suite, mais la peur qui, dit-on, donne des aîles, sembloit m'avoir lié les pieds. Je n'arrivai qu'avec peine sur la place de la ville, où tout le monde s'étoit retiré. Un quart d'heure après la terre trembla de nouveau, & s'étant ouverte en quelques endroits, il s'éleva un tourbillon de poussière & d'eau avec un bruit affreux. C'est assurément dans ces sortes d'occasions que les personnes les moins devotes prient Dieu de tout leur cœur. Il ne peut gueres arriver dans la nature d'accident plus triste. On ne sçait où se sauver, & souvent l'azile qui paroît le plus sûr devient un tombeau.

La plupart des habitans se retirèrent sur les montagnes voisines. Cette nuit fut une nuit d'horreur & d'épouvante. La terre s'agitoit

à tous momens. Nous n'étions que trois ou quatre François, qui n'osions abandonner le débris de nos maisons, & encore moins les habiter. La consternation étoit generale dans cette malheureuse ville, non-seulement à cause des secousses continuelles de la terre, mais encore par la crainte, que la mer ne la vint submerger une seconde fois, ce qui étoit déjà arrivé 28. ans auparavant.

Les habitans ne pouvant surmonter leur frayeur, n'oserent aller sur les bords de la mer voir si son rivage étoit tranquille. Ce fut là notre occupation pendant toute la nuit, & le jour ne parut que pour augmenter nos alarmes. Vers les 9. heures du matin la terre trembla avec plus de violence encore que le jour precedent, & le bruit courut aussi-tôt que la mer venoit de se retirer. Cette nouvelle n'avoit aucun

fondement , mais la crainte & l'exemple du passé , la fit croire véritable. On ne pensa plus qu'à se sauver. La confusion & les cris augmentoient la terreur. Chacun plus soigneux de sa conservation que de celle d'autrui , ne songeoit qu'à la fuite. On voyoit des enfans qui reclamoient l'assistance de leurs peres , des femmes qui se plaignoient de l'abandon de leurs maris : la frayeur faisoit taire la nature & l'amour.

Je me préparois à fuir comme les autres , & j'étois déjà à cheval , ayant en croupe un jeune homme de mes parens, quand par un trouble d'esprit , plutôt que par un reste de courage , je me résolus à aller avec deux autres François sur les bords de la mer , pour me convaincre par mes yeux de la vérité. J'ai souvent fait depuis cette reflexion , que lorsque la frayeur arrive à un certain

point , elle produit les mêmes effets que la temerité.

Nous vîmes la mer dans sa tranquillité ordinaire, & le même rivage que nous avions coûtume de voir. Le desir que nous eûmes d'aporter promptement cette bonne nouvelle à Pisco, & de retirer les Habitans de leur inquietude , nous fit pousser nos chevaux , faisant signe de loin avec nos chapeaux qu'il n'y avoit aucun danger ; mais ceux qui y étoient restez , & qui attendoient notre retour , pour se déterminer , s'étant imaginez que la maniere precipitée dont nous courions , & que nos signes mêmes étoient un avertissement de s'enfuir , abandonnerent la ville, & gagnerent la montagne. Nous n'y trouvâmes plus que des vieillards que le poids des années , & leurs infirmitéz empêchoient de recourir à la fuite. La ville fut presque deserte

pendant trois ou quatre jours.

J'ai fait quelques remarques sur ces tremblemens de terre. La premiere est qu'une demie heure avant que la terre s'agite, tous les animaux paroissent tassis de frayeur. Les chevaux hanissent, rompent leurs licols, & fuyent de l'écurie; les chiens aboyent; les oiseaux épouvantez, & presqu'étourdis entrent dans les maisons; les rats & les souris sortent de leurs trous, &c. D'où je conclus que les bêtes ont le sentiment plus fin & plus délicat que nous ne l'avons.

La seconde est que les vaisseaux qui sont à l'ancre sont agitez si violemment, qu'il semble que toutes les parties dont ils sont composez, vont se desunir. Les canons sautent sur leurs affuts, & les mâts par cette agitation rompent leurs haubans. C'est ce que j'aurois eu de la peine à

croire, si plusieurs témoignages unanimes ne m'en avoient convaincu. Je conçois bien que le fond de la mer est une continuation de la terre. que si cette terre est agitée, elle communique son agitation aux eaux qu'elle porte; mais ce que je ne conçois pas, c'est ce mouvement irrégulier du vaisseau dont tous les membres, & les parties prises séparément participent de cette agitation, comme si le vaisseau faisoit partie de la terre, & qu'il ne nageât pas dans une matière fluide. Son mouvement devoit être tout au plus semblable à celui qu'il éprouveroit dans une tempête. D'ailleurs dans l'occasion dont je parle, la surface de la mer étoit unie, & les flots n'étoient point élevez; toute l'agitation étoit intérieure, parce que le vent ne se mêla point au tremblement de terre. L'éclaircissement de

cette question me meneroit trop loin, je vous la laisse à décider.

La troisieme remarque est que si la caverne de la terre où le feu souterrain est renfermé, va du septentrion au midy, & si la ville est pareillement située dans sa longueur du septentrion au midi, toutes les maisons sont renversées; au lieu que si cette veine, ou caverne fait son effet en prenant la ville par sa largeur, le tremblement de terre fait moins de ravage. Ce qui me le persuade est, que ce dernier tremblement de terre ne fut presque pas sensible à cinq lieues à l'occident de Pisco, & que depuis Pisco jusqu'à cent lieues par delà du midy au septentrion, toutes les villes & les villages furent renversés. Souffrez que je compare les effets de ce phenomene à l'effet d'un boulet de canon. Si le boulet passe d'un bord à un au-

tre, c'est à-dire, s'il prend le vaisseau dans sa largeur, il ne peut faire du dommage que dans cet espace, la poupe & la proue n'en font point offensées; au lieu que s'il traverse le vaisseau dans sa longueur, c'est à dire de la proue à la poupe, le dommage qu'il cause est beaucoup plus considerable, parce qu'il traverse un plus grand espace. Un plus long discours degenereroit en dissertation, & il ne m'appartient pas d'en faire.

Le 17. de Fevrier le vaisseau que j'attendois arriva: il séjourna 4. jours à Pisco, & le 21. nous fîmes voile pour nous rendre au Callao, où nous arrivâmes après six jours de navigation, quoiqu'on ait coûtume de faire ce petit voyage en 24. heures. Deux ou trois passagers du vaisseau qui n'avoient point vû la ville de Lima descendirent à terre, & je les accompagnai d'autant plus vo-

lontiers que j'y avois laissé une dette, dont je n'avois pû être payé dans mon premier voyage. Notre vaisseau mit à la voile le lendemain, & fit route pour Guacho ville à 40. lieues de Lima, où le Capitaine avoit dessein de faire ses provisions pour notre voyage de la Chine.

Nous restâmes trois jours à Lima, & nous en partîmes le 2. de Mars, pour aller rejoindre le vaisseau. Je trouvai dans ce voyage les mêmes incommoditez, les mêmes dangers, mais moins de chaleur dans les voyages que je fis de Lima à Pisco. Nous passâmes par la fameuse baye des salines, d'où par un tremblement de terre la mer s'est retirée depuis quelques années. Elle a six lieues de largeur & dix de longueur. On ne peut y passer durant le jour à cause de la reverberation des sels échauffez par l'ardeur du soleil.

Notre guide étoit un soldat de la garde du Viceroy, homme peu pratiqué dans ces chemins, & qui nous fit marcher par des sentiers si impraticables, que nous fûmes contraints de faire beaucoup de chemin à pied. Nous arrivâmes à minuit à une ferme d'Indiens, entourée de montagnes escarpées & inaccessibles. Nous frappâmes à la première cabanne que nous rencontrâmes, & nous priâmes deux Indiens de nous conduire jusqu'à une ville nommée Chankaye, qui étoit sur la route d'où nous nous étions égarés. Les offres que nous leur fîmes furent inutiles, & nos menaces ne produisirent pas plus d'effet. Notre guide après avoir menacé d'enfoncer la porte; les somma de la part du Viceroy de nous accompagner, disant que nous étions des Officiers dépechez pour une affaire importante. A

ce nom de Viceroy un vieux Indien sortit de la cabanne, & étant devenu plus traitable, il se disposa à nous guider, attribuant ses premiers refus à la crainte qu'il avoit de laisser seuls sa femme & ses enfans. Il nous conduisit à Chankaye, où nous arrivâmes à 4. heures du matin. Nous n'étions gueres en état de nous remettre en route, ayant fait ce jour-là 24. lieues, & ayant autant besoin de repos que nos mules; mais il nous fallut malgré nous reveiller notre paresse, nous connoissons le genie du Capitaine de notre vaisseau ( & ce. i soit dit entre nous ) ce n'est pas le plus gracieux mortel qui soit au monde, nous apprehendâmes qu'il ne s'avifât de partir sans nous attendre. Cette reflexion nous tint alertes, & nous partîmes de Chankaye deux heures après y être arrivés.

Nous commençâmes cette seconde journée par le passage d'une riviere, où ma mule s'étant couchée, j'eus bien de la peine à gagner le rivage. Nos bagages avoient pris le devant, de sorte qu'il me fallut passer tout le jour dans le triste équipage où je me trouvois. Nous rencontrâmes sur les bords de ce torrent un courier qui venoit de Panama, & qui portoit des ordres de la Cour d'Espagne, qui alloient donner une nouvelle forme au Gouvernement. Le Viceroy devoit être déposé pour avoir donné aux François la liberté du commerce, & l'Evêque de Chuquilac étoit nommé pour lui succéder, jusqu'à l'arrivée du Prince de Santobueno, qui étoit déjà en chemin, & que la Cour d'Espagne avoit nommé depuis longtemps à cette Viceroyauté, à la recommandation de la Princesse

des Ursins. Ce courier nous ap-  
prit aussi la mort de notre Roy  
Louis le Grand. Nous ressentî-  
mes vivement cette perte, & nous  
crûmes qu'elle ne pouvoit être  
reparée pendant la minorité pre-  
sente que par le Prince illustre  
que le droit de sa naissance ap-  
pelloit à gouverner le Royaume.

Nous fîmes ce jour-là 22. lieues,  
& nous arrivâmes à minuit à Gua-  
cho. Cette ville qui est située à 11.  
degrez 40. minutes de la latitu-  
de meridional, à un petit port à  
l'abri des vents d'ouest & de sud,  
mais fort exposé à la tramonta-  
ne. Elle est mal bâtie, & n'est pres-  
que habitée que par des Indiens,  
gens debonnaires & de bonne  
foi dans le petit commerce qu'ils  
font de leurs denrées. Les vais-  
seaux qui partent du Peïou, soit  
pour retourner en France, soit  
pour aller à la Chine, peuvent y  
faire d'excellentes provisions,

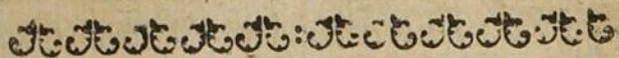
plus commodément & à meilleur marché qu'en aucun autre endroit du Perou. L'eau que l'on y prend se conserve long-tems sur mer sans se corrompre.

A une petite lieue de Guacho il y a une autre ville nommée Guaira, située dans l'endroit le plus riant & le plus champêtre du monde. Une riviere coule au milieu: les maisons y sont commodes & bien bâties. Les femmes sont belles & affables, & les hommes n'ont ni orgueil ni jalousie, vices ordinaires à ceux de leur nation. On peut appeller ce petit canton les délices du Perou, si on considère le climat, la fertilité du pays & le genie des habitans.

Je finis ma lettre, Monsieur, nous sommes dans les embarras du départ, & nous n'attendons qu'un vent favorable pour metre à la voile. Quelle longue naviga-

tion j'envisage : franchement il y a de quoi trembler. On m'assure que nous serons au moins trois mois sans voir de terre. Je rappelle tout mon courage, & je bannis les reflexions. Je tâcherai de vous faire part des remarques que je ferai à la Chine : j'entrerais dans un plus grand détail que je n'ai fait jusqu'ici, parce qu'il y a mille relations qui parlent du Perou, & qu'il y en a peu qui traitent de la Chine d'une maniere qui satisfasse. La montagne enfantera peut être une souris, mais le desir que j'ai de vous obéir me servira d'excuse. Je suis &c.





LETTRE CINQUIÈME.

*A Emouïy, Province de Fokiin le 5.  
Juillet 1716.*

**M**E voici enfin dépaïsé, Monsieur, & le tour du monde que je m'étois proposé de faire est presque achevé. Je ne me nourris plus que d'idées magnifiques, & je me compare déjà aux plus celebres voyageurs anciens & modernes. Je me perdrois sans doute dans l'étendue de mon amour propre, si j'étois le phenix d'une si belle entreprise; mais j'ai trop de compagnons, & je vous avoue que je partage à regret avec eux la réputation de voyageur fameux, il me semble qu'ils m'en dérobent la meilleure partie.

C'est à present, Monsieur, que je vais vous faire des relations ; la Chine me paroît un pays propre à en fournir des sujets : cependant je tâcherai qu'elles soient plus veritables que brillantes ; car je trouve qu'il est beaucoup plus facile de dire simplement la verité que de la déguiser avec art. Je continuerai donc à vous écrire en voyageur sincere, & dépoillé de toutes fortes de préjugez, sans vouloir imaginer des faits qui sans doute seroient mal imaginez.

Nous partîmes de Guacho le 4. de Mars 1716. je quittai le séjour de Guaira avec quelque regret, & je n'envisageai qu'avec beaucoup de crainte ce long espace de mer que j'avois à traverser ; mais sur les aîles du tems la tristesse s'envole, je perdis le souvenir de la terre en la perdant de vûe.

Le lendemain de nôtre départ nous dirigeâmes notre route vers l'ouest nordouest ; ensuite les sentimens de nos Pilotes furent partagez : les uns prétendoient que pour n'être pas si long tems exposez aux calmes, il étoit à propos de faire route au nord, & de passer la ligne équinoxiale le plutôt qu'il seroit possible : Les autres au contraire soutenoient que la route de l'ouest nordouest étoit la plus courte, & devoit être par consequent préférée. L'une & l'autre opinion étoit bien fondée ; mais l'expérience fit connoître que le premier parti auroit été le meilleur. Nous prîmes le dernier, & je remarquai que les calmes nous firent perdre bien du tems. Les courants sont très - rapides en ces mers : chacun decidoit de leur cours à sa fantaisie ; car il faut remarquer qu'ils sont d'une res.

source merveilleuse pour les Pilotes, parce qu'ils leur attribuent toutes les erreurs de calcul qu'ils font dans la navigation. Le soleil voyageoit avec nous, & nous l'avions au Zenith ; de sorte que nous ne pouvions observer la latitude.

Le 22. de Mars nous crûmes, selon notre estime, être sous la ligne équinoctiale à 275. degrez de longitude : je n'ai jamais senti une chaleur plus accablante. La pluye & le tonnerre se joignirent à cette incommodité, & nous restâmes 12. jours dans une vicissitude de bon & de mauvais tems. Le vent nous manquoit absolument, & nous essuyâmes toute l'intemperie de la zone torride.

Le 5. d'Avril le vent commençant à souffler, nous rîmes la route de l'ouest nordouest, comme nous avions fait jusqu'alors.

Nous vîmes des oiseaux de toutes les especes, qu'on a coûtume de voir sur mer. Un Hibou ( chose assez extraordinaire ) vint se percher sur nos mâts. On le prit & on le mit en cage, où il resta 15. jours sans manger : au bout de ce tems on lui donna la liberté ; après avoir long-tems volé autour du vaisseau, nous le vîmes tomber dans la mer. Nos matelots, qui sans doute n'ont jamais lû l'histoire, ne laisserent pas de s'ériger en augures, & de regarder comme un presage sinistre la visite de cet oiseau nocturne ; d'où je conclus que la superstition est quelquefois moins l'effet des préjugés & de l'éducation, qu'un penchant qui naît avec l'homme.

Cet Hibou nous fit faire d'autres reflexions : car d'où venoit-il ? cet animal n'a pas coûtume de se tant éloigner de la terre ; il falloit donc qu'il y eût quel-

ques isles autour de nous , d'où un coup de vent l'avoit chassé & entraîné en pleine mer ? cependant l'opinion la plus commune est que les Isles qui sont marquées sur les Cartes sont beaucoup plus à l'Est, c'est-à-dire plus voisines du continent de l'Amérique, que les Geographes ne les mettent. Il y a même quelques-unes de ces Isles qui n'existent point. Mais d'où venoit le Hibou ? en verité je n'en sçai rien : Je ne suis pas de l'opinion de ceux qui prétendent que les rats , & autres animaux semblables s'engendrent de la craie d'un vaisseau.

Quant à la situation des Isles marquées sur les Cartes, elles sont beaucoup moins à l'ouest, si l'on en juge par les journaux de tous les vaisseaux qui ont fait cette route , & qui ne les ont jamais vues. Le seul Mr du Bocage du Havre

de grace commandant le vaisseau nommé La Découverte, allant du Perou à la Chine découvrit le Vendredy Saint à 280. degrez de longitude, & à 4. degrez de la latitude septentrionale, un grand rocher fort haut, entoure d'un banc de sable, auquel il donna le nom d'Isle de la Passion. C'est le seul morceau de terre qu'on ait encore appercû dans cette mer au delà de la ligne, en suivant cette route. Quoiqu'il en soit nous prîmes de sages precautions, pour ne pas aller rendre fameux par notre naufrage quelque écueil inconnu jusqu'alors.

Parmi les différentes especes d'oiseaux qui voloient autour de notre vaisseau, il y en avoit un plus gros qu'une Oye, & qui avoit sept pieds de longueur d'un bout de l'aîle à l'autre. Il a le bec crochu, & garni de deux rangs

de petites dents fort aigues. La maniere dont nous le prenions étoit divertissante. On jettoit dans la mer un hameçon, couvert d'un morceau de linge taillé en forme de poisson: l'oiseau venoit fondre sur cette proye, & restoit pris à l'hameçon, qui s'attachoit tantôt à son gosier, tantôt à ses dents; de maniere que quelque effort qu'il fit, il ne pouvoit s'en dégager. Voilà le plus grand divertissement que nous ayons eu pendant une navigation de trois mois: jugez de nos passe-tems par cet échantillon.

Les vents & nos girouettes furent le tableau de l'inconstance jusqu'au 13. d'Avril, jour auquel ils se fixerent en notre faveur. Ils venoient depuis le Sud jusqu'à l'Est. Nous fismes 1338. lieues vers le Ouest Nordouest depuis le 4. Mars, jour de notre départ jusqu'au 29. Avril. On nous annon

ça alors que notre provision d'eau étoit considérablement diminuée, & qu'il étoit de la prudence de réduire chaque ration à deux chopines par jour : Triste antienne pour un gosier aussi altéré que le mien. La chaleur & l'ardeur du soleil nous faisoient changer de peau chaque semaine, & nous ressemblions à des lepreux.

Le 29. à 11. heures du matin, l'air étant chargé de nuages, nous vîmes autour de notre vaisseau, à un quart de lieue environ de distance, six trombes de mer qui se formerent avec un bruit sourd, semblable à celui que fait l'eau en coulant dans des canaux souterrains. Ce bruit s'accrut peu à peu, & ressembloit au sifflement que font les cordages d'un vaisseau, lorsqu'un vent impetueux s'y mêle. Nous remarquâmes d'abord l'eau qui bouillonoit,

& qui s'élevoit au-dessus de la surface de la mer d'environ un pied & demi. Il paroissoit au-dessus de ce bouillonnement un brouillard ou plutôt une fumée épaisse d'une couleur pâle, & cette fumée formoit une espèce de canal qui montoit à la nue.

Les canaux ou manches de ces trombes se plioient selon que le vent emportoit les nues, auxquelles ils étoient attachez; & malgré l'impulsion du vent, non-seulement ils ne se détachent pas, mais encore il sembloit qu'ils s'allongeassent pour les suivre, en s'étendant & se grossissant à mesure que le nuage s'élevoit ou se baissoit.

Ces phenomenes nous causèrent beaucoup de frayeur, & nos Matelots au lieu de s'enhardir, fomentoient leur peur par les contes qu'ils débitoient. Si ces trombes, disoient ils, viennent à  
tomber

tomber sur notre vaisseau, elles l'enleveront, & le laissant ensuite retomber, elles le submergeront. D'autres (& ceux-ci étoient les Officiers) répondoient d'un ton décisif, qu'elles n'enlèveroit pas le vaisseau, mais que venant à le rencontrer sur leur route, cet obstacle romproit la communication qu'elles avoient avec l'eau de la mer, & qu'étant pleines d'eau, toute l'eau qu'elles renfermoient tomberoit perpendiculairement sur le tillac du vaisseau, & le briseroit.

Pour prévenir ce malheur on amena les voiles, & on chargea le canon, les gens de mer prétendant que le bruit du canon agitant l'air fait crever les trombes, & les dissipe. Mais nous n'eûmes pas besoin de recourir à ce remède. Quand elles eurent couru pendant 10. minutes autour du vaisseau, les unes à un quart

de lieue, les autres à une moindre distance, nous vîmes que les canaux s'etrecissoient peu à peu, qu'ils se détachèrent de la superficie de la mer, & qu'enfin ils se dissipèrent.

Vous vous attendez sans doute, Monsieur, que j'explique ce phenomene, mais je ne sçai si cela est de la competence d'un voyageur. J'ai rapporté le fait, c'est aux phisiciens à l'expliquer. Au risque cependant de faire le bel esprit mal à-propos, je vais vous faire part de mes conjectures.

Je remarque d'abord que plusieurs phisiciens se sont trompez, lorsqu'ils ont assuré que les trombes étoient un signe infailible d'une tempête prochaine. Vous n'avez qu'à considerer quel est le passage où nous avons vû ces trombes : c'est la Mer pacifique, mer où les vents soufflent presque toujours du même côté, &

qui est renfermée entre les deux tropiques. Ces trombes furent précédées & suivies d'un vent égal & léger, & nos Pilotes m'ont assuré que celles qu'ils avoient vû dans plusieurs mers n'avoient causé aucune tempête, mais très-souvent une pluye abondante, sans tonnerre. Au reste quand je dis que les trombes n'excitent point de tempêtes, j'entens une tempête generale qui regne par tout l'horison; car il n'y a point de doute que le canal dont je vous ai parlé ne soit plein d'un tourbillon de vent capable d'exciter une tempête dans l'endroit où il se forme, & c'est ce tourbillon qui cause le bouillonnement de l'eau, mais cette tempête est locale, comme je vous l'expliquerai plus bas. Les canaux de nue qui se forment sur mer, sont semblables, quant à la cause, à ceux qui se forment sur terre,

mais les effets en sont differents. Le tourbillon qui est renfermé dans l'un & dans l'autre fait plus de ravage sur terre, où il laisse des marques de son passage, en enlevant les toits des maisons &c. Au lieu que sur mer on n'en reconnoit aucune trace, à moins qu'il ne rencontre quelque vaisseau, ou autre corps solide, ce qui est bien rare. Venons à sa cause.

Vous concevez aisement qu'une nue peut en tombant sur une autre nue former un Eolipile, qui se fait jour par la nue inferieure, & qui pousse contre la mer un tourbillon de vent capable d'exciter un bouillonnement sur l'endroit de la surface de la mer où il se forme. Or ce tourbillon en tombant perpendiculairement sur les eaux produit deux effets differents. Premièrement, il les enfonce, & par une compression

violente, il forme une espece de fosse dans le centre du lieu où il s'applique. Représentez-vous un vase plein d'eau : si avec un tuyau vous soufflez sur la superficie de l'eau, l'eau bouillonne, & il se fait une fosse au milieu. Secondement par cette fosse le tourbillon élève les eaux au-dessus de leur niveau, & ces eaux par leur propre poids cherchent à regagner l'espace qu'elles occupoient: mais comme dans ce mouvement elles rencontrent les filets de la vapeur qui descend de la nue, elles glissent le long de ces filets, ou plutôt elles les heurtent; en sorte que par une espece de vertu elastique, elles s'élèvent d'environ un pied au dessus de la surface de la mer. Le corps de la vapeur qui descend de la nue forme la figure d'un canal, qui semble s'élever du milieu de la fumée, & qui remonte jusqu'à la nue Je dis.

fumée, parce que ce canal ( qui est plus clair ou plus obscur, selon qu'il est plus ou moins exposé aux rayons du soleil ) ressemble à la fumée d'un feu noir & étouffé, & c'est la vapeur même qui forme cette fumée qui paroît au-dessus de l'élevation de l'eau.

Il y a plusieurs personnes qui croient que la nue par le moyen de ce canal attire l'eau de la mer, de la même maniere qu'on attire le vin du fond d'une bouteille par le moyen d'un tuyau ou d'un chalumeau, c'est-à-dire que l'air extérieur comprimant l'eau qui est autour de l'extrémité du canal, la force à remonter jusqu'à la nue par ce même canal, dans lequel ils supposent que l'air est extrêmement rarefié. Dans ce sens, il seroit assez inutile que les gens de mer tiraissent le canon pour dissiper ce phenomene, car toute l'agitation de l'air ne ser-

viroit à rien ; de même qu'on ne rompt point le fil d'un jet d'eau , de quelque maniere qu'on agite l'air.

Il me paroît donc plus vraisemblable , comme je l'ai déjà dit , de supposer que la matiere de ces trombes ou de ces canaux n'est qu'une vapeur , qui s'échappant de la nue avec violence , forme l'image d'un corps continu , étendu depuis la nue jusqu'à la surface de la mer. Il faut conclure de ce principe ( si vous l'admettez ) que l'effet que ce phenomene peut faire sur les vaisseaux , n'est pas de les submerger par l'eau qui tomberoit perpendiculairement sur leur tillac , mais d'emporter quelques voiles ou quelquesmâts , parce que le canal rencontrant ce corps solide sur sa route , il en sort un tourbillon violent , dont l'effet est soudain , mais de peu de durée. Il est certain par conse-

quent que les gens de mer ont raison d'agiter l'air par le bruit du canon, sur tout si la trombe est voisine, car alors ce bruit fait sur la nue où elle est attachée le même effet que le son des cloches fait sur la nue qui renferme le tonnerre.

Je ne veux point m'arrêter à deduire mes conjectures sur les autres circonstances de ce phénomène, comme elles dépendent toutes du principe que je viens d'établir, vous pouvez vous-même en tirer les conséquences qui en résultent.

La pluie fut presque continuelle pendant plusieurs jours, & le tonnerre nous fit apprehender plus d'une fois quelque accident sinistre. Je ne prétends point vous faire ici un détail ennuyeux de la nature des vents, & des routes que nous tîmes pendant cette navigation. Si vous en êtes cu-

rieux, je vous ferai part à mon retour d'un journal assez exact, pour vous procurer de l'ennuy. D'ailleurs si votre mauvais ange vous conseille jamais de tenter cette navigation, les plans & les journaux ne vous manqueront pas.

Nous eûmes depuis le 10. de May le plus beau tems, & le vent le plus constant du monde : plus de pluye, plus de tonnerre. On ne toucha pas deux fois aux voiles pendant quinze jours. Notre dessein étoit de relâcher aux Isles des Larrons : jamais terre ne fût plus désirée. Les vivres commençoient à nous manquer, & nous étions réduits aux viandes salées, c'est-à-dire qu'on multiplioit les occasions d'avoir soif, à mesure qu'on rétranchoit les moyens de l'étancher. Les moindres nuages qui s'élevoient à l'horison formoient une image trompeuse de

la terre : nous croyions voir des montagnes, qui donnoient lieu à des gageures continuelles, mais le soleil qui dissipoit cette terre mouvante, nous privoit bien-tôt d'une illusion si douce.

Le 27. de Mai nous vîmes un poisson, qui en nageant avec une rapidité extraordinaire, donnoit la chasse aux Bonites, Thons, Dorades, & autres poissons de cette espece. Comme il avoit une longue corne à la tête, & que nos plus anciens Pilotes n'en avoient jamais vû de semblable, on lui donna le nom de Licorne. Vous remarquerez, Monsieur, que dans toutes mes Lettres j'ai affecté de ne vous point parler des poissons. Que vous en dirai je en effet qui n'ait été dit & écrit cent fois, & que vous ne sçachiez aussi bien que moi ?

Nos sentinelles continuoient à nous donner à tous momens d'a-

gréables allarmes, & leur imagination frappée leur faisoit tousjours appercevoir la terre. Ils l'annonçoient à grands cris, & néanmoins elle sembloit fuir de vant nous. Pour moi qui souffroit cruellement de la soif, je révois sans cesse aux fontaines. La chaleur avoit fait sur mon corps de tristes operations, & j'avois, comme autrefois Mr de Voiture, des raisons fondamentales qui m'empêchoient de m'asseoir. Je passai presque tout le mois de Mai couché sur un lit dans une posture aussi triste qu'incommode. Il y avoit près de trois mois que nous étions partis du Perou: les deux premiers ne m'avoient causé qu'un léger ennuy, le dernier m'en accabloit. Rien n'est plus inquiet que l'esperance: plus nous approchons du terme & de la fin de nos vœux, plus l'impatience nous tourmente.

Le 29. au matin nous apperçûmes un vaisseau qui nous suivoit, & qui tenoit notre route. Nous l'attendîmes, & lorsque nous fûmes à portée de discerner de plus près les objets, nous reconnûmes avec bien de la joye que ce vaisseau étoit un de ceux que nous avions laissé au Perou, & qui en devoit partir huit jours après nous. Cette heureuse rencontre suspendit tous mes maux. Rien n'ennuye plus que de voir les mêmes objets & les mêmes visages. Ces nouveaux venus me firent presque oublier ma soif: Varieté est ma devise.

Après qu'on eut mis de part & d'autre les chaloupes à la mer, j'allai à bord de ce vaisseau, où après les premiers complimens faits, je demandai aux Officiers quel étoit leur sentiment sur les Isles que nous cherchions. Ils me répondirent avec un sang froid

qui me glaça, que suivant leur estime, ils s'en croyoient encore éloignez de 250. lieues. Peu s'en fallut que je ne me misse serieusement en colere contre eux. Nos Pilotes ou plus habiles ou plus vains ( car toutes les opinions sur de pareilles matieres sont fort problematiques, sur tout quand après trois mois de navigation on n'a pû prendre la hauteur du pôle, ni faire aucune observation, à cause de la proximité du soleil ) nos Pilotes, dis je, soutinrent qu'il étoit impossible que la distance fut si grande, parce que selon leur estime notre vaisseau auroit déjà dû être rendu dans le Port de *Mariamne*, qui est une des Isles des Larrons. Cette raison n'étoit pastrop convainquante, & c'étoit là ce que vous appelez, vous autres Philosophes, une petition de principe. Pour moi qui n'étoit qu'un Pilote de deux

jours, je ne me piquai point de science infallible, je ne sentis que la douleur d'être encore si éloigné des fontaines. Ne soyez point surpris si je repete tant de fois la même chose; il ne faut qu'avoir eu une fois dans la vie autant de soif que j'en ai eu dans cette navigation, pour avoir un peu d'indulgence pour ces repetitions.

Après avoir bien disputé, on remit la decision à l'évenement. J'oserai pourtant dire que notre raisonnement paroïssoit le plus juste, ayant obïervé la variation, qui étoit de 6. degrez & demy vers le Nord-est, & cette variation étant précisément celle qu'on doit trouver auprès des Isles des Larrons.

Le 30. au matin jour de la Pentecôte, nous eûmes connoissance de l'Isle *M.riamæ*. Cette vûe nous donna cause gagnée. Les

autres rejetterent une erreur si considerable sur les courants. Je vous l'ai déjà dit, ces courants portent la folencherie de toutes les fautes que font les Pilotes. On chanta le *T. Deum* après la messe, & chacun remercia Dieu à sa maniere; je dis à sa maniere, car il ne faut pas vous imaginer que les Matelots prient Dieu comme le reste des hommes, ils ont un style à part.

Nous nous approchâmes de cette Isle, & à peine avions-nous jetté l'ancre dans la rade, que nous apperçûmes trois vaisseaux qui venoient aussi y relâcher C'étoit le reste de notre escadre marchande, que nous avions laissée au Perou. Je ne pus m'empêcher d'admirer le hazard, qui nous réunissoit tous le même jour, quoique nous fussions partis de differents ports & en differents tems.

Ce surcroît de compagnie, qui dans d'autres circonstances auroit pû nous causer du plaisir, ne nous en causa aucun, parce que nous craignîmes que tant de vaisseaux n'apportassent la famine dans une Isle que nous scavions être peu pourvûe de vivres. Nous nous pressâmes de prévenir le Viceroy en notre faveur. Je descendis à terre avec le Capitaine, & nous lui rendîmes notre premiere visite. On nous fit passer par un guichet qui servoit de porte cochere à son Palais, & nous entrâmes sous un portique, où je vis quelques fusils, sept ou huit rondaches, des lances, quatre drapeaux & un tambour. Quarante soldats rangez en haye sur l'escalier, nous reçurent avec toute la gravité de leur nation, & leur Officier nous introduisit avec un air de ceremonie dans l'appartement du Viceroy. L'air gay

& content dont ce Seigneur nous reçut , nous fit juger qu'il n'étoit pas fâché que notre arrivée lui procurât du pain & du vin , alimens dont il nous avoua qu'il manquoit depuis long tems.

Le mot de palais vous aura peut-être paru étrange , mais il faut que vous sçachiez que ce qui s'appelleroit chaumine chez vous , a dans ces colonies le titre de Palais. Celui dont il s'agit est couvert de paille & de feuilles de palmer , & consiste en trois salles : les deux premières sont destinées pour le Viceroi , l'autre est réservée pour une troupe de jeunes Indiennes, qu'il élève & qu'il fait instruire par charité : bonne œuvre qu'il peut faire sans scandale , son grand âge le mettant à couvert de la censure. Il nous promit toutes sortes de rafraichissements , & nous nous reposâmes sur sa parole sans craindre

qu'il y manquât, car étant Espagnol il auroit plutôt jeuné six mois que de ne la pas tenir.

Nous rendîmes aussi visite à deux PP. Jesuites, qui me parurent de saints personnages. Ce n'est assurément pas l'ambition qui les a attirés dans ces Isles; ils y menent une vie très-austere & très-mortifiée.

A peine je respirai l'air de la terre, que j'oubliai mes fatigues passées. Il n'y a rien en effet qui s'efface plus aisément de la memoire que les travaux attachez à la navigation. Il en est de l'homme de mer comme de la femme en couche, l'un & l'autre par un effet de la Providence perd promptement le souvenir de tous ses maux.

Les trois vaisseaux que nous avions apperçus, jetterent l'ancre le même jour le soir. Ils avoient été exposez aux dernieres extrémités. Le feu avoit pris dans le

fond de calle du vaisseau *le Martial*, commandé par Mr de la Villepoulet, homme d'une capacité reconnue, & très-entendu dans les affaires de la marine. La foudre tomba dans le vaisseau *le Marquis de Maillebois*, & le Capitaine en ayant été frappé, mourut sur le champ. Beaucoup d'autres personnes furent blessées, tant par la chute du grand mâts, que le tonnerre brisa en mille pieces, que par la foudre même. Mr de la Perche succeda dans le commandement du vaisseau. Il y a peu de gens parmi ceux qui embrassent cette profession, qui aient autant de merite, de politesse & de capacité. L'autre vaisseau nommé *la Bien-aimée*, avoit aussi beaucoup souffert tant par la disette d'eau & de vivres, que par le scorbut, dont presque tout son équipage étoit attaqué.

Il n'y a point de navigation au

monde si longue que celle du Perou à la Chine : il seroit même temeraire de l'entreprendre , si l'on étoit moins assuré des vents. La chaleur est accablante, parce qu'on ne s'éloigne que de 12. ou 13. degrez de la ligne équinoctiale , & l'air est si pesant , qu'il ôte l'usage de la respiration. Ajoûtez à tant d'incommoditez l'ennuy qu'on a de voir toujourns le même spectacle devant les yeux : je ne vis pendant trois mois dans un espace de près de quatre mille lieues , que quelques oiseaux & des poissons.

Le lendemain de notre arrivée le Viceroy *Dom Juan Antonio , Francisco , Fernando Pimentela y Toledo* , vint nous rendre visite sur notre vaisseau. Nous le regâlâmes autant que notre disette pût nous le permettre. Le meilleur plat , & celui qu'il agréa le plus , fut une décharge de sept

e.  
ne  
fi  
te  
u  
a.  
e  
z  
y  
e  
e  
n  
le  
R  
e  
y  
e  
a  
e  
l  
e  
c

# ISLE GUAHAN OU MARIAMNE.

A 13. Degrez Min. 30. de Lat. Septen.  
Et a 160. Deg. Min. 50. de Longit.

Echelle pour 2 Lie.



coups de canons , qu'on fit pour saluer son Excellence. Nous convinmes des bestiaux qu'il nous donneroit en troc de farine , de biscuit , de vin & d'eau de vie.

Quoique l'Isle Mariamne soit aujourd'hui fort connue , je ne puis néanmoins me dispenser de vous en dire deux mots. Cette Isle ( qui est une des Isles appellées *des Larrons* ) se nomme Guahan en langage du païs , & est située à 13 degrez 30. minutes de la latitude septentrionale ; son circuit est de 30 lieues , & son terrain est coupé par des montagnes d'un accez difficile , & couvertes d'arbres de plusieurs especes, sur tout de palmiers & de Cocotiers.

Ses bourgs ou habitations principales sont Agana, Anigua, Afa, Rignes , Hugate , & Umata. Il y a devant cette derniere une rade où les vaisseaux jettent l'ancre. On trouve encore quelques au-

tres habitations sur les montagnes , où se sont retirez les Indiens qui n'ont point voulu se soumettre à la domination Espagnole , ou qui en ont secoué le joug après l'avoir reçu.

Les Naturels du pais sont presque nuds , & affligez de la lepre , qui est une espece de mal Epidemique parmi eux. Leurs cabanes sont couvertes de feuilles de palmier , & construites de gros troncs d'arbres enclavez les uns dans les autres. Leur maniere de vivre est triste & miserable ; mais les Espagnols qui y sont en garnison sont encore plus malheureux , parce qu'ils sont moins accoutumez que les Indiens à ce genre de vie.

Cette Isle est d'un grand entretien , & ne me paroît être d'aucun avantage à la Couronne d'Espagne : c'est une conquête *ad honores*. La Cour d'Espagne veut

peut-être par un trait de politique conserver une colonie inutile, pour persuader au monde que l'intérêt de la religion a été l'objet de toutes ses conquêtes. Il n'y a en effet que le desir de maintenir les Indiens dans le christianisme, qui puisse l'engager à faire cas de celle-cy. On y entretient trois cens Soldats, que le Gouverneur des Isles Philippines change tous les trois ans. Ils se marient avec les femmes de cette Isle, & on voudroit, s'il étoit possible, peupler cette colonie par le moyen de ces alliances; mais je crois qu'on en viendra difficilement à bout; le nombre des Indiens diminue tous les jours, & de quinze mille qui restoit après la conquête, à peine en compte-t-on aujourd'hui quinze cens.

L'Isle *Marianne* produit du ris en petite quantité, & le coco est

la nourriture la plus ordinaire de ces Insulaires : ils le broyent & l'arrosent avec du vin qu'ils tirent du même fruit. Ils ont encore plusieurs autres especes de fruits , le *Rima* qui est de la grosseur d'un melon , & dont la chair est blanche & ressemble à la pâte d'orge ; le *Doudou* qui a la figure d'un maron d'Inde , & dont le noyau a le goût de la chataigne ; le *Nica* , l'*Issouni* , le *Dago* sont d'autres fruits que je n'ai jamais vû ailleurs qu'à *Mariamne* , & dont on se sert en guise de pain. Tous ces fruits étant mûrs , ont assez bon goût ; mais pour les manger en guise de pain , il faut les cuire sous la cendre , & ne pas attendre qu'ils soient parvenus à une entière maturité.

Il y a d'autres Isles plus au nord de *Mariamne* , dont les peuples , quoique soumis à la domination des Espagnols , sont néanmoins  
inquiets

inquiets & turbulents. Ces Isles prises ensemble se nomment *Isles des Larrons*. Magellan qui y aborda le premier leur donna ce nom à cause d'un vol que les Insulaires lui avoient fait de quelques ustensiles de son vaisseau. Au reste toute cette mer est remplie d'Isles, depuis ces parages jusqu'aux Isles Moluques. On y a découvert depuis peu les Isles Palaos ou de S. André. J'en ai une courte relation écrite par un Pilote Espagnol, que je vous enverrois si elle étoit un peu moins obscure, mais elle ne parle ni de la situation de ces Isles, ni de leurs habitans. Les Espagnols de Manille veulent pousser plus loin leur découverte, ainsi nous en aurons un jour un détail plus exact.

Il y a dans toutes ces Isles une mission dirigée par les P. P. Jesuites, qui se soutient depuis le commencement de la conquête, &

que le fameux Pere de Sanvito. res a scellée de son sang. Ces Missionnaires ont été les vrais conquérans de ces peuples, & les armes des Espagnols auroient fait peu de progres, si les bons exemples, la fermeté & le zele infatigable des PP. Jesuites n'avoient adouci la ferocité d'un peuple inconstant & guerrier, & ennemi d'un joug étranger. Vous pouvez, Monsieur, lire une relation de cette mission, & de la conquête de ces Isles, écrite par le R. P. Legobien de la Compagnie de Jesus.

On se sert dans l'Isle *Mariamne* de petits bateaux dont la construction est fort particuliere. Les plus grands ont 30. pieds de longueur, & trois pieds de largeur. Ils vont toujours à la bouline, & portent fort bien la voile par le moyen d'un contrepoids ou balancier opposé au vent, lequel

tient le bateau dans un juste équilibre. Ils sont d'une legereté surprenante : leur proue & leur poupe sont semblables, se terminant en pointe ou éperon, & ils présentent au vent également l'un & l'autre ; en sorte qu'on n'a pas besoin de virer de bord, & qu'il suffit de transporter le gouvernail de la proue à la poupe, & de la poupe à la proue. On a vû des Espagnols assez hardis pour entreprendre dans ces bateaux le passage de cette Isle aux Philippines, quoiqu'il y ait plus de 400. lieues de distance.

Nous fûmes occupez pendant deux jours à embarquer les provisions que le Viceroi nous donna. Elles consistoient en cent poules, quarante canards, quatre bœufs, six moutons, huit cochons & en legumes. Il nous en auroit donné, nous dit-il, davantage, s'il n'eut point été dans la neces-

été d'en réserver pour la Hourque d'*Acapulco*, qui part tous les ans de la nouvelle Espagne pour venir à Manille, & vient prendre des vivres à *Mariamne*.

Le 4. de Juin un des vaisseaux de notre compagnie partit brusquement sans nous vouloir attendre, prétendant arriver le premier à Canton, pour conclure son marché avec les Chinois, dans l'apprehension que la quantité de Vaisseaux qui y alloient, ou qui y étoient déjà, ne fit rencherir les soyes, & les autres marchandises.

Pour nous nous étions dans une incertitude d'autant plus fâcheuse, que l'alternative des deux seuls partis que nous avions à prendre étoit également désavantageuse. Celui d'aller à *Canton* avoit ses inconveniens, à cause du grand nombre d'Europeans qui s'y trouveroient, & celui d'al-

ler à *Emoüy* dans la Province de Fokiën, avoit ses risques, parce que peu de vaisseaux. d'Europe y abordent, & que ce port ne convient tout au plus qu'aux vaisseaux qui veulent retourner dans les mers du Sud. Le Capitaine choisit ce dernier parti, suivant les instructions que ses armateurs lui avoient donné. Nous nous opposâmes autant qu'il nous fut possible à cette resolution, en lui remontrant, que quand ses armateurs lui avoient donné ordre d'aller à *Emoüy*, c'étoit dans l'opinion que ce port étoit plus propre au commerce que celui de *Canton*: Qu'ils avoient été mal informez de la carte du pais, & qu'ils lui sçauroient bon gré de n'avoir pas suivi leurs ordres, lorsqu'il les auroit convaincus qu'ils étoient trop préjudiciables à leurs interêts. Mais nos remontrances furent inutiles, & il fal-

lut subir sa destinée. Jusqu'à présent il m'a paru que nous ne pouvions prendre de plus mauvais parti. Attendons néanmoins la fin pour en mieux juger.

Le 6. nous prîmes congé du Viceroy, & des PP. Jesuites. Toute la soldatesque de l'Isle ennuyée de vivre dans un desert, vouloit nous suivre : Le Viceroy accorda le congé à quelques uns de ces malheureux, & nous en prîmes onze pour renforcer notre équipage, après avoir remboursé le Viceroy de je ne sçai quel argent qu'il prétendoit leur avoir prêté, & que je crois avoir été le prix de leur liberté. Ces gens qui depuis long-tems n'avoient vécu que de *Rima* & de *Coco*, fruits d'une substance legere, se crurent les plus heureux du monde, de se voir dans un lieu où ils pouvoient se rassasier de biscuit. Pour être insensible à une misere, il suffit d'en

AU TOUR DU MONDE. 247  
avoir souffert une plus grande.

Le 7. nous mîmes à la voile à la faveur d'un vent d'Est-nord-Est, en compagnie des trois autres vaisseaux, & nous fîmes route à l'Ouest-nord-est. Le 8. nous allâmes dîner à bord du vaisseau *le Marquis de Maillebois*, où Mr de la Perche nous fit une chere fort délicate; nous trouvâmes sur tout excellent les chapons de *Mariamne*. Le beau tems fit naître la joye & la bonne humeur, & nous passâmes la journée agréablement. Je vous parlerai peu de cette navigation, la constance des vents dans ces parages ne donnant gueres matiere aux grandes aventures: depuis le 7. jusqu'au 22. de Juin nous fîmes 484 lieues (route corrigée) vers le Ouest-Nord-Ouest, avec le plus beau tems, & le vent le plus favorable du monde.

Le 22. au matin nous eûmes

connoissance du Cap *Engano* (qui est un promontoire des Isles Philippines) & nous découvriâmes presqu'en même-tems les Isles *Baboyanes*. Les vaisseaux de notre compagnie changerent alors de route, & nous nous séparâmes après avoir fait les complimens usitez dans ces occasions. Ils passerent entre le Cap *Engano*, & la premiere des *Baboyanes*. Nous observâmes la latitude à 10. lieues du Cap *Engano*, laquelle fut de 18. degrez 49. minutes, & la longitude de 140. degrez 2. minutes. La variation depuis l'Isle *Mariamne* avoit toujours diminué, & elle n'étoit dans ces parages que de 1. degre 30. minutes vers le Nord-est.

Nous fîmes route à l'Ouest après cette séparation, & nous passâmes au milieu d'une infinité de petites Isles, qui sont autant d'écueils que l'on doit craindre,

& éviter avec soin. Nous faillîmes à perir sur une de ces Isles, où le courant nous jettoit, & notre naufrage étoit presque infaillible, si le vent, qui nous avoit manqué jusqu'à lors, ne nous eut en soufflant retiré de ce danger.

Le 25. au matin nous apperçûmes l'Isle *Formose*, que les Hollandois ont rendu celebre par les combats qu'ils y ont donné contre les Chinois, & dont ceux-ci après plusieurs années de guerre les ont enfin chassés. On nous avoit averti de ne pas nous approcher de cette Isle, parce qu'on a découvert depuis peu quelques écueils au Nord - Est du Pic de *Formose*, d'autant plus dangereux qu'ils sont moins connus. Les courants nous portoient au Nord Est d'une maniere sensible, & nous avions besoin d'un vent frais pour les vaincre, & pour ne pas tomber sur la partie orientale de *Formose*

Le 26. nous fondâmes à 22. brasses fond de sable & de coquillage, étant alors à 23. degrez 16. minutes de la latitude septentrionale, & à 137. degrez 59. minutes de longitude. La mer étoit couverte de serpens que les rivieres de la Chine y entraînent, ce qui denote le voisinage de la terre. Notre mâture se trouva en si mauvais état que nous ne pûmes profiter du vent qui nous favorisoit.

Le 29. nous appercûmes les montagnes de la Chine: plusieurs Pescheurs vinrent dans leurs bateaux autour de notre vaisseau, sans témoigner aucune frayeur, & nous apporterent du poisson frais, sans que nous le leur eussions demandé. Ils nous firent bien des signes, ausquels nous ne comprîmes rien: Nous conjecturâmes seulement qu'ils vouloient nous dissuader d'aller à *Emoïy*. Ils repetoient souvent ces deux mots,

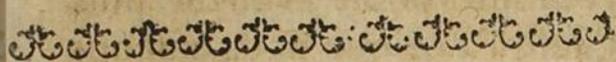
*Hiamuen Booz*, & plût-à-Dieu que ces signes, & l'interpretation que nous leur donnâmes eussent produit quelque'effet, nous ne serions pas aujourd'hui dans l'embarras où nous nous trouvons.

Nous priâmes ces Pescheurs de nous servir de guides pour entrer dans la baye d'Emoüy, & ils le firent de bonne grace, en repétant cependant toujours leur *Hiamuen Booz*, qui signifie *Emoüy mauvais*. L'entrée de ce port est remarquable par une montagne fort haute, sur laquelle il y a une tour, qu'on apperçoit de vingt lieues en mer, lorsque le tems est serein: Secondement par une petite Isle percée à jour qui est à six lieues de l'entrée de la Baye.

Nous y entrâmes le 29. Juin à quatre heures du soir, & nous jettâmes l'ancre devant le Temple principal de l'Isle, à deux lieues du Port & de la ville. Nous

ne voulûmes point avancer plus loin, jusqu'à ce que nous eussions pris des mesures convenables à notre seureté & à notre commerce. Cette baye peut avoir 8. lieues de circuit. La riviere de *Change-heu* s'y décharge, & forme un beau port, où les vaisseaux sont à l'abri de tous les vents.

Voilà, Monsieur, la maniere dont nous sommes arrivez à E-moüy. Il y a huit jours que nous attendons les resolutions des Mandarins. Jusqu'à present nous n'avons eu que des belles promesses sans effet. J'aurai soin de vous informer dans la suite de tout ce qui me paroîtra digne de votre attention. J'enverrai mes lettres à *Batavia* ou à *Canton*, d'où les Anglois & Hollandois partent tous les jours pour se rendre en Europe. Je suis, &c.



LETTRE SIXIÈME.

*A Emouy le 15. Août 1716.*

UN Chrétien Chinois vint il y a deux jours nous faire offre de ses services, & nous avvertir qu'à Canton où il alloit, le Capitaine Johnson Anglois étoit prêt à mettre à la voile pour retourner en Europe. Je lui donnai aussi-tôt cette Lettre, que vous recevrez en même-tems que la précédente.

Nous avons été jusqu'à présent accablés d'affaires. L'adresse des Chinois déconcerte notre prudence, & il ne nous reste pas même le courage de nous déterminer à un parti.

Le lendemain de notre arrivée nous fûmes reveillés au point du

jour par les fanfares de deux *Schanpans* ou vaisseaux de guerre, qui vinrent jeter l'ancre près de notre vaisseau. Le bruit aigu des chaudrons & des bassins d'airain, sur lesquels les Chinois frappoient nous étourdit beaucoup, & ne nous divertit gueres. Le Mandarin *Houpou*, c'est à-dire le Receveur général des douanes de l'Isle d'*Emouy*, nous envoyoit ces *Schanpans* sous prétexte de nous honorer, mais en effet pour nous observer, & pour empêcher que les habitans d'*Emouy* ne nous apportassent des Marchandises. Cette coûtume est généralement observée dans tous les Ports de la Chine à l'égard des vaisseaux étrangers.

Deux de nos Officiers allerent à la ville pour saluer les Mandarins, & pour prendre avec eux les mesures nécessaires, tant pour notre seureté, que pour notre

commerce. Ce Port est si peu fréquenté par les Europeans, qu'il y auroit eu de la temerité à nous aller livrer entre les mains des Chinois, sans être assurez auparavant de la droiture de leurs intentions.

Nos députez resterent si long-tems dans leur voyage, que nous craignîmes qu'il ne leur fût arrivé quelque disgrâce. Ils retournerent enfin, & comme en changeant de climat, on ne change pas d'humeur & de naturel, nous leur fîmes avec notre vivacité françoise mille questions dans un moment. Ils nous dirent que tous les Mandarins de la ville qu'ils avoient visité, les avoient très-bien reçus, & qu'ils leurs avoient promis tous les secours dont nous aurions besoin. Que le *Houpois* sur tout leur avoit fait mille caresses, & un present de chevres, de jambons & de fruits du pays.

Qu'il les avoit assurez que nous aurions une liberté entiere de commercer avec les Marchands d'Emoüy, moyennant certaines conditions, dont ont conviendrait de part & d'autre; en un mot qu'il feroit tous ses efforts pour nous rendre contents.

Quoique cette promesse fut assez vague, sur tout venant de la part d'un Chinois, nation à qui les paroles gracieuses ne courent rien, nous ne laissâmes pas de concevoir quelque esperance; mais nous ne la conservâmes pas long-tems, comme vous le verrez dans la suite.

Le lendemain l'Interprete qui avoit servi nos députez le jour precedent, & qui parloit un langage demi Portugais, nous apporta une lettre de la part du Mandarin *Hou pou*, laquelle étoit adressée au Capitaine du premier vaisseau European qui vien-

droit à Emoüy. Elle étoit signée par le R. P. Laureaty Jesuite Italien, Missionnaire apostolique dans la Province de Fokien, & qui reside à *Fochou* à 60 lieues ou environ d'Emoüy. Sa reputation nous étoit déjà connue, & nous scävions qu'il avoit rendu des services considerables deux ans auparavant à deux vaisseaux françois qui étoient venus dans ce port, & que nous avions laissé au Perou. La substance de sa lettre étoit.

Que le Mandarin Houpou d'E-  
moüy l'avoit prié de lui don-  
ner une lettre de recommanda-  
tion pour le premier vaisseau  
d'Europe qui viendroit dans ce  
port, & d'assurer le Capitaine,  
& autres Officiers de sa part,  
qu'ils y trouveroient toute for-  
te de seureté & d'avantage  
(il ajoûtoit) que de son côté il  
tâcheroit de rendre service aux

„ Europeans autant que son ca-  
„ ractere le lui pouroit permet-  
„ tre , & qu'il tiendrait roudjours  
„ la main à ce que le *Houpou* exe-  
„ cutât , & fit executer tous les  
„ traitez qui se feroient de part  
„ & d'autre ; mais que cependant  
„ quoique l'intention du *Houpou*  
„ parut bonne , il ne prétendoit  
„ en aucune façon estre garand  
„ de la validité de ses promesses.

Que pensez-vous, Monsieur, de  
cette recommandation ? loin de  
faire naître en nous la confiance  
que le Mandarin *Houpou* vouloit  
nous inspirer , elle augmenta nos  
premiers soupçons , & nous com-  
mençâmes à connoître évidem-  
ment que le parti que nous avions  
pris de venir dans ce port n'étoit  
ni le meilleur ni le plus sage. En  
effet j'aurois mieux aimé aller à  
*Canton* , qui est le port le plus re-  
nommé de la Chine, & où le com-  
merce avec les étrangers donne

un peu plus de bonne foy aux Negocians Chinois. Les deux vaisseaux qui avoient fait leur emplette à Emouïy deux ans auparavant, n'avoient pas eu lieu de se louer de la probité des Negocians de cette ville. J'en avois connu les Officiers au Perou, & je leur avois entendu raconter des choses étranges de la perfidie Chinoise. Cependant malgré un exemple si recent, le Capitaine de notre Vaisseau s'opiniâtra à vouloir preferer *Emouy* à *Canton*. Le mal que j'y trouve est que les Capitaines ne sont jamais les victimes de leur entêtement, & qu'ils ont des ressources que leurs officiers subalternes n'ont pas.

Le 2. de Juillet nous descendîmes à terre au nombre de dix personnes. Nous allâmes dans la maison d'un Chinois, soi-disant chrétien, qui nous avoit préparé un magnifique déjeûner. ( Il est à

propos que vous sçachiez que la plûpart des Chinois se disent ou chrétiens ou disposez à le devenir , pour faire leur cour aux Européens , dans l'esperance qu'à la faveur de ce titre , on leur donnera la preference.) Celui-cy avoit fait venir dix chaises à porteur faites de cannes de *Barbouc*, que les porteurs portent sur les épaules. Tous les interpretes des Mandarins s'étant joints à nous, nous commençâmes nos visites par celle du Mandarin *Houpon*. Une foule de peuple que la curiosité avoit attirée , nous environnoit de toutes parts. Les rues sont si étroites qu'il n'y peut passer qu'une chaise à la fois. La mienne s'étant rompue , je restai derriere les autres , exposé à l'indiscrete curiosité de la populace , à qui ma figure paroissoit aussi burlesque , que la leur me sembloit grotesque & ridicule : effet

AU TOUR DU MONDE. 261  
ordinaire des préjugez. J'essuyai  
cent avanies, que je souffris com-  
me la plus muette de leurs ido-  
les. L'un me venoit rire au nez ;  
l'autre pour faire peur à son en-  
fant qui pleuroit, me le presen-  
toit en me faisant la grimace. Que  
vous dirai-je enfin? J'étois la gros-  
se bête ; les chiens mêmes, les  
chiens aboyoient en voyant ma  
figure, & fuyoient à toutes jam-  
bes.

Après avoir traversé toute la  
ville, nous arrivâmes au Palais  
du *Ηουρον*. C'étoit le jour de sa  
naissance, & on jouoit une come-  
die devant sa porte. Les specta-  
teurs s'en donnerent bien-tôt  
une autre à nos dépens ; les Ac-  
teurs interrompirent leur action,  
& joignirent leurs cris aux huées  
du peuple. Vous vous étonnerez  
sans-doute, Monsieur, qu'une  
nation que l'on vous a toujours  
dépeint si polie, & à qui on don-

ne tant d'éloges, ait pû nous traiter de la sorte ; mais dites-moi de grace , si l'on transplantoit au milieu de Paris un douzaine de Chinois avec les habillemens de leurs pays , leurs moustaches & leurs petits yeux , en bonne foy feroient-ils mieux traitez.

Les Gardes du Houpou nous ayant conduit dans une grande salle , nous y trouvâmes le Mandarin assis sur un siege un peu élevé au-dessus de ceux qu'on nous avoit préparez. Il se leva aussitôt qu'il nous eut apperçus , & vint nous aborder d'un air riant tenant ses deux mains jointes , qu'il élevoit & qu'il baissoit en marmottant je ne sçai quelles paroles , que nous prîmes pour des complimens. Après que nous eûmes pris nos places , on nous presenta du Thé de vingt sortes différentes , & à plusieurs reprises , du vin de Perse , & des confitu-

res. La conversation roula sur des protestations de service que nous fit le *Houpeu*, & sur de grands remerciemens de nôtre part, accompagnez de ces longues reverences à la françoise qui firent rire son Excellence Chinoise. Nos interpretes ne manquoient point de babil, mais ils n'entendoient & ne parloient qu'un mauvais jargon Portugais mêlé de Chinois, & le plus souvent inintelligible.

Nous allâmes ensuite au château où le *Tito*, qui est le Gouverneur general de toute l'Isle, fait sa residence. Ce n'est pas un petit opera que d'avoir audience de ces Mandarins à grand colier. Nous attendîmes plus de deux heures que tout fut prêt pour nôtre reception. On nous fit traverser plusieurs appartemens fort vastes, mais fort nuds, & nous entrâmes enfin dans une grande

cour, au bout de laquelle il y avoit un portique, dont le toit étoit soutenu par 24. colonnes ou piliers. Là étoit le Mandarin *Titô* en habit de demie ceremonie, assis sur une table dorée, élevée de terre à la hauteur de trois pieds. Il nous rendit le salut sans sortir de sa place, ôtant seulement sa pipe de sa bouche ( faveur signalée que nos interprètes firent beaucoup valoir ) & faisant de la tête le même signe que fait la statue au Festin de Pierre. Deux troupes de Soldats Tartares étoient rangées en haye entre les piliers du portique, & nos sieges étoient placez entre ces mêmes piliers, cinq de chaque côté. Notre interprète s'étant prosterné aux pieds du *Titô* lui fit une longue & ennuyeuse harangue, à laquelle nous ne comprîmes rien. Le *Titô* lui ordonna ensuite de se lever, & de nous feliciter de sa  
part

part sur notre arrivée. Il nous fit lui-même plusieurs questions par la bouche de son interprete, & il nous demanda quelle nation nous étions : ce que nous venions faire à Emoïy, &c. Après que nous eûmes satisfait sa curiosité, dix soldats Tartares entrèrent, & nous presenterent du Thé & du vin de Perse. Cette ceremonie termina une visite si serieuse. Le *Tiô* nous assura de sa protection, & nous promit qu'il nommeroit incessamment des Marchands avec qui nous pourrions entrer en traité.

Nous rendîmes aussi visite au *Songya*, ou Lieutenant du *Titô*. Il ne nous entretint que de la maniere dont nous mangions dans nos repas, & il nous dit qu'il mangeoit regulierement 9. ou 10. livres de viande de Pourceau par jour; ce que je crus aisément en considerant sa taille,

qui est gigantesque. Nous bûmes encore du Thé : cette liqueur fait l'essentiel d'une visite. Je m'apperçus qu'on me faisoit plus de caresses & d'honnêteté qu'aux autres, & en ayant demandé la raison à notre interprete, il me répondit que ma grande taille, mon embonpoint, & l'épaisseur de ma barbe me rendoient plus respectable que les autres, dont la plûpart étoient maigres, & que dans ce pais on estoit beaucoup les hommes gros ; grands, & gras. Cette estime comme vous voyez n'est pas à l'épreuve d'un carême.

Il fallut traverser une seconde fois la ville, pour rendre visite au Mandarin *Caiphantin*, ou Juge de police. ( Si je n'écris pas bien tous ces noms, ce n'est pas ma faute, je les écris comme je les entends prononcer. ) Ce *Caiphantin*, après nous avoir fait

long-temps attendre à sa porte, nous envoya dire qu'une colique l'empêchoit de nous recevoir. Nous apprîmes dans la suite que cette maladie avoit été concertée, & que n'ayant jamais eu aucune pratique avec des Européens, il avoit craint de nous faire trop ou trop peu d'honneur.

Après une corvée si fatigante, je crûs que nous pourions prendre quelque repos : mais le fils du *Hou pou*, jeune chinois assez aimable, nous ayant par un excès de civilité conviez à dîner, nous traversâmes de nouveau la ville, & quelle ville, Monsieur, nous n'en avons qu'une en France qui soit plus grande. Nous dînâmes sous un portique, où un essein de Chinois, qui restoient éblouis de la dorure de nos habits, nous tint compagnie ; ce qui joint à une chaleur excessive, & à du vin de ris

qu'on faisoit chauffer avant que de nous le presenter, me fit donner tous les Chinois au Diable.

Pendant que nous étions à table, les Mandarins nous envoyèrent dire que nous étions les maîtres de faire entrer notre vaisseau dans le port, & que nous y serions en toute seureté. Mais nous n'osâmes prendre encore ce parti, & il fut resolu dans notre petit conseil, qu'on écriroit au R. P. Laureaty pour le prier de venir à Emoüy, & je fus chargé de ce soin. Je lui témoignai dans ma lettre le peu de confiance que la sienne nous avoit inspiré, le besoin que nous avions de son secours & de sa protection, & je le conjurai de venir à Emoüy, si ses affaires pouvoient le lui permettre.

J'envoyai ma Lettre au Mandarin *Houpon*, qui dépêcha la nuit suivante un exprez à Fo-

cheu , où étoit le P. Laureaty. Cependant nous répondîmes aux Mandarins que nous avions résolu d'attendre la réponse du P. Laureaty , & de n'entrer dans le port qu'après que nous serions convenus de nos faits. Mais pour cacher nôtre defiance , & pour donner à notre refus une apparence honnête , nous ajoutâmes que l'ignorance de nos interpretes ne nous permettoit pas d'entrer en conference avec les Negocians d'Emouÿ : Que nous ne pourrions entendre leurs propositions , ni leur faire comprendre les nôtres ! Que l'arrivée du P. Laureaty leveroit ces obstacles , &c.

Les Mandarins parurent contents , & ils accorderent aux Chinois la liberté de nous apporter les vivres dont nous aurions besoin , tandis que nous resterions dans la baye.

Le 6. de Juillet un Chrétien  
Chinois intrepete du Mandarin  
Caïphantin , nous apporta un  
present de la part de son maî-  
tre , & nous decouvrit les motifs  
des caresses que les Mandarins  
nous avoient fait les jours pre-  
cedents. Il nous dit ,, Qu'un vais-  
,,seau Anglois étant venu l'année  
,,passée dans ce port , les Nego-  
,,cians d'Emoüy avoient agi de  
,,si mauvaise foi avec les Direc-  
,,teurs Anglois , qu'après leur  
,,avoir fait perdre le tems de la  
,,Monçon par des délais affec-  
,,tez, ils leur avoient enfin fait  
,,banqueroute. Que les Anglois  
,,ayant vû le peu de cas que les  
,,Mandarins faisoient de leurs  
,,plaintes , & qu'il n'y avoit au-  
,,cune justice à esperer , avoient  
,,enlevé du milieu du port un  
,,vaisseau on jonque chargée de  
,,marchandises du Japon. Que  
,,les Mandarins outrez de cette

insulte avoient attaqué le vaisseau Anglois avec plusieurs *Schanpans* de guerre. Que les Anglois s'étant retirez dans la baye avec leur prise, de peur d'être enfermez dans le port, avoient dissipé l'escadre chinoise d'un seul coup de canon. Que l'Empereur ayant été informé de cette action, & des motifs qui avoient engagé les Anglois à la commettre, avoit cassé tous les Mandarins d'Emoiy, excepté le *Tiò*, que le Tribunal supérieur de Pekin condamna seulement à être privé pendant une année des émolumens de son emploi.

Ce discours confirma puissamment nos premiers soupçons. Il étoit desormais impossible de sortir de cette baye à cause des houragans, dont la saison approchoit, & du danger qu'il y a à naviguer sur ces mers dans le

mois d'Août & de Septembre. Ces houragans sont destourbillons de vents qui viennent ordinairement de l'Est, mais qui font quelquefois en moins de quatre heures le tour du compas. Les Chinois appellent ces coups de vents *tu-fan* en leur langue, & les Portugais, qui sont les premiers voyageurs qui ayent eu commerce avec ces peuples, les appellent aussi *tyfon*. J'ay vû quelques auteurs François qui leur donnent le nom de *tyfon*, qu'ils ont sans doute emprunté des Portugais.

Nous remîmes notre sort entre les mains de la Providence; chacun s'arma de patience, & cette vertu devint une nécessité. Cependant le Mandarin *Houpo* nous envoyoit tous les jours des presens. Peu instruits encore des coutumes du pais, nous admirions sa generosité, & nous étions quelquefois tentez de croi-

re, que celui-là au moins étoit un galant homme, mais nous payâmes bien cherement dans la suite tant d'honnêteté. Il nous avoit accordé, comme je vous l'ai déjà dit, la permission d'acheter les denrées & les vivres que les Chinois nous apportent dans leurs bateaux : ses Gardes, dont les deux vaisseaux qui nous observoient étoient pleins, partageoient avec eux les profits qu'ils faisoient avec nous. Aucun bateau n'approchoit de notre vaisseau, à moins qu'il n'eût auparavant acheté la permission à beaux deniers comptans; & cette maltôte faisoit hausser considérablement le prix de toutes les denrées.

Pendant le long & ennuyeux séjour que nous fîmes dans cette baie, nous allâmes deux ou trois fois visiter le Grand Pagode, devant lequel nous étions.

à l'ancre. Les Bonfès, qui sont les Prêtres des Idoles, nous y reçurent avec beaucoup de courtoisie, & nous donnerent des collations de fruits & de confitures, que nous leur payâmes, car icy plus que par tout ailleurs, l'argent a une grande vertu.

Le 20. le *Titô* envoya un petit Mandarin pour prendre le compte de notre équipage, & le même jour on nous annonça l'arrivée du R. P. Laureaty, qui étoit parti de Focheu sitôt qu'il eut reçu ma lettre. Le lendemain nous levâmes l'ancre, & nous entrâmes dans le port. Le R. P. Laureaty étoit déjà logé dans la maison que le *Titô* nous avoit destiné : C'est un édifice situé sur le port, & qui nous coûte 500 taëls par mois. Nous y sommes tous logez fort commodement, & il n'y a que la chaleur qui nous y incommode.

Le R. P. Laureaty nous fit toutes les caresses que nous pouvions attendre d'une personne d'un merite si distingué, & il nous assura qu'il feroit tous les efforts pour presser la conclusion de nos traitez. Il ne nous dissimula point que les Mandarins & les Negocians n'étoient pas trop honnêtes gens, mais qu'il les obligeroit à nous rendre justice. Il nous conseilla sur tout de nous défier de leurs caresses, & il trouva nos esprits disposez à suivre ce conseil.

On fit descendre du vaisseau 20. volontaires bien armez pour nous servir de garde : précaution qu'on ne doit jamais négliger, parce que dans ce pays le moyen de ne rien craindre est celui de sçavoir se faire craindre. Le *Ti-tò* & le *Hou pou* avoient aussi mis des gardes aux portes de notre logis pour empêcher la contrebande.

Le R. P. Lanreaty ayant remarqué que dans le premier repas qu'il fit avec nous, on ne servoit que du poisson sur la table, nous demanda pourquoi, & en honneur de quel saint nous faisons abstinence le Dimanche : Dimanche ! lui répondîmes nous tous surpris, il est aujourd'huy Samedi. Il se mit à rire, & nous assura qu'il étoit Dimanche. Un peu de reflexion me fit connoître qu'il avoit raison, & que nous avions perdu un jour sans nous en appercevoir, depuis notre départ de France jusqu'à notre arrivée à la Chine, par la route des Indes occidentales. Cependant nos meilleurs Pilotes haussèrent les épaules, & regardèrent le P. Lanreaty avec des yeux de compassion, comme s'il avoit avancé une proposition ridicule. Ils n'osèrent par respect le contredire, mais ils jetterent tout leur feu :

sur moi, qui m'avisai d'appuyer son sentiment. Ils apporterent leurs journaux, & produisirent même le mien pour me mieux convaincre. Nous étions partis un Lundy, & depuis ce jour on avoit marqué exactement les jours du mois & de la semaine: comment donc, disoient-ils, peut-il estre aujourd'hui Dimanche selon le P. Laureaty, & Samedi selon nous. Il eut beau leur dire que cette erreur venoit de ce que notre route ayant été toujours du levant au couchant, nous avions perdu chaque jour un certain nombre de minutes d'un midy à l'autre: Il en fallut venir aux démonstrations pour les convaincre. La science de la plupart des Pilotes n'est que superficielle: ils cherchent rarement à approfondir les phénomènes qu'ils ont devant les yeux, & ils n'ont le plus souvent qu'un

peu de pratique sans theorie.

Rien n'étoit pourtant plus naturel que la perte de ce jour. Il n'y a qu'à considerer, 1<sup>o</sup>. Que le globe celeste est divisé en 24. meridiens, & que chaque meridien est composé de 15. degrez. 2<sup>o</sup>. Que le Soleil parcourt un meridien par heure. 3<sup>o</sup>. Que plus le meridien est occidental, & plus les jours sont longs. Or l'erreur du voyageur vient de ce qu'il a compté les jours comme s'il étoit resté fixe dans le même lieu ou meridien d'où il est parti, & de ce qu'il n'a point fait attention au chemin qu'il a fait, comptant ses jours d'un midy à l'autre, sans considerer que quand il fait une longue route vers l'occident, son meridien devient chaque jour plus occidental, & que par consequent les jours sont plus longs d'une heure par chaque meridien.

Au contraire, si le voyageur faisoit route de l'occident à l'orient, c'est-à-dire contre le cours du Soleil, ses jours seroient plus courts, à mesure que son meridiem deviendroit plus oriental. Ainsi quoiqu'il comptât 24. heures d'un midy à l'autre, il n'y en auroit réellement que 23. (supposant qu'on puisse en 24. heures parcourir 15. degrez de longitude, ou un meridiem entier) parce que le Soleil en parcourant les meridiens arrive une heure plutôt à un meridiem oriental, qu'à un meridiem plus occidental de 15 degrez. Il est clair par conséquent que si nous retournions de la Chine au Perou, & du Perou en France, nous regagnerions le jour que nous avons perdu, au lieu que si nous passons par le Cap de Bonne esperance, c'est un jour perdu pour nous.

Les Espagnols & les Portugais s'étant rencontrés aux Isles Philippines, furent fort surpris de la différence qu'ils trouverent dans le calcul de leurs jours, quoique les uns & les autres eussent été fort exacts à les compter. Les Portugais étoient partis de Lisbonne, & avoient toujours fait route d'occident en orient en passant par le cap de Bonne Esperance; de sorte qu'étant arrivés aux Philippines, ils y commençoient le jour environ dix heures avant ceux de Lisbonne, parce que le meridiem de ces Isles est éloigné d'environ autant d'heures du meridiem de Lisbonne, c'est à-dire qu'il y a 150 degrez de longitude de différence entre Lisbonne & les Isles Philippines.

Les Espagnols d'un autre côté arriverent aux mêmes Isles, après avoir fait route vers l'oc-

cident par le détroit de Magellan, & par la Mer pacifique. Ils devinrent peu à peu plus occidentaux que les Européens, & ils eurent le commencement de chaque jour plus tard d'une heure par chaque méridien, à mesure qu'ils avançoient vers l'occident. Ainsi les Portugais ayant anticipé environ un demi jour, & les Espagnols en ayant perdu autant, il n'est pas étrange que se trouvant alors ensemble, ils ne fussent pas d'accord sur le jour de la semaine.

De là vient la question, s'il est possible que deux hommes nez & morts à la même heure, mais en différents lieux, différent quant au nombre des jours de leur vie; ou bien si ceux qui voyagent d'occident en orient sont plus vieux d'un jour, que ceux qui vont d'orient en occident. On seroit fort attrapé si l'on

comptoit là-dessus : les voyages par l'occident ne sont point une fontaine de jouvence qui recule la vieillesse ; & à proprement parler on ne gagne, ni on ne perd aucun moment, de quelque côté que l'on fasse voile pour circuir le monde ; toute la différence consiste en la durée du jour ou de la nuit. Mais je m'apperçois que cette digression est un peu longue , & que l'envie d'étaler mon érudition m'a mené trop loin. Tous les Mandarins rendirent visite au R. P. Laureaty, & la cour de notre logis fut pleine pendant trois jours de leurs boureaux & de leurs satelites , cortege ordinaire de ces Messieurs. Comme j'aurai sans doute occasion dans la suite de vous parler de ce Reverend Pere , & du rang qu'il tient dans cette Province , je ne vous en parle pas maintenant davantage.

Le 25. nous envoyâmes au *Ti*  
 20 les presens qui lui étoient des-  
 tinez. Ils consistoient en six as-  
 siettes d'argent fort materielles,  
 tels que sont les ouvrages faits  
 par les Orfévres du Perou, six  
 morceaux d'argent vierge du  
 poids de 24. marcs, six fioles de  
 beaume du Perou ( qu'on estime  
 beaucoup à la Chine, & qu'on y  
 vend au poids de l'or ) douze  
 bouteilles de vin de Canarie,  
 deux paires de pistolets, & un  
 vieux sabre. Les presens qu'on  
 envoya aux autres Mandarins fu-  
 rent proportionnez à leur rang,  
 à leurs emplois, & aux besoins  
 que nous avions d'eux. Ils avoient  
 déjà eu soin de nous faire instrui-  
 re du jour de leur naissance, jour  
 auquel on est obligé de leur fai-  
 re de nouveaux presens.

Ce que je trouve de plus ri-  
 dicule icy, est que l'usage y est  
 établi, que celui qui reçoit un

present en paye la valeur à celui qui le fait. Le *Houyou* dont nous avions tant admiré la politesse & la generosité, nous envoya une liste des presens qu'il nous avoit fait, & en fit exiger le payement par son interprete. Les autres Mandarins firent la même chose, & nous payâmes non seulement leurs Oyes, leurs Chevres, leurs Fruits, &c. mais encore on y ajouta, tant pour le Secretaire qui en avoit dressé le memoire, & écrit la lettre de compliment, tant pour les porteurs & les soldats, tant pour les interpretes; en forte que les *item* ne finissoient point. Ces gens-ci ont lû sans doute cette sentence qui dit, *Melius est dare quam accipere*, car en effet les presents ruinent ceux qui les reçoivent, & enrichissent ceux qui les font: c'est une maniere toute nouvelle de debiter ses denrées.

Les Mandarins n'observent pas regulierement cette coûtume avec les étrangers ; neanmoins ils donnerent à nos gens quelques monnoyes de cuivre , & les forcerent à les accepter , moins par honnêteté que par la crainte que leur refus ne nous autorisât à ne pas leur payer les presents qu'ils nous feroient.

Le 26. le Titô nous ordonna de desarmer nôtre Vaisseau, selon les loix du pays , & de remettre le gouvernail , les poudres , & les armes entre les mains d'un Mandarin de guerre. Nous éludâmes le premier article , en lui representant que nous ne pouvions lever le gouvernail du vaisseau , sans l'exposer à un danger manifeste , à cause de la rapidité de la riviere de *Changecheu* , qui se jette dans le port d'Emoisy , & qui pourroit faire rompre nos cables. Quant au second article,

nous mêmes à part cinq ou six vieilles carabines, autant de pistolets, quelques sabres, & quatre barils de cendre couverte d'une petite quantité de poudre. Tout fut mis en dépôt chez un Mandarin de guerre, qui s'embarassa peu de visiter ce qu'on lui apporta.

Le même jour le *Titò* nous fit dire qu'il se rendroit caution des Negocians qu'il nommeroit pour trafiquer avec nous : que ceux-là seulement feroient le traité, & que si nous en faisons avec d'autres, il ne répondoit point des événemens. Rien de plus beau en apparence : il prétendoit nous donner à entendre qu'il veilloit à notre seureté, & à nos interêts : mais nous connoissions déjà le genie Chinois. Il s'étoit adressé à deux Marchands principaux de la ville, & leur ayant proposé de leur donner la

preference, moyennant la somme de dix mille taëls qu'ils devoient lui payer d'avance : il les flatta qu'il feroit en sorte que nous serions obligez de ne traiter qu'avec eux , & qu'ainsi ils seroient les maîtres de toutes les marchandises du pays , parce qu'ayant la privative , les autres Marchands seroient contraints de leur donner leurs marchandises aux prix courants de la Chine. Après avoir parlé de la sorte à ces deux Marchands , il en fit appeller encore d'autres avec beaucoup de secret , à qui il fit les mêmes propositions , tâchant par ce stratagême de leur excroquer quelque somme , en les flattant tous en particulier de l'avantage de la preference.

Cependant nous ne pouvions manquer d'être les victimes de tout ce manège , & nous nous appercûmes bien-tôt que l'ava-

rice des Mandarins étoit la cause de tous les contre tems qui nous arrivoient. Le *Titò* n'étoit pas la seule sangsüë qui demandoit du sang, il falloit encore satisfaire l'avidité de tous les autres Mandarins petits & grands, qui regardoient notre arrivée, comme un remede que la providence leur envoyoit pour soulager leurs miseres.

Le *Houpou* ( car chaque Mandarin annonçoit son antienne ) nous fit dire aussi, que pour éviter l'embarras qui survenoient quelquefois dans le payement des droits de la Douïanne, il avoit trouvé à propos de les faire payer aux Negocians Chinois: que nous serions seulement tenus de declarer la quantité, la qualité des marchandises, & le nom du Marchand qui les auroit vendues. Ainsi tout concouroit à notre defavantage. Le *Houpou* avoit fixé

les droits de la douane à 18. pour cent , & il falloit bien que d'une maniere ou d'une autre les Marchands reprissent cette somme sur nous.

Le 28. le *Houpon* vint faire la visite du vaisseau , & on lui tira sept coups de canon. Cette honnêteté n'empêcha pas qu'il ne nous taxât à 150. taëls pour le droit d'ancrage , tandis que les vaisseaux Japonnois, Armeniens, Anglois , & François ne payent dans les autres ports que 50 taëls pour ce droit. Ce Mandarin , homme doucereux , mais intéressé , avoit aussi mis le prix aux denrées , en sorte que nous les payons au double de leur valeur. Il est vrai que les vivres sont icy à un si bas prix en comparaison de ce qu'on les achete en Europe , que nous fîmes peu d'attention à cet article. Neanmoins comme il étoit impossible que

dans un grand détail il ne se commit quelque fraude de la part des Chinois, malgré la vigilance des espions du *Houpou*: il nous donna trois pourvoyeurs, pour empêcher, disoit-il, qu'on ne nous trompât, mais en effet pour empêcher qu'on ne le trompât lui-même. Je n'ai jamais vu de peuple qui sçût si bien dorer la pillule.

Enfin le *Titô* nomma des *Negocians* pour traiter avec nous, & pour convenir du prix des marchandises. Ils s'assemblerent dans notre maison; mais nous ne conclûmes rien, & leurs prétentions nous épouvantèrent. Ils nous dirent d'abord que si nous voulions faire emplette de sovreries, comme Damas, Satins, & autres étoffes de cette espèce, il ne leur seroit pas possible de nous les fournir dans le cours de cette année. Nous perdions par là

la saison propre pour passer en Europe : premier inconvenient. Ils demandoient des prix extraordinaires: second embarras. Cependant nous nous trouvions dans une étrange situation. La saison des houragans approchoit , & nous craignons que les Chinois n'appriissent l'arrivée des autres vaisseaux à Canton. Quelles propositions ne nous auroient - ils point fait , s'ils en avoient été informez ? Au reste pouvoient - ils l'ignorer longtems ? Nous pressions la conclusion de notre traité , autant qu'il nous étoit possible. Mais nous avions affaire à des gens fourbes & de mauvaise foi , qui voyant clairement que la saison de sortir de ce port étoit desormais passée , vouloient profiter de la neessité où nous étions d'y rester. Nous leur faisons tous les jours de nouvelles propositions,

& nous n'étions pas assez politique pour leur cacher nos inquietudes. Plus nous leurs donnions à connoître notre empressement, & plus ils affectoient une lenteur capable de pousser notre patience à bout. Ils rioient des menaces que nous leurs faisons quelquefois de partir: en un mot, les Mandarins & les Negocians avoient conjuré notre perte. Le Negociant principal nommé *Empsia* se retira à la campagne, & nous fit dire qu'il ne pouvoit traiter avec nous, & qu'il nous en diroit un jour les raisons: autre incident. Les Marchands d'Emouy ne pouvoient rien entreprendre sans son entremise; cet *Empsia* étoit l'ame de tout le commerce.

Le R. P. Laureaty alla chez le Titô, & lui representa vivement le tort que tous ces retardemens nous causoient, & que

cette conduite acheveroit de de-  
crediter le port d'Emouy : Que  
l'Empereur qui prétendoit que  
le commerce se fit avec droitu-  
re , jugeroit mal de son gouver-  
nement , & joindroit cette affai-  
re -cy avec celle qui étoit arri-  
vée aux Anglois l'année prece-  
dente , & qu'enfin il lui conseil-  
loit en ami de finir tous ces dé-  
lais , d'autant plus qu'ils étoient  
contraires à ses propres interêts :

Cette remontrance nous jetta  
dans un nouvel embarras. Le Ti-  
tô nous envøya son interprete ,  
pour nous dire que si nous ne  
voulions que des foyes cruës de  
*Nanquin* , il feroit lui - mê-  
me un traité avec nous , &  
que nous pouvions lui remettre  
tout notre argent. Etrange  
proposition , que nous n'accep-  
tâmes point. La conjoncture é-  
toit pourtant délicate : on l'of-  
fendoit en refusant ses offres de

service, & on couroit de grands risques en les acceptant. Comme il est rare que dans le commerce il n'arrive quelque incident, le Titô auroit été juge & partie : nos interpretes esclaves de ses volontez, n'auroient jamais eu la hardiessé de lui porter nos plaintes ; ainsi nous nous serions privez nous-mêmes des moyens de le voir, & de lui demander une justice qu'il ne nous auroit jamais rendu contre lui-même. Nous lui répondîmes qu'à la verité l'objet principal de notre carguaison étoit la soye cruë de Nanquin, mais que la quantité d'argent que nous avions, & qui excedoit la somme de 250000 taëls, ne nous permettoit pas de charger notre vaisseau de cette seule marchandise, qui faisoit un trop gros volume, & qu'ainsi nous lui étions très-sincèrement obligez de ses offres

de service. Nous lui fîmes maint autre beau compliment , pour mieux cacher notre défiance , & nous cherchâmes à la couvrir des prétextes les plus honnêtes qu'il nous fût possible d'imaginer.

Pendant que ces negociations durerent , il ne fut permis à aucun Chinois de nous recevoir dans sa maison. Les Gardes du Houpou nous accompagnoient par tout. Si nous entrions dans quelque magasin plus par curiosité , qu'à dessein de faire emplette , à peine nous en sortions que ces impitoyables Gardes y entroient , & obligeoient les marchands à partager avec eux les prétendus profits qu'ils avoient fait avec nous. Envain ces pauvres gens juroient que nous n'avions rien acheté , il falloit malgré toutes leurs protestations satisfaire l'avidité de ces satellites. Les Marchands las de ces extor-

sions, nous fermoient leurs portes. Leur antipathie pour les étrangers, que la considération de leur intérêt avoit suspendue, éclata ; chacun crioit haro sur nous, & la populace, qui est par tout insolente, & qui l'est icy plus qu'ailleurs, se seroit portée à quelque extrêmité, si la présence du R. P. Laureaty n'avoit servi de frein à sa malice.

Les Mandarins s'étant aperçus de ce desordre, firent alors afficher dans tous les quartiers de la ville des ordres pour retenir le peuple dans le devoir. Le Caïphantin ou Juge de police voulut rencherir sur les autres, soit pour reparer l'incivilité dont il usa envers nous quand nous allâmes le visiter, soit à dessein de s'attirer de nouveaux presens, & d'exciter notre reconnoissance. Il disoit dans ses ordres que nous étions des personnages fort

considerez en Europe , que la curiosité de connoître les mœurs & les coûtumes de la Chine avoit amenez dans cet Empire, & que le commerce que nous faisons n'étoit que pour suppléer aux frais du voyage. Notre interprete l'alla remercier de notre part de sa courtoisie , mais parcequ'il y alla les mains vuides , il fut fort mal reçu.

Tant d'ordres donnez à notre avantage , n'empêcherent pas le R. P. Laureaty de nous donner un conseil plus efficace , qui fut de ne point souffrir les injures des Chinois , & de leur donner des coups de cannes lorsqu'ils nous insulteroient , mais de ne nous point servir de nos épées , parce que l'effusion du sang étoit un crime capital dans cet Empire. Nous suivîmes son avis à la lettre , & chaque jour nous fournissoit des occasions de le mettre en pratique.

Quoique les Chinois soient d'un naturel lâche & timide, ils sont cependant malins, & ils insultent volontiers les étrangers, sur tout dans les lieux où ils n'ont pas coûtume d'aborder. Nos habits les choquent, & nos per-ruques leur paroissent la chose du monde la plus ridicule. Ceux d'Emouy se confirment dans leur antipathie par le commerce qu'ils ont avec les Espagnols des Isles Philippines. Ceux-ci les traitent avec rigueur, & les prisons de leur Inquisition sont pleines de ces Idolâtres, qui par des vûes purement humaines embrassent le christianisme, & qui renoncent à leurs engagements sitôt qu'ils n'ont plus d'nterêt à les conserver.

Tout le mois de Juillet & une partie d'Aouust se passa en délibérations inutiles, nous faisons mille projets, & n'en executions

aucun. C'étoit un vrai chapitre de moines , où chacun vouloit dire son sentiment , & se piquoit de rendre son opinion differente de celle des autres. Nous con-nûmes notre faute lorsque le repentir fut devenues inutile. Nos embarras augmentoient chaque jour , au lieu de chercher les moyens d'y remedier , ou de songer à tirer parti de la necessité où nous nous trouvions , semblables à ces enfans qui frappent un ais qui leur a meurtry la tête , nous nous amusions à declamer contre la fortune & les Chinois ; bien entendu que nôtre Capitaine, qui nous avoit jet-té dans ce labyrinthe , n'étoit pas oublié dans nos litanies.

Le 2. d'Aoust j'allai chez un riche Chinois , qui m'invitoit depuis long-tems à l'aller voir: Pour m'engager à faire de lui un jugement avantageux , il me montra

une attestation d'un Ministre Anglois, écrite en langue Latine, dans laquelle il étoit dit, que si quelque malheureux Européen étoit forcé par la destinée de venir dans le Port d'Emouy, il l'avertissoit que le Chinois nommé *Hia-cua*, étoit le plus grand fripon d'une ville dont tous les habitans étoient voleurs, de mauvaise foi, &c. Bel avis au lecteur; vous jugez bien de l'opinion que j'eus de cet honorable Chinois.

Le 4. je reçus des lettres de Mr de la Perche de Canton, où il étoit arrivé très-heureusement avec les autres vaisseaux de sa compagnie. Le prix des marchandises étoit bien différent dans ce port, quoiqu'il y eut 20 vaisseaux, Anglois, François, & Portugais. Ces nouvelles ne nous consolèrent gueres. Il semble maintenant que nous ne trouvons d'autre consolation que celle de nous

reprocher le parti que nous avons pris de venir ici, quoiqu'à parler sainement l'opiniâtreté d'un seul homme est la cause de tout le mal.

Avouez, Monsieur, que les malheureux sont des gens bien incommodés : ils étourdissent leurs amis du récit de leurs misères. C'étoit là la consolation du saint homme Job, & c'est la mienne, mais vous ne devez pas en être la victime. Je suis, &c.



\*\*\*:\*\*\*

## LETTRE SEPTIÈME.

*A Emoïy le 30. de Septembre 1716.*

**J**E me plaignis beaucoup des Chinois dans la dernière Lettre que j'eus l'honneur de vous écrire, Monsieur, & c'est avec tout le chagrin possible que je me trouve encore aujourd'huy obligé de m'en plaindre, & de vous entretenir de choses tristes & ennuyeuses. N'en attribuez la faute qu'à vous-même : vous m'avez demandé un détail exact, je vous l'ai promis, & je m'acquitte de ma promesse.

Mais avant que d'entamer la matière de nos disgraces, je vais vous raconter nos embarras accessoires à l'occasion de quatre Missionnaires qui vinrent se re-

fugier dans notre magasin le 9. d'Aouft, & nous demander conseil sur une affaire fort délicate. Nous fûmes sur le point de faire à leur égard, ce que faisoit un fameux avare, qui pour se dispenser de donner l'aumône, prévenoit les pauvres en la leur demandant. Nous étions plus disposés à recevoir des conseils qu'à en donner.

Ces Missionnaires animez du zele de la Religion, & du desir de repandre la foi parmi les infideles, osèrent s'embarquer dans un vaisseau Chinois, qui partoit de Manille pour venir dans la Province de Fokien, esperant que prenant cette route, il leur seroit plus facile d'échaper à la vigilance des Mandarins, & de se rendre à *Changcheu* ville principale de cette province, & le lieu destiné pour leur mission.

Les differends qui regnent de-

puis long-tems entre les missionnaires ont été cause que l'Empereur de la Chine a deffendu à tous ceux qui voudroient venir prêcher l'Evangile dans son Empire, d'y entrer par un autre port que celui de Canton, où ils doivent attendre le *Piao* ou patente de l'Empereur. Les Missionnaires la reçoivent rarement, à moins qu'ils n'ayent quelque talent qui les rende recommandables, & les Jesuites eux-mêmes sont compris dans cette loi generale. Le Capitaine Chinois avoit promis à ces quatre Missionnaires avant son départ, qu'en arrivant aux côtes de la Chine, il les mettroit secretement à terre, & leur donneroit un guide pour les conduire à *Changcheu*, & qu'il ne feroit aucun raport aux Mandarins de leur arrivée; ils voulurent profiter d'une occasion si favorable à leur zele, mais le per-

Le fide Chinois ne tint qu'une partie de sa promesse, & y manqua dans la plus essentielle; il les mit à terre à deux lieues d'*Emouy*, & à dix de *Changcheu*. Ils étoient vêtus à la maniere du païs, & leur guide, qui étoit un Chinois chrétien, les conduisit heureusement à *Changcheu*. Ils y resterent tranquillement pendant deux jours, mais Dieu, qui vouloit les éprouver dès le commencement de leur carrière, permit que le Capitaine Chinois allât donner avis aux Mandarins de leur arrivée, & du lieu où il les avoit laissé, disant que ces *Bonzes* chrétiens vouloient aller à *Pekin* pour se faire examiner dans l'Academie des Mathematiques. Son intention étoit qu'on arrêtât ces Missionnaires sur cette accusation, esperant qu'il profiteroit de l'argent, & des nippes qu'ils avoient eu l'imprudence de laisser dans

son vaisseau, & qu'il leur avoit promis de leur remettre à *Chang-cheu*. Il avoua même depuis, qu'ignorant les ordres de l'Empereur, il s'étoit imaginé qu'on les envoyeroit sur le champ à *Pe-kin*. Mais il fut la dupe de son avarice, & de sa mauvaise foi. Le *Caïphantin* l'obligea de faire porter chez le *Houpou* tout ce qui appartenoit aux Missionnaires, & lui ordonna de les faire comparoître dans deux jours à *Emouy*, sous peine de la confiscation de son vaisseau.

Le Capitaine se rendit à *Chang-cheu*, & somma les Missionnaires de la part des Mandarins de venir à *Emouy*. Leur embarras fut extrême quand ils apprirent sa trahison, mais ils se rassurèrent un peu, lorsqu'ils sçurent qu'il y avoit des Europeans à *Emouy*. Nous les reçûmes avec plaisir, & nous tâchâmes de les conso-

ler. Mais ils ne parurent pas tranquilles quand on leur dit que le R. P. Laureaty demouroit avec nous. Ils craignirent sans aucune raison qu'il ne les traversât dans le dessein qu'ils avoient de retourner à *Changcheu*. Telle est la prévention de tous les Missionnaires contre les Jesuites. Le R. P. Laureaty, à qui elle étoit connue, se trouvoit aussi embarrassé, parce qu'il s'agissoit de protéger des gens qui avoient desobéi aux ordres de l'Empereur ; s'il leur arrive quelque disgrâce, nous dit il, ils m'accuseront d'en être l'auteur, & si par le moyen des amis, que j'ai dans cette Province, je leur rends quelque service, comme la charité chrétienne m'y engage, ils se vanteront que je n'ai pû leur nuire. Les suites justifient sa pensée : cependant leur entrevûe fut fort honnête, & le P. Laureaty leur

promit son assistance de la meilleure grace du monde.

Nous leur donnâmes un logement, en attendant que les Mandarins eussent décidé de leur sort. Ils nous raconterent pendant le séjour qu'ils firent avec nous, les dangers qu'ils avoient courus dans leur navigation depuis les Isles Philippines jusqu'à la Chine. Il survint une tempête qui les mit en danger de périr, moins par la violence des vents, que par la superstition barbare des Chinois. Ceux-ci ayant vû que la tempête augmentoit, & qu'un brouillard épais leur déroboit la vûe des montagnes qui leur servent de règle dans leur navigation (car ils ne se servent gueres de boussolle) ils crurent que leur perte étoit inévitable. Les principaux passagers, & les chefs du vaisseau s'assemblerent sur la poupe,

où étoit leur idole protectrice. Ils firent plusieurs suffumigations, & dresserent une natte de roseaux, qu'ils couvrirent de ris en grain. Un de la troupe se coucha dessus cette natte, ayant pour oreiller un grand chapeau de paille pointu, & large par les bords. Quelque tems après plein du diable qui le possédoit, les yeux étincelants, la bouche écumante, il s'élança sur le haut de la poupe, & ayant pris une canne de banbouc, il la fit tourner autour des assistans avec tant de vitesse, qu'il sembloit vouloir les assommer. Cependant ils ne paroissoient pas apprehender ses coups, dans l'opinion où ils sont que leur idole ne permettra pas qu'ils soient offenzés ou blessez dans cette occasion. Les Missionnaires qui avoient moins de confiance dans l'idole, craignirent plus d'une fois que ce furieux ne leur ouvrit la tête.

Cet exercice violent dura près d'une demie heure ; ensuite il se coucha sur la natte , & traça sur le ris quelques caracteres ; mais soit qu'ils fussent mal formez , soit qu'ils ne signifiasent rien , ils le prièrent de se rendre plus intelligible. Alors il prit un papier qu'on lui presenta , & écrivit avec sa langue dégoutante de sang quelques autres caracteres , qui marquoient ce qu'on devoit jeter à la mer. Tantôt c'étoit un coffre de marchandises , tantôt une charge de ris , jusqu'à ce qu'enfin le vaisseau se trouvât moins chargé. Pendant tout ce desordre les Missionnaires étoient en prieres , semblables à des criminels qui attendent le moment de leur supplice , & apprehendant toujours que le Diable , qui parloit par la bouche de ce Chinois , n'ordonnât qu'on les jettât aussi à la mer.

Nous n'aurions jamais ajouté foi à un recit si extraordinaire, si le R. P. Laureaty ne nous avoit assuré très-serieusement qu'il lui étoit arrivé presque la même chose, lorsqu'il passa aux Philippines, & il ajouta que rien n'étoit plus ordinaire que ces sortes de superstitions parmi ces infidèles.

Le 17. Aoust le Caiphantin ordonna aux Missionnaires de comparoître devant lui. Le P. Laureaty le pria d'épargner à ces Religieux une pareille corvée, & d'envoyer des gens pour les interroger. Le Caiphantin y consentit. Si les Missionnaires avoient comparu devant le tribunal de ce Mandarin, ils y auroient été conduits en criminels : ils lui auroient parlé à genoux, & peut-être la chaîne au col, suivant le caprice de la canaille qui sert de garde aux Mandarins, & qui se

seroit fait un plaisir d'inventer de nouvelles humiliations pour les mortifier. Ils répondirent à ceux qui les interrogerent, qu'il étoit faux qu'ils eussent dit au Capitaine Chinois qu'ils vouloient aller à Pekin ; que leur intention avoit toujours été de se rendre, & de rester à Changcheu, où étoit leur mission ; & qu'enfin ils conjuroient les Mandarins de leur permettre au moins de se retirer à Canton, puisque le séjour qu'ils avoient souhaité de faire dans cette Province, étoit contraire aux ordres de l'Empereur.

Les Mandarins à la sollicitation du R. P. Laureaty leur accorderent non seulement cette grace, mais encore celle de rester à Changcheu, jusqu'à ce qu'ils eussent reçu des ordres du Vice-roi de la Province. Leur argent & leur nippes leur furent rendues,

dues, & ils partirent pour Chang-cheu : je ne sçai si je dois attribuer le mécontentement qu'ils firent paroître aux préjugés ou au caprice ; car soit qu'ils fussent mieux informés que nous , soit que le P. Laureaty détruisit en particulier le bien qu'il leur faisoit en public ; ils lui attribuerent les premiers contremens qu'ils avoient essuyés. Quoiqu'il en soit , je ne puis croire qu'il ait été l'auteur d'un mal auquel il apporta des remèdes si efficaces.

Venons maintenant à nos affaires : elles étoient toujours dans le même état. Cet Empereur dont je vous parlai dans ma lettre précédente , étoit sourd à nos prières , & refusoit constamment de revenir à la ville. Nous ne pouvions rien conclure sans son entremise , & notre plus grand malheur venoit de ce qu'il ne l'ignoroit pas. Tant d'obstacles nous

rebutoient, & nous étions prêts à subir les dures conditions qui nous étoient offertes, lorsqu'enfin nos affaires changerent un peu de face.

Un riche Marchand de Canton, nommé *Chang cua*, ayant sçu notre arrivée dans ce port, & les embarras où nous nous trouvions, vint à Emouy pour traiter avec nous à des conditions plus raisonnables. *Empsia* craignant que ce nouveau venu ne lui arrachât sa proye, accourut aussi-tôt, & s'étant associé avec lui, il ne tarda gueres à le seduire par ses discours. On diminua à la verité quelque chose des premiers prix, mais il s'en faut beaucoup que notre traité soit à notre avantage.

Nous apprîmes alors quelles avoient été les veritables raisons qui avoit engagé *Empsia* à se retirer ; comme il étoit le nego-

ciant le plus considerable d'E-  
 mouy, & peut-estre le seul en qui  
 l'on put se fier un peu : Le Ti-  
 tò l'avoit nommé chef de notre  
 negoce, & prétendit qu'il de-  
 voit reconnoître cette faveur par  
 un don de 10. mille taëls. Les au-  
 tres Mandarins avoient aussi leurs  
 prétentions, & *Empsi* se trou-  
 va si embarrassé, que n'osant leur  
 refuser, ni leur accorder tout  
 ce qu'ils demandoient, il jugea  
 qu'il n'y avoit qu'une prompte  
 retraite qui pût le mettre à  
 couvert de leur avidité. Il pre-  
 vit bien que rien ne se conclu-  
 roit pendant son absence, & qu'il  
 seroit toujours à tems de s'acco-  
 moder avec les Mandarins ; &  
 en effet de peur de tout perdre,  
 ils relâcherent beaucoup de leurs  
 premières demandes.

Après la conclusion de notre  
 marché, nous donnâmes aux mar-  
 chands les deux tiers de l'argent

d'avance. Ils s'obligerent de charger notre vaisseau le 15. Decembre prochain , & de nous mettre en état de pouvoir profiter de la saison , & de partir vers le commencement de Janvier.

Cette maniere d'avancer l'argent vous semblera étrange, mais on ne peut gueres traiter qu'à ces conditions, car les Chinois qui sont les plus grands usuriers du monde, profitent plus sur ces avances que sur les marchandises qu'ils vendent. Il y a encore une autre chose à remarquer pour l'intelligence du commerce, c'est que les Chinois évaluent l'argent selon son aloi.

Nous avions de l'argent de cinq sortes , des piastres du Perou , des barres , de la pigne , de la vaisselle , & de l'argent fondu. Les piastres Mexicaines se prennent au poids , & les Chinois les preferent à celles du Perou; mais

ils ne donnent aucun benefice sur le poids des unes & des autres. La barre d'argent qui est un argent quinté, s'achete au Perou neuf piastres quatre reaux le marc, & la pigne, qui est un argent pur & non quinté, ne s'y paye que huit piastres & quatre reaux, & quelquefois moins; cependant les Chinois prennent l'un & l'autre argent sur le même pié, sans distinction, & donnent cinq pour cent de benefice sur le poids: l'argent fondu a presque le même benefice, mais on perd jusqu'à dix pour cent sur la vaisselle à cause de l'alliage qu'on lui suppose; ainsi il est plus avantageux aux étrangers qui trafiquent avec les Chinois de fondre l'argenterie lorsqu'ils en ont, car quelque diminution qui se trouve après la fonte, elle n'arrive jamais à dix pour cent, & on peut esperer encore d'a-

voir quelque benefice sur les poids.

Notre cargaison devoit confister en foyes cruës à raison de 175. taëls le quintal, en damas, & demi damas, fatins, gros de tour, étamines, chagrins, &c. en porcelaines, vernis, broderies, un pea de Thé. On oubliä le meilleur article, ſçavoir les drogues medicinales ſur lesquelles le profit eſt toujous certain. Mais c'étoit notre deſtinée de faire tout de travers.

Nous achetâmes toutes ces marchandises à 30. pour cent plus cher qu'elles ne ſe vendoient à Canton. Le prix des pieces de damas de 12. aunes étoit de 7. taëls 5. maſſes & 5. condorins qui font 37. livres 15. ſols, valeur intrèſeque de notre monnoye. Les autres étoffes furent vendues à proportion.

Les Mandarins reſterent ga-

AU TOUR DU MONDE. 295  
rants de nos traitez , & les Chi-  
nois s'obligerent à payer les  
droits , comme nous en étions  
déjà convenus avec le *Houpon* ;  
ainsi nous commençâmes à goû-  
ter un peu de repos.

Le 28. d'Aouſt nos marchands  
nous inviterent à dîner. Quel  
charivary , Monsieur , quel re-  
pas , quelle comedie ! jamais na-  
tion ne m'a paru plus importu-  
ne par ſes compliments. Deux  
Chinois en habit de ceremonie,  
nous conduisirent chez *Empſi* ,  
l'Amphitrion de la fête. Plusieurs  
jeunes garçons habillez grotes-  
quement , s'y diſpoſoient à nous  
ennuyer par le recit d'une co-  
medie chinoiſe Six tables étoient  
dreffées ſous un portique ſans  
nappes & ſans aſſiettes ; elles é-  
toient ſeulement entourées de  
tapis brodez de ſoye , qui pen-  
doient juſqu'à terre. Ma curio-  
ſité me conduiſit à la cuiſine , où

je vis une chambre pavée de charbons enflammez par compartimens quarrez, & une troupe de marmitons armez de longues fourches & de tridents, au bout desquels ils avoient embrochez des canards, des poules, & des petits cochons, &c. Ils promenoient gravement ces fourches par dessus les charbons, & brûloient la viande au lieu de la rôtir. Ils prétendoient nous servir à la françoise, car ils ne servent presque jamais des piéces de viande entieres.

On se mit à table après bien des complimens, qui durèrent plus d'une heure, encore en supprima-t-on la moitié, parce que nous étions des gens d'un autre monde. On servit sur nos tables plusieurs plats vuides, qui étoient reservez pour les viandes rôties, que les marmitons, toujours armez de leurs fourches, appor-

terent au commencement du repas. La gravité, qui est le prélude de tous les festins chinois, nous empêchoit d'éclater de rire, quoique nous en eussions une forte envie. Un Ecuyer tranchant vint ensuite découper les viandes avec des mains si sales, & si dégoûtantes que personne n'osa toucher à ces mets accommodés à la maniere prétendue françoise.

Cependant la comédie avoit commencé par les fanfares d'une espece de cornet à bouquin par le tintamare de plusieurs bassins d'airin, d'un tambour fait de peaux de buffle, & enfin par des danses grotesques, qui acheverent de nous impatienter.

Après le premier service on apporta les ragoûts Chinois dans des grandes jattes de porcelaine. Ces mets n'étoient pas mauvais, mais c'étoit pour nous le

repas de la Grue & du Renard, & nous ne pouvions nous servir des petits bâtons, dont les Chinois se servent pour manger. Nous n'osions tremper les doigts dans la sauce, faute de serviette pour les essuyer. On y remédia; mais voici un malheur auquel, nous ne pûmes apporter de remède sur le champ. Leur boisson chaude ne nous accommodant pas nous avions eu la précaution d'apporter du vin du Perou; & les Chinois accoutumés à ne rien boire de frais s'imaginèrent nous rendre un grand service en le mettant auprès du feu. Jugez de notre surprise quand nous le vîmes fumer dans le verre. Cependant ils se scandaliserent de ce que nous ne nous enyvrons pas, & notre sobriété les choqua.

Enfin le repas finit, & la comédie aussi, graces à Dieu: cha-

AU TOUR DU MONDE. 299  
cun paya son écot, & se retira:  
je vous expliquerai une autrefois  
cette coutume; il n'est pas tems  
encore que j'entre dans le détail  
de leurs usages.

Le P. Laureaty que les affaires de sa mission appelloient à *Tocheu* capitale de cette Province, se preparoit depuis longtems à partir. Cette separation nous fut très-sensible: sa compagnie nous plaisoit infiniment, & je n'ai jamais vû de vieillesse plus aimable & plus gaye. Son commerce étoit doux, & il faisoit chaque jour de nouveaux progres dans le cœur de tout le monde. Il est né à Macerata dans la Marche d'Ancone. Il entra dès sa plus tendre jeunesse dans la Compagnie de Jesus, & fit ses études à Rome avec beaucoup de succes: il a une grande vivacité d'esprit, une connoissance parfaite des belles Lettres, une

N. vj

memoire surprenante, un jugement ferme & solide, & un attachement inviolable aux intérêts de sa Compagnie. Il y a 22. ans qu'il partit de Rome pour venir prêcher la foi dans cet Empire.

Ses Superieurs l'envoyerent d'abord dans une Province septentrionale, où il trouva beaucoup de difficultez à établir la foi qu'il prêchoit. Mais sa patience, son zele, l'austerité de ses mœurs, & une application singuliere à étudier la langue & le genie des ces peuples, leverent tous les obstacles qu'il avoit trouvé dans les commencemens. Quelques tems après étant passé aux Philippines, dans le dessein d'y établir une mission pour l'Amerique, & n'ayant pû y réussir, il lia amitié avec M. de Tournon Patriarche d'Antioche, qui arriva à Manille dans ce tems là, & il l'ac-

compagna jusqu'à Canton. Les disputes qui survinrent ensuite entre les Missionnaires lui firent prendre la resolution de demander à ses Superieurs la mission de *Tocheu* ville capitale de la Province de *Tokien*. Je lui ai souvent ouï dire que prévoyant dès ce tems-là que la division alloit regner parmi les Missionnaires, il avoit mieux aimé se confiner dans le fond d'une Province, que d'être le témoin ou le complice du schisme qu'il apprehendoit. Il ne s'appliqua dans sa nouvelle mission qu'à la conversion des infideles, & il y attendit patiemment que l'orage se dissipât. Quelques tems après l'arrivée de M. le Patriarche, l'Empereur irrité contre les Missionnaires qui vouloient condamner le culte des Ayeux, & les autres ceremonies, fit un Edit, qui portoit que tous les Missionnaires qui s'étoient é-

tablis dans son Empire sans son  
aveu se retirassent incessamment.  
Cet ordre regardoit particulie-  
rement les R. R. P. P. Domini-  
cains, & Messieurs de la Congre-  
gation *de propaganda fide*. Le P.  
Laureaty les secourut dans sa  
Province, & empêcha par son  
credit, & par l'autorité qu'il s'é-  
toit acquis sur les Mandarins,  
que les Ministres n'exécutassent  
leurs ordres à la rigueur.

J'ay souvent oüi blâmer l'au-  
torité que les Jesuites ont à la  
Chine, comme contraire à l'hu-  
milité que l'Evangile prescrit à  
ses Ministres. Il est certain que  
si les Missionnaires de quelque  
Société qu'ils soient abusent de  
leur pouvoir, si l'ambition seule  
les fait rechercher les titres pom-  
peux & les honneurs, ils sont  
condamnables; Mais je suis con-  
vaincu que les Prédicateurs de  
l'Evangile ne peuvent avoir une

autorité trop étendue dans l'Empire de la Chine. Les peuples ne se prennent que par les yeux ; le nom redoutable de Mandarin les intimide, & un missionnaire paré de ce titre est à l'abri des insultes de la populace, ennemie jurée du nom Européen. D'ailleurs la Religion s'infinue mieux dans l'esprit d'un peuple naturellement idolâtre & superstitieux, lorsqu'elle est prêchée par des hommes dont le caractère & la dignité sont respectables. Si quelqu'un abuse de cette autorité, c'est un accident qui n'en détruit point la nécessité. Au reste, je ne prétends pas par ce nom de Mandarin vous faire entendre que les R. R. P. P. Jésuites soient réellement Mandarins, puisqu'ils n'ont aucune charge, & qu'ils n'exercent aucune magistrature, mais comme ils ont la sauve-garde de l'Empereur &

son amitié, les Mandarins de l'Empire les respectent, & les traitent comme s'ils étoient leurs égaux, & cela suffit pour contenir le peuple.

Le *Tito* m'accorda la permission d'accompagner le P. Laureaty jusqu'aux extrêmités de l'Isle d'Emouy. Nous rencontrâmes sur la route le Mandarin, gouverneur de la campagne, accompagné de 60. hommes à cheval, & de ses bourreaux. Aussitôt qu'il eut apperçu la chaise du P. Laureaty, il mit pied à terre, & le vint saluer. Tous ses gens mirent bas les marques de leur juridiction, & resterent en haye les bras croisez sur l'estomac. Le P. Laureaty reçut le Mandarin fort honnêtement, mais d'une maniere pourtant qui faisoit sentir quelque superiorité. Les complimens furent courts de part & d'autre, & chacun suivit sa route.

Nous rencontrâmes de lieue en lieue des députez des Mandarins d'*Emouy*, qui presenterent au P. Leareaty divers rafraîchissemens de la part de leurs maîtres. De demie lieue en demie lieue on trouve des villages composez d'une seule rue, dont toutes les maisons sont habitées par des cabaretiers, pour le soulagement des voyageurs. On y change de porteurs, car la voiture la plus ordinaire est la chaise que deux ou quatre hommes portent sur les épaules. Les chemins sont pleins de voyageurs, & les campagnes, qui ne restent jamais incultes, sont couvertes de paysans & de laboureurs. Voyez-vous, me disoit le R. P. Leareaty, ces plaines cultivées avec tant de soin & de peine, c'est une image qui nous represente tout l'Empire de la Chine. On voit dans toutes les Provinces la mê-

me ardeur pour le travail, la même abondance, & la même multitude de peuple.

Nous arrivâmes après deux jours de marche sur les bords du canal qui separe l'Isle d'*Emouy* de la terre ferme. C'est un bras de mer large d'une demie lieue, couvert de bateaux attachez les uns aux autres par de fortes chaines, & qui forment une ville flottante. Il y a sur les bords de la mer un grand Pagode où le *Titô* d'*Emouy* avoit fait preparer un festin, mais le P. Laureaty ne voulant pas s'arrêter, s'embarqua avec toute sa suite, qui étoit composée de 18. personnes, & remercia les domestiques du *Titô*, à qui il fit quelques largesses, suivant la mode du pays.

Je pris congé du P. Laureaty à regret, & je l'aurois suivi très-volontiers jusqu'à *Focheu*, s'il y avoit eu moins de risque à courir au.

retour. Il me promit d'entretenir avec moi un commerce de lettres, & de répondre avec sa bonté ordinaire à toutes mes questions. Jen'avois pas cessé de lui en faire pendant le séjour qu'il fit avec nous, sur les usages & les mœurs des Chinois. Je lui demandois raison de tout ce que je voyois, & sa complaisance à me satisfaire ne me laissoit rien à desirer. J'écrivois tout avec beaucoup de soin, & j'espère que je vous ferai bien tôt part des lumieres qu'il m'a communiqué.

Le départ du R. P. Laureaty rendit les Chinois à eux-mêmes, & leur antipathie pour nous éclata avec d'autant plus de violence, qu'elle avoit été longtemps retenue. Un de nos Pilotes ayant surpris un Chinois qui mettoit la main dans sa poche à dessein de le voler, le repoussa un peu vivement, & voulut lui ar-

racher un mouchoir qu'il lui avoit pris. Le Chinois appellant par ses cris toute la populace, fut bien-tôt secouru. Cette canaille ayant vû que notre Pilote étoit sans armes, & éloigné de notre maison, fondit sur lui, déchira ses habits, & l'accabla de coups. Ce malheureux se voyant maltraité avec tant de fureur, se jetta dans la mer, croyant pouvoir se sauver à la nage, & gagner quelque bateau qui pût le conduire à bord du vaisseau; mais les Chinois le poursuivirent avec tant d'opiniâtreté dans leurs bateaux, que les forces lui manquant, il en chercha dans son courage. Il revint à terre, & arrachant brusquement un bâton long & plat des mains d'un porteur d'eau, il s'en servit avec tant de vigueur, qu'il se fit jour au travers de cette multitude, & blessa l'auteur de la querelle. La

blesure étoit légère ; mais comme l'effusion du sang est un crime capital parmi ces peuples , ils n'eurent pas plutôt vu couler celui de leur camarade , qu'ils prirent la fuite , & laisserent notre Pilote maître du champ de bataille.

Cependant il étoit dans un état pitoyable ; les Chinois luy avoient coupé & déchiqueté les levres & les joues avec leurs ongles , armes dangereuses , & les seules dont ils se servent. Son corps étoit noir des coups qu'il avoit reçus. Notre interprete vint tout hors d'haleine nous avertir que cette affaire auroit infailliblement des suites fâcheuses , & qu'il étoit d'autant plus à propos de les prévenir , que le Chinois blessé étoit déjà allé se plaindre aux Mandarins , à qui sans doute il avoit fait un faux exposé de la querelle.

Cette circonstance nous allarma ; nous scävions que les Mandarins étoient gens à profiter des pretextes les plus legers pour se rendre les maîtres de nos biens. Notre vaisseau n'étoit plus en état de leur inspirer de la crainte : nous l'avions desarmé pour le carenner ; ainsi nous étions à la merci des Marchands Chinois qui avoient reçu notre argent.

Nous assemblâmes notre petit conseil , où il fut resolu que le Directeur du vaisseau & moi nous irions chez le *Song-ya* ou Lieutenant du *Tiô* , porter nos plaintes , & demander justice. Nous fûmes suivis d'une foule effroyable de peuple , qui nous regardant comme des criminels qui allions subir un examen rigoureux devant les Juges , sentoient par avance un plaisir malin de la bastonade à laquelle il croyoit que nous serions condainnez.

Le *Caiphantin* ayant été averti de notre dessein, se rendit chez le *Song-va* pour concerter avec lui les moyens d'é luder la Justice que nous venions lui demander. Nous attendîmes plus de deux heures le resultat de leur conference. On appella par leur ordre le Chinois qui avoit été blessé ; mais avant que de le présenter à leur tribunal, les Gardes l'amenerent devant nous. Pour mieux exciter la compassion des spectateurs, il se faisoit porter par quatre hommes, comme si une legere blessure qu'il avoit à la tête, avoit aussi affoibli ses jambes.

De plus, par une malice assez ordinaire à ces peuples, il avoit déchiqueté sa tête avec des morceaux de porcelaine, de sorte que le sang couloit de tous les côtez de sa tête, & couvroit toute sa robbe, prétendant par là

rendre sa playe plus apparente, & agraver le crime dont il accusoit notre Pilote.

Plusieurs boureaux postez à la porte du vestibule le reçurent, & le conduisirent au milieu d'eux en jettant des grands cris. Il se prosterna devant les Mandarins, aussi-tôt la porte du vestibule fut refermée, & je ne pus voir ce qui se passa dans la suite. Une heure après nous fûmes appellez. Les Boureaux ( je leur donne ce nom, parce que c'est celui qu'ils ont dans ce pays, & à cause de leurs fonctions) les boureaux, dis-je, se preparoient à nous servir d'escorte: ils faisoient déjà raisonner leurs voix lugubres, quand je demandai à notre interprete ce que tout cela signifioit? il me répondit que l'usage étoit que les criminels comparussent de la sorte en présence des Mandarins. Alors nous refusâmes

refusâmes d'entrer, & nous fîmes dire au *Caiphan* que nous ne prétendions pas qu'on nous privât des privilèges accordez aux étrangers: que nous ne venions pas pour être jugez, mais pour demander justice; que les loix étoient faites pour les criminels, & non pour les innocens, &c.

Notre interprete fit son rapport. Les Mandarins qui n'ignoroient pas la justice de notre cause, résolurent de nous rebutter par les obstacles qu'ils feroient naître. La délicatesse que nous venions de témoigner leur parut un moyen propre pour y réussir. Ils ordonnerent qu'on fit comparoître devant eux notre Pilote, formalité nécessaire, dirent-ils, pour pouvoir rendre justice avec quelque connoissance de cause. Ils sçavoient déjà que le Pilote, qui étoit moulu de coups, étoit hors d'état de pa-

roître ; mais nous continuâmes toujours à demander audience, & nous les menaçâmes d'aller frapper sur le tambour du *Titò*, s'ils nous la refusoient.

Deux heures se passerent dans ces disputes, surpris de notre opiniâtreté, ils nous firent dire que puisque nous voulions absolument avoir audience, ils supprimeroient les premières conditions ; que néanmoins nous paroîtrions devant eux de la même manière que les Chinois avoient coutume d'y paroître ; c'est à-dire que nous leur parlerions à genoux, &c. ajoutant, pour adoucir leur compliment, que ce ne seroit point à eux que nous ferions cette soumission, mais au sceau de l'Empereur, qui étoit exposé en vûe

Nous refusâmes encore ces conditions, Enfin pour abréger le recit d'une affaire dont le sou.

venir m'ennuyer, & qui vous a déjà dû ennuyer, les Mandarins se relâcherent sur cet article; nous convinmes seulement qu'on ne nous donneroit point de sieges, & que le Thé ne nous seroit présenté qu'après l'audience.

Nous trouvâmes les Mandarins au bout du vestibule. Ils étoient assis sous un dais de damas de la Chine gros bleu garni de crespine de soye blanche, ayant chacun une table devant eux. Le sceau de l'Empereur étoit sur une autre table au fond du vestibule.

Nous saluâmes les Mandarins à notre maniere, & nous leur demandâmes justice de l'insulte, & du mauvais traitement qu'on avoit fait à notre Pilote. Alors ils nous dirent d'un ton fort grave, qu'il étoit accusé d'avoir été dans une rue écartée à dessein d'y voir des femmes; que c'étoit

là la cause du desordre qui étoit arrivé ; que nous ne pouvions pas ignorer que ce crime étoit capital, & le plus grand que les étrangers pussent commettre dans cet Empire.

Nous avions réponse à tout hors à cette accusation, néanmoins nous n'eûmes pas beaucoup de peine à la détruire. Il étoit évident, & ils en étoient convaincus, que les Chinois n'avoient inventé cette calomnie que pour rendre leur cause meilleure. Quelle apparence en effet y avoit il qu'il eût eu dessein d'aller chercher des femmes si loin de notre maison, sur tout dans un pays, où la conduite que les Chinois tenoient avec nous rendoit tout suspect de leur part. Néanmoins les Mandarins ne voulurent pas nous donner publiquement gain de cause. Voyant donc que nous n'aurions jamais

raison de cette affaire , & que nous avions suffisamment fait connoître l'innocence de notre Pilote , nous priâmes les Mandarins de donner par tout de nouveaux ordres , pour établir notre seureté , parce qu'il étoit à craindre que l'impunité ne fût un attrait qui animât les peuples contre nous. Nous leur représentâmes que nous étions venus dans ce port en esprit de paix ; que si cependant malgré leurs ordres , & ceux de l'Empereur , on continuoit à nous insulter , comme on avoit fait ci-devant , nous n'étions pas gens à le souffrir , & qu'il étoit de leur intérêt de n'en pas faire l'expérience.

Les Mandarins nous promirent des merveilles ; cependant pour observer toutes les formalitez , ils envoyerent deux petits Mandarins pour examiner si notre Pilote étoit aussi dangereusement

bleffé que nous l'avions dit. Son mal ne leur parut que trop réel, & en effet ce pauvre Pilote, qui est un jeune homme de 28. ans, portera éternellement les marques des ongles des Chinois.

Il faut témoigner autant de fermeté qu'il est possible, & ne pas souffrir que les Mandarins donnent atteinte aux privileges que l'Empereur accorde aux étrangers. Leur pouvoir étoit limité, & la moindre plainte peut les perdre. Il ne faut aussi rien omettre pour s'attirer le respect du peuple. & comme il se prend aisément par les yeux, on lui impose par la magnificence des habits, je dirois aussi par un extérieur grave & composé, si les François étoient capables de l'avoir.

Le 4. d'Octobre nous résolûmes de mettre notre vaisseau en carenne : on demanda au Capi-

tain s'il étoit dans la résolution de le faire échouer pour le raddouber. Il se récria fort sur cette proposition, & fit voir tous les inconveniens qui pourroient en arriver. Tous les Officiers qui connoissoient la foiblesse du vaisseau étoient du même avis, & ne lui avoient fait cette question que pour sçavoir son sentiment; cependant si-tôt que le Capitaine vit que tout le monde pensoit comme lui, il cessa de penser comme les autres, & voulut huit jours après faire échouer son vaisseau, quoiqu'on lui représentât en vain ce qu'il avoit représenté lui-même huit jours auparavant. Le corps de ce vaisseau étoit foible, & il avoit été destiné pour faire la course, & non pas le commerce. On le fit échouer si malheureusement, qu'il resta plus d'une heure sur la pointe d'un rocher, & sitôt qu'on

l'eut tiré à terre, son propre poids le fit ouvrir de tous côtez ; en sorte qu'on fut obligé de le remettre promptement à la mer, & de prendre enfin le parti de le carenner sur un vaisseau Chinois.

Je ne puis m'empêcher de blâmer dans cette occasion la conduite du Capitaine : Si vous étiez homme de mer , Monsieur , je vous demanderois la raison du caprice & de l'entêtement qu'ont plusieurs Capitaines de vaisseau de ne vouloir presque jamais penser comme le reste de leurs Officiers , qui sont souvent plus pratiques & plus habiles qu'eux dans l'art de la navigation. Quoiqu'il en soit notre vaisseau a reçu dans cette occasion un dommage , dont je crains beaucoup les suites.

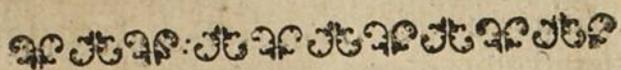
Voilà , Monsieur , le détail de ce qui nous est arrivé jusqu'à présent. Quant à notre commer-

ce , je vous dirai que nous tenons une conduite dont nous serons infailliblement les duppes. Nous avons envie de tout ce que nous voyons , & les Chinois sçavent bien mettre à profit toutes nos puerilitez. Je doute cependant qu'ils gagnent beaucoup avec nous ; car outre que nos emplettes principales sont déjà faites , l'avidité des Chinois leur est aussi nuisible , que la nôtre est peu sensée. Si quelqu'un leur ordonne quelque petit ouvrage de fantaisie , persuadez que cette bagatelle doit avoir un grand débit , ils en font une si grande quantité , qu'ils ne nous présentent autre chose. Je fis faire ces jours passez une paire de boucles de nacre de perle , l'Ouvrier & les autres Chinois à son imitation , en firent aussi tôt fabriquer plus de mille paires , qui lui resteront long-tems , car elles.

né sont point en usage parmi les Chinois, & elles sont si fragiles qu'elles n'ont pû avoir l'approbation de nos Messieurs.

Je me suis retiré avec un de mes amis dans une petite Isle voisine nommée Colomsu. Je loge dans un Pagode, ou temple du pays chez des Bonzes, qui ne m'étourdissent pas beaucoup à force de chanter les louanges de leur idole. Je me plais infiniment dans cette solitude, & je m'y instruis avec soin des coutumes du pays, pour pouvoir en discourir quelque jour avec vous. Mes Hôtes sont des bonnes gens, qui parlent un mauvais jargon portugais; je suis convenu avec eux de certains signes, par le moyen desquels nous nous entendons aisément.

A dieu, Monsieur, priez le Seigneur qu'il nous accorde un prompt retour, & une heureuse navigation. Je suis, &c.



LETTRE HUITIÈME.

*A Emouy le 24. Octobre 1716.*

**Q**Uoiqu'il ne soit pas aisé de s'instruire des loix & des coutumes d'un pays dont on ignore la langue, & qu'il n'appartienne véritablement qu'à ceux qui sont établis dans l'Empire de la Chine depuis plusieurs années, de nous faire scavoir quel en est le gouvernement politique; néanmoins, Monsieur, j'ai dessein de vous faire part des remarques que j'ai fait en examinant les mœurs & les usages des Chinois. J'ai eu un soin particulier de m'instruire des moindres choses: j'entretiens un commerce de lettres avec plusieurs Missionnaires; j'ai des conversations fréquentes,

tant avec les Lettres Chinois, qu'avec les Bonses les plus superstitieux, & ma solitude de *Colum* on m'en fournit sans cesse les occasions.

Quant à certaines coûtumes generales qui regnent par toute la Chine, je les décrirai telles que je les ay vû dans cette Province. En un mot, Monsieur, il ne vous sera pas difficile de juger si mon recit est conforme à l'idée que je suppose que vous vous êtes déjà formé de ce pays, soit par la lecture des auteurs qui ont traité fort au long cette matiere, soit par les relations des autres voyageurs.

C'est le foible de tous les peuples de s'attribuer une origine ancienne, & il arrive presque toujours qu'au deffaut de l'histoire, ils ont recours à la fable. Entre plusieurs auteurs Chinois qui ont écrit de l'origine du mon-

de , il y en a qui ont des opinions assez semblables à celles de quelques Philosophes anciens , comme Democrite & Epicure. Les uns croient que le monde est éternel ; les autres qu'il s'est formé par hazard , & par l'assemblage fortuit des atômes. Le commerce que les Philosophes Chinois eurent autrefois avec les Philosophes Indiens & Persans , peut avoir donné lieu à l'introduction & au progrez de ce système dans l'Empire de la Chine , & il y a beaucoup d'apparence , comme je vous le ferai voir dans la suite , que le culte des Idoles , qui est aujourd'hui si commun à la Chine , y a aussi été apporté des Indes Orientales.

L'extravagance & la diversité de ces opinions empêchent qu'on ne sçache précisément en quelle année du monde commença ce fameux Empire. Nous ne sça-

vons que confusement que son origine est très ancienne, & il est presque impossible de démêler la vérité de l'histoire, parmi les fables dont les Ecrivains Chinois l'ont envelopée.

Quelques sçavants hommes, comme le P. Martini, ont prétendu éclaircir le système des Chinois sur l'antiquité de leur origine, & l'accorder avec nos saintes Ecritures, suivant la traduction des Septante; mais ils ne nous ont donné là-dessus que leurs conjectures, & s'ils ont rectifié les cycles Chinois, c'est un système de leur invention, qui leur appartient, & qui n'est plus celui des Chinois.

Comment en effet pourroient-ils réduire à nos époques ce nombre presque infini d'années que quelques historiens Chinois comptent depuis le commencement du monde? Cependant cette re-

duction mériteroit les soins de tous nos Missionnaires. Ce système des antiquitez Chinoises est d'une conséquence trop dangereuse, & nous avons vu de nos jours l'Auteur du système des Prédamites s'en prévaloir. Ce nombre d'années sans nombre des Assyriens, & des autres peuples Orientaux, que Cicéron, tout payen qu'il étoit, regardoit comme fabuleux, ne le paroît plus tant aux yeux des libertins, lorsqu'ils le concilient avec le nombre des années Chinoises. C'est une autorité de plus; elle est fausse, il est vrai, mais tout sert à ceux qui veulent être trompez.

Mais sans parler des fables qui sont répandues dans les livres Chinois, fables grossières que les Chinois un peu senez rejettent & desapprouvent, la partie de leur histoire qui paroît la

plus vraisemblable, & la moins fabuleuse rapporte l'origine de l'Empire Chinois aux tems voisins du déluge.

Selon la tradition la plus communement reçue, & selon la supputation des Chinois, un Prince nommé *Taby* en jetta les fondemens trois mille ans avant la naissance de Jesus-Christ, & régna cent quinze ans. Ce qui est au-déla passe pour fabuleux, & on ne commence à voir clair dans ses annales Chinoises que depuis cette époque. Ce fut *Toby* qui le premier poliça les peuples, & qui fit succeder à des mœurs sauvages & rustiques, des mœurs plus douces & plus conformes à l'humanité. On lui attribue l'invention des caractères chinois, l'établissement & les loix du mariage, & plusieurs autres usages qui tendoient tous à resserrer les nœuds de la société entre les peu-

ples qui lui étoient soumis.

Les Empereurs *Xin Nung* & *Hoang ty* sont celebres parmi ses successeurs, tous deux recommandables, l'un par l'art militaire, qu'il enseigna aux hommes: l'autre par l'agriculture, dont il donna les premiers éléments.

On ne peut gueres douter que ces Empereurs n'ayent regné; mais il n'est pas si aisé de décider sur la durée, & sur le tems de leur regne, cette chronologie ne s'accordant point encore avec la chronologie sacrée. Les fables dont l'histoire de ces siècles est remplie, empêchent qu'on ne puisse distinguer la vérité du mensonge. En voici une preuve dans la naissance de *Toby*. On raconte qu'il naquit d'une mere Vierge, laquelle ayant marché sur la trace d'un homme d'une grandeur démesurée, qui étoit

imprimée sur le sable, se sentit grosse aussi tôt, & accoucha ensuite de Tohy. Cette fable n'est pas la seule, qui défigure le faste de cet Empereur.

On lit dans un traité de Confucius intitulé *Hycu chuen*, qu'après la mort de Tohy, l'Empereur *Xin Nung* inventa le soc de charue, & les autres instruments propres au labourage, & qu'il enseigna aux hommes l'usage des animaux comestibles, & des fruits de la terre; qu'il institua le commerce & les marchez publics pour le soulagement des peuples.

Ses successeurs *Hsin ty*, *Yao*, & *Xun*, ayant vû que les hommes commençoient à être moins matériels & sauvages, leur donnerent peu à peu des loix plus parfaites & plus conformes à la raison, selon que le tems & les circonstances le demandoient. Parmi ces nouveaux reglemens

Confucius marque celui de se vêtir, afin que l'on pût connoître les differents états des hommes, que leur nudité avoit jusqu'alors confondus. Sous ces regnes, dit-il, les Chinois apprirent à filer la laine, & le coton, à faire des rames & des bâteaux, à naviguer sur les fleuves, à dompter les Taureaux, & à s'en servir pour porter les hommes & le bagage, à bâtir des maisons pour se mettre à couvert des injures du tems, & des insultes des voleurs & des bêtes feroces. Ils apprirent enfin à labourer la terre & à la rendre fertile par leur travail.

Autrefois, continue-t il, c'est-à-dire avant le regne de Tohy, on enterroit les morts dans les campagnes sans aucune ceremonie. On ne leur dressoit point de tombeau, & les derniers devoirs se bornoient à entasser sur leurs cadavres des monceaux de bran-

ches d'arbres sans ordre & sans regularité. Le tems du dueil n'étoit point limité , &c. Mais sous ces regnes on apprit à renfermer les morts dans des cercueils , & à leur rendre les devoirs que nous leur rendons encore aujourd'hui. Pour éterniser la memoire de ces siecles, ils inventerent la maniere de les écrire dans des livres, auxquels on recouroit comme à des archives infailibles , quand l'occasion & le besoin des peuples le requeroit.

Dans un autre traité intitulé *Zy yun* , Confucius parle à-peu près dans les mêmes termes. Dans ces tems là, dit il, on commença à former les hommes , & ils apprirent à manger & à boire avec un peu de bienfiance. Car avant ces Empereurs , les peuples faisoient cuire le ris sur une pierre : ils déchiroient avec les mains la viande de Pourceau :

ils faisoient des trous dans la terre, pour y renfermer l'eau, & n'ayant point l'usage des vases, ils se servoient de leurs mains pour boire. Lorsque quelqu'un mouroit, ils mettoient de la viande crue dans sa bouche, parce qu'ils ignoroient encore le secret de la cuire, & ce ne fut qu'au tems que je dis, qu'ils apprirent à offrir des sacrifices de viandes cuites, lorsqu'on portoit les cadavres en terre.

Les Rois des premiers siècles, continue Confucius, n'avoient point de palais. Lorsque les neiges & les frimats couvroient la terre, ils se retiroient dans des cavernes, ou dans des fosses souterraines, qu'ils creusoient eux-mêmes. Au printems ils montoient au sommet des montagnes, & s'y bâtissoient des cabanes de plusieurs troncs d'arbres entassez. Comme ils n'avoient

point encore appris le secret de cuire les viandes, ils vivoient d'herbes & de fruits, ou bien ils mangeoient la chair crue des animaux, & en buvoient le sang. Au lieu d'étoffes de soye, dont ils ignoroient l'usage, ils couvroient leurs corps des plumes d'oiseaux, & de peaux d'animaux : mais depuis le regne de *Hoangty*, *Yao*, & *Xun*, on vit pour ainsi dire renaître un autre monde. Le Philosophe *Suy* enseigna à se servir du feu pour cuire les aliments, pour fondre les métaux : il bâtit des maisons commodes pour toutes les saisons. Il apprit aux peuples à faire des étoffes de soye, à ensevelir les morts, à sacrifier aux esprits, & au Souverain Empereur, usages saints & respectables qui subsistent encore aujourd'hui parmi nous.

Telle est l'idée que Confucius donne des premiers siècles de cet

Empire. Ce portrait ressemble beaucoup à celui que les auteurs anciens Grecs, Latins & Arabes font des premiers habitans de la terre.

On peut conclure de tout ce que je viens de rapporter, que quoiqu'il y ait eu des Philosophes Chinois qui ont crû que le monde étoit éternel, il y en a eu d'autres qui lui ont donné un commencement; mais leur aveuglement ne leur a pas permis d'en connoître le Createur, & la plupart se sont follement imaginé qu'il avoit esté produit par une matiere *préexistante*. Au reste, il faut avouer de bonne foy qu'il est bien difficile d'éclaircir tous les sistêmes Chinois. Je vois qu'il y a plus de 60. ans qu'ils causent des disputes en Europe, & je ne vois pas qu'on soit mieux instruit aujourd'hui.

L'ancienne étendue de cet Em-

pire étoit de 65. degrez , & comprenoit toutes les terres situées entre la ligne équinoxiale , & la mer du Nord. La Tartarie septentrionale en faisoit une partie. Du côté de l'Orient les Isles Philippines , Mindanao , Formose , les Moluques , les Isles du Japon lui étoient soumises. Du côté de l'Occident les Empereurs de la Chine étoient souverains des Royaumes de Samarcande , de Thibet , de Laos , de Pegu , de la Cochinchine , de l'Isle d'Aynam , &c.

Comme il étoit impossible qu'une seule tête gouvernât tant d'Etats , l'Empire fut divisé en 114. Royaumes ou Provinces , dont les Princes furent tributaires de l'Empereur Chinois. La mollesse & l'Indolence de quelques Empereurs fournit peu à peu à tous ces petits Rois des moyens de se soustraire à leur obéissance :

obéissance: de là vinrent les guerres civiles, où l'on vit le plus foible triompher du plus fort, & un puissant Empire succomber sous le poids de sa propre grandeur.

Ce seroit perdre de vûe mon projet, que d'entrer dans le détail des anciennes révolutions de cet Empire. Je ne veux rien tenter qui soit au dessus de mes forces. Je vais seulement vous dire en peu de mots de quelle maniere les Tartares s'emparerent de la Chine vers le commencement du siecle passé.

L'Empereur *Gumchin*, le dernier de la race des Empereurs Chinois, avoit déclaré la guerre aux petits Tartares Orientaux qui lui refusoient le tribut ordinaire. Toutes les Troupes de l'Empire avoient marché à cette expeditioo, lorsque *Ly Rigonzu* fameux brigand vint à la tête de

cent mille hommes mettre le Siege devant *Pekin*, Ville capitale de l'Empire. Il s'étoit déjà rendu maître des Provinces voisines, & y avoit porté le fer & le feu, massacrant tous ceux qui s'opposoient au progrès de ses armes, & rendant son nom plus redoutable encore par ses cruautés que par ses victoires.

Il avoit pratiqué depuis long temps plusieurs intelligences secrètes dans la Ville de *Pekin*. Les Mandarins Chefs de la justice & Gouverneurs de l'Etat avoient été ou corrompus par l'interêt, ou intimidés par la terreur de son nom. La Ville ouvrit ses portes; l'usurpateur y entra triomphant, & il y fut proclamé Empereur par ceux de sa faction. L'Empereur trahi, abandonné, se donna la mort. Son fils aîné & ses plus intimes confidens n'osèrent attendre l'arrivée du vain-

queur, & se précipiterent dans un lac. Tout obéissoit à *Zy Rigonsu*, mais son regne fut de peu de durée, & quoiqu'il eut mis à mort tous ceux qui pouvoient troubler sa nouvelle domination, il ne put éviter sa destinée.

*Uzam-Quei* General Chinois qui commandoit l'Armée que *Gumchin* avoit envoyé contre les Tartares, ayant appris cette fatale révolution, résolut d'en punir l'auteur, & de vanger la mort de son pere, que le Tyran avoit enveloppé dans le massacre général. Il fit la paix avec les Tartares, & ayant contracté une alliance étroite avec eux, il se flattoit de pouvoir parvenir à l'Empire. L'ambition & l'amour de la vengeance sont deux passions aveugles. *Zamquei* ne considéra pas qu'en se faisant de si redoutables alliez, il se donnoit des maîtres.

L'usurpateur n'osa se présenter devant deux Armées si nombreuses. Ses Troupes n'étoient composées que de bandis, dont le pillage de Pekin avoit satisfait l'avidité. Il voulut prendre la fuite, mais le peuple attentif à ses démarches le surprit & le livra aux Tartares. Ainsi *Ly Rigonzu* ne laissa d'autres marques de sa domination, que les cruautés inouïes qu'il avoit exercé contre les Chinois.

Les Tartares ayant vû combien il seroit facile de vaincre un peuple lâche, timide, sans expérience dans l'art militaire, voulurent profiter seuls de leur victoire. Le General Tartare mit son neveu sur le Thrône, & le peuple toujours avide de nouveauté, & d'ailleurs rebuté des guerres civiles, le reconnut pour son Prince legitime, à condition que les Tartares acheveroient de

purger le pays des Troupes de Ly Rigonzu, qui faisoient encore quelques ravages dans les Provinces voisines.

L'Empire fut paisible, à la réserve des Provinces de *Kiamsi*, de *Takien* & de *Canton*, où quelques parens du dernier Empereur se declarerent contre le nouveau Gouvernement. Mais ces troubles s'appaiserent, & la faction des mecontens ne tarda pas à être dissipée.

Le nouvel Empereur ne voulut point apporter de changement notable dans les Loix Chinoises, & il laissa aux peuples les usages qui ne choquoient point directement sa politique. Ce peuple mol & efféminé se laissa bientôt d'une domination étrangere, mais il n'osa jamais former aucune entreprise pour en secouer le joug. Cependant si on considère la puissance des uns, la foi-

blesse & le petit nombre des autres, on s'étonnera que les Tartares ayent pu affermir leur Empire, & que les Chinois n'ayent fait aucuns efforts pour le renverser. J'attribue cette nonchalance au mépris qu'ils font des armes, dont ils ne connoissent presque plus aujourd'hui l'usage. Les Loix de l'Empire décernent des punitions rigoureuses à ceux qui en gardent dans leurs maisons, ou qui veut en porter en public. Par-là on a ôté aux mécontents tous les moyens d'exciter quelques troubles dans l'Etat.

La Loi qui mortifia le plus les Chinois, fut celle de couper leurs cheveux à la maniere Tartare. Ils en étoient si idolâtres, que plusieurs aimèrent mieux se donner la mort que de survivre à la perte d'un ornement qui faisoit leurs plus cheres délices. Ils sont aujourd'hui tondus, & n'ont

qu'un cordonnet de cheveux au dessus de la tête, qu'ils nomment *Piengzé*. Cette politique empêche qu'ils ne s'apperçoivent du petit nombre des Tartares.

L'Empire de la Chine est aujourd'hui divisé en quinze Provinces, *Pekin*, *Sciansi*, *Xantung*, *Xemsi*, *Honan*, *Nankit*, *Chekiang*, *Fokien*, *Chiansi*, *Canton*, *Huquam*, *Coansi*, *Quicheu*, *Suscuen*, *Yunnan*; il est borné à l'occident par un Fleuve nommé *Hivan*, dont le lit est très-profond; au septentrion, par une muraille qui a trois cens lieues ou plus de longueur, & qui separe la Chine de la Tartarie. Ses bornes à l'orient & au midy sont l'ocean.

La situation de la Province de *Fokien*, qui est celle où je me trouve maintenant, est très-commode pour la navigation & pour le commerce. On y trouve les matériaux necessaires pour la

construction des vaisseaux. Son terrain est arrosé de plusieurs rivières, & coupé par de petites montagnes. On admire par tout le travail assidu des Chinois. Cette terre montagneuse qui paroît ingrate, devient fertile par leur industrie, & produit abondamment les choses nécessaires à la vie.

Les peuples de la Chine sont presque les seuls qui sortent de la Chine, & qui naviguent dans les mers du Japon. Leurs vaisseaux vont aux Isles Philippines, d'où ils rapportent des sommes considérables d'argent. Rien ne prouve mieux la mauvaise politique du Conseil d'Espagne, qui prive le Royaume de ses plus beaux revenus, en permettant aux Chinois le commerce de ces Isles. La Hourque d'Acapulus, dont je vous ai déjà parlé, vient tous les ans de la nouvelle Espa-

gne aux Philippines, & y apporte des millions de piastres pour acheter les marchandises Chinoises, & il est incroyable combien il entre d'argent à la Chine par ce commerce.

Les Hollandois plus prudents que les Espagnols, payent les marchandises de la Chine en denrées équivalentes, c'est-à-dire, en épiceries qu'ils tirent des Isles Moluques, en draps d'Hollande, &c. ils ne souffrent point que l'argent sorte de Batavia, si ce n'est pour être transporté en Europe.

Ceux de Fokien font aussi des voyages à *Hainam*, à *Siam*, à *Camboya*, à la *Cochinchine*, à *Batavia*, à *Achem*, à *Malaya*, & ailleurs.

Cette Province est la moins considérable de l'Empire, quant à l'étendue, mais elle est très-riche & très-peuplée. Elle com-

fine aux Provinces de Canton ,  
 de Kiamsi & de Chekiang Son  
 climat est fort chaud & fort  
 froid selon la saison , mais l'air y  
 est très pur. Sa Ville capitale est  
 Tocheu que ses Temples rendent  
 fameuse. Les Peres Jesuites y ont  
 une Eglise déservie par le R. P.  
 Laureaty. Ses autres Villes prin-  
 cipales sont *Civencheu* , *Changcheu*  
 Villes situées sur la riviere de  
*Chang*. Les Missionnaires de l Or-  
 dre de S. François y ont une Egli-  
 se déservie par un Pere Espagnol  
 nommé Fray Francisco Magino  
 y Ventallol, Visiteur apostolique.  
*Kienning* , *Hienping* , *Tingcheu* ,  
*Hiengoa* , *Xaouu* , *Foning* , *Hia-*  
*muen* ou *Emouy* , sont les Villes  
 ou Châteaux les plus considera-  
 bles de cette Province.

Emouy n'a pas le titre de Vil-  
 le, mais c'est un Château consi-  
 derable, soit par le nombre de  
 ses habitans, soit par la residence

du Titò qui commande à plus de vingt mille hommes, & qui va de pair avec les premiers Mandarins de la Province. Il est situé dans une Isle peu éloignée du continent, à l'embouchure de la riviere de *Chang*. Cette Isle a dix-huit lieues de circuit, & est à 24 degrez 10 minutes de latitude septentrionale.

Le Port d'Emouy est fort vaste, & peut contenir plus de mille vaisseaux. Je ne suis que médiocrement surpris d'un fait qu'on m'a rapporté ici; sçavoir, que les habitans de cette Province proposèrent autrefois à un de leurs Princes de faire un pont de vaisseaux depuis Emouy jusqu'au Japon; car si tous les autres Ports en peuvent fournir autant, je trouve l'entreprise possible, pourvû que la mer la permette.

Lorsque j'entrai dans ce Port, je crus voir une Forest flottante.

En effet, il est rare qu'on puisse voir tant de barques & de vaisseaux rassemblez. Cependant ces peuples n'ont qu'une connoissance fort imparfaite de la bouffole & de la navigation. Leurs Pilotes ne quittent jamais la terre de vûe dans leurs voyages, & la situation des montagnes leur sert à connoître le lieu où ils se trouvent, ce qui n'est à proprement parler qu'un cabotage continuel.

Il y a des auteurs qui prétendent que les Chinois ont eu long temps avant nous l'usage de la bouffole; qu'ils ont autrefois navigué jusques dans le Golphe Persique, & qu'ils ont même établi des Colonies, dont on voit encore des restes dans le pays de Malaga, & en d'autres Isles. Les Portuguais, peut-être étonnez de quelque ressemblance qu'il y a entre les Caffres & les Chinois, nous ont donné à entendre dans

leurs Relations que les vaisseaux Chinois étoient venus autrefois jusqu'au Cap de bonne Esperance, & qu'ils relâcherent à l'Isle de S. Laurent en Madagascar.

Mais sans vouloir décider absolument la question, je vous avouerai qu'il me semble assez étrange que les Chinois ayent eu la connoissance de la bouffole depuis plus de huit cens ans, & qu'ils en ayent aujourd'hui une idée si imparfaite. Nous ne voions point qu'ils ayent conservé les Cartes marines de ces navigations. J'ajouterai encore que leurs vaisseaux sont construits de maniere qu'il est bien difficile qu'ils puissent résister aux mers nâgeuses, que l'on trouve au-delà des détroits de la Sonde & de Malacca.

Supposons la réalité de ces longues navigations. Il ne s'ensuit pas évidemment que les Chinois

ayent eu la connoissance de la  
boussole. Si leurs vaisseaux ont  
navigué au delà du détroit de la  
Sonde, ils peuvent n'avoir jamais  
perdu la terre de vûe. Il est cer-  
tain premierement, que des vais-  
seaux plats, comme sont toutes  
les Jonques Chinoises, peuvent  
naviguer terre à terre bien plus  
facilement que les nôtres. Secon-  
dement, je suppose que ces vais-  
seaux partissent des Provinces de  
Canton & de Fokien, ils pou-  
voient non seulement conserver  
la vûe de la terre jusqu'au dé-  
troit de la Sonde, mais encore  
jetter l'ancre tous les soirs ( com-  
me la prudence veut qu'on le  
pratique ) puisque depuis la Chi-  
ne jusqu'à l'Isle de Sava il y a  
sonde par tout depuis cinq jus-  
qu'à cinquante brasses d'eau. De-  
puis le détroit de la Sonde jus-  
qu'à l'Isle de *Ceylan*, ils pou-  
voient encore ne point perdre la

terre de vûe , & la cotoyer depuis Ceylan jusqu'au Golphe Persique. Je conviens que cette navigation est longue , mais elle n'est pas impossible , sur tout à des gens qui devoient regarder comme le *non plus ultra* du monde , le Cap de bonne Esperance & les Isles adjacentes. Ces voyages que notre experience nous fait regarder comme une simple promenade , étoient pour eux le voyage des Antipodes , & ils mesuroient la longueur du temps avec l'idée qu'ils avoient de celle du voyage.

Je demandai il y a quelque-temps à un Pilote Chinois qui a fait plusieurs voyages aux Philippines , comme il dirigeoit sa route. Je vais , me dit il , chercher l'Isle Formose , & j'en ai connoissance avant même que d'avoir entierement perdude vûe nos montagnes. Si la mer est trop

agitée, je louvoye toute la nuit, & si elle est calme, je reste à l'ancre. Au point du jour je fais voile, & quand je découvre les Isles Philippines ou les Isles Baboyanes, je vois encore les Isles qui sont entre Formose & ces dernières. Si le brouillard me dérobe la vûe de la terre, j'amene mes voiles, & il n'y a qu'un vent furieux qui puisse me mettre en peine. Cette navigation, comme vous voyez, n'est pas trop sûre.

Je reviens à mon principe, si les Chinois ont eu depuis tant d'années la connoissance de la boussole, pourquoy ne l'ont-ils plus? Sur tout maintenant que leur commerce avec les Européens auroit pû perfectionner les idées anciennes qu'on suppose qu'ils en ont eu.

La construction des Vaisseaux Chinois est tout à fait différente de la nôtre. Ils sont plats & quar-

rez par la prouë comme par la poupe. Les voiles sont faits de roseaux tissus en forme de nattes, & sont très-pesants. Ils ont deux mats comme nos Barques, d'un bois dur, épais & unis. Ces Vaisseaux ne perissent pas si aisément que les nôtres par les voyes d'eau, à cause de la manie dont le fond de calle est construit. Il est partagé en plusieurs chambres quarrées dont les cloisons sont unies sans cloux, & enduite d'un mastic très fort, en sorte que l'eau ne peut pénétrer d'une chambre à l'autre, au cas qu'il survienne une voye d'eau. Si cette invention a son utilité, elle a aussi ses inconueniens, car elle lie trop le Vaisseau; il y a moins d'espace pour mettre les marchandises, & on ne peut faire d'arrimage.

La Ville d'Emouïy ressemble à une Republique de fourmis ou à

un essain d'abeilles On y voit un mouvement continuel. Elle a six mille de circuit Les maisons sont basses & n'ont rien qui approche de l'architecture des nôtres. Les Palais des Mandarins sont commodes & propres , mais on n'y voit ni belles peintures, ni riches tapisseries , ce luxe n'étant pas connu à la Chine. La magnificence des Palais & des maisons particulieres consiste dans les colonnes de bois qui en soutiennent le toit , plus elles sont hautes & grosses plus la maison est distinguée. Il y a ordinairement dans chaque maison une porte appelée Mandarine , par où les Mandarins seuls ont le privilege d'entrer. Aux deux côtez de cette porte il y a deux passages par où les gens ordinaires entrent. Ces trois portes sont pratiquées dans une grande cloison de bois qui partage la cour de chaque

maison en deux parties égales. La première forme une avant-cour ; la seconde , forme une seconde cour au bout de laquelle il y a un vestibule où les Chinois se tiennent ordinairement De ce vestibule , on entre de côté & d'autre dans les chambres de la maison. Mais je vous parlerai une autrefois de l'Architecture Chinoise.

Il y a deux Provinces royales dans cet Empire , celle de Pekin , que je crois être le Cataï dont parle Marco Paolo celebre voyageur Vénitien , & celle de Nankin. La première située au Septentrion ; la seconde , au midi. Les deux Villes qui portent le nom , & qui sont les Capitales de ces Provinces, sont les plus grandes du Royaume , & l'Empereur fait sa résidence la plus ordinaire à Pekin.

Dans chaque Province de la

Chine, outre la Ville Capitale ou Métropolitaine, il y a plusieurs autres Villes qui sont divisées en trois ordres, *Fu*, *Cheu*, *Hien*, premier, second & troisième ordre. Toutes les Villes du troisième ordre, *Hien*, relevent de celles du premier & second ordre, & celles-cy ressortissent de la Métropole, qui est la première entre les Villes du premier ordre.

Tous les peuples dépendent immédiatement de quelque *Hien* & on pourroit dire dans un sens que toutes les Villes de la Chine sont des *Hien*, parce que les Villes du premier ordre renferment dans leur enceinte un ou deux *Hien*, & quelquefois même davantage. La Métropole de la Province de Fokien est divisée en deux *Hien*, sçavoir, *Min hien*, & *Hu Kuan Hien*.

Dans chaque *Hien*, il y a un

Gouverneur nommé *Chi Hien*, & un Tribunal appelé *Hien Ho*, en sorte que les Villes du premier & du troisieme ordre ne different qu'en ce que celles là ont des Tribunaux & des Mandarins superieurs qui étendent leur Jurisdiction sur tous les *Hien* de leur district. De même, les Metropoles sont superieures aux Villes du premier ordre en ce qu'elles ont des Tribunaux & des Magistrats qui connoissent generalement de toutes les affaires de la Province. Cette division servira à vous faire mieux comprendre ce que j'ai à vous dire dans la suite,

Il y a cent cinquante Villes du premier ordre, *Fu* lesquelles commandent à plusieurs Bourgs, Villages & Chateaux. On compte ensuite 247 Villes du second Ordre, *Cheu* & 1152 Villes du troisieme ordre, *Hien*. Le nombre de ceux qui payent le tribut,

ou ( pour me servir de notre terme ) qui sont sujets à la capitation, est de 58. millions d'hommes ou environ , selon les derniers calculs. Les femmes , les enfans, les Magistrats, la plupart des Lettrez , les Soldats , ne sont point compris dans ce nombre.

Je viens maintenant aux Magistrats ou Mandarins qui gouvernent ces Isles. Premièrement, ils sont ou politiques ou militaires. Je vous parlerai d'abord des premiers , comme étant les dépositaires & les protecteurs des Loix de cet Empire. Secondement , les uns & les autres ne peuvent parvenir aux grands emplois , qu'après une étude de plusieurs années , & après avoir subi les examens dont je vais vous parler.

Les Chinois , à l'imitation des autres nations qui s'appliquent aux Lettres , distinguent leurs

lettres *Toxù* en deux classes, ceux qui ont déjà pris les degrez, & ceux qui y aspirent, appelez *Tungfeng*. Les premiers ont des titres qui répondent à nos degrez de Bachelier, *Sieuchay*, de Licencié; *Kiù in*, & de Docteur, *Chin cù*

Mais pour mieux vous faire comprendre en quoy consistent leurs études, il est necessaire que je vous dise auparavant quelque chose des Lettres & des caracteres Chinois.

Il paroît que l'usage des caracteres & des lettres est fort ancien parmi ces peuples, & leurs Historiens en attribuent l'invention à l'Empereur *Tohy*, comme je l'ai déjà remarqué; mais le nombre n'en étoit pas si grand alors, & ils n'étoient point dans le degré de perfection où ils sont aujourd'hui.

Les uns sont simples, les autres

composez de deux ou de plusieurs lettres simples.

La plupart des caracteres composez sont ou Hieroglyphique, ou ont quelque chose de hieroglyphique. Car il arrive très-souvent que les Chinois ajoutent à la plus grande lettre ( qui est comme le corps du caractère, & qui n'a souvent aucun rapport à la chose qu'ils veulent signifier ) une autre petite lettre qui détermine le sens du caractère. Par ex. à la lettre majuscule d'un caractère qui signifiera les passions de l'ame, ils ajouteront cette lettre *sincer*, parce que le cœur est regardé comme le siège des passions. Ces sortes de caracteres ne sont point tout à fait hieroglyphiques, ils ont seulement quelque chose d'hieroglyphique.

Lorsqu'au contraire les deux lettres ou mots dont le caractère est composé, ont une relation directe

recte à la chose signifiée, ils sont alors parfaitement hieroglyphiques. Ainsi pour exprimer par ex. la docilité d'un homme, le caractère est composé de deux lettres ou mots, dont l'un signifie un homme, l'autre un chien, qui est le symbole de la docilité & de l'obéissance. Or ces deux lettres étant significatives & relatives au même sujet, elles forment un hieroglyphe parfait.

Néanmoins parmi ce grand nombre de caracteres, nos Missionnaires avouent qu'il y en a beaucoup dont les lettres n'ont qu'un rapport très-éloigné au sujet, ce qui les rend obscurs, & souvent inintelligibles. Il n'y a qu'à citer pour exemple le dernier hieroglyphe que je viens de rapporter. Ces deux lettres, *homme* & *chien* par lesquelles on prétend signifier la docilité, peuvent avoir plusieurs autres significa-

tions prises de la nature même du chien : au lieu d'un homme docile, ce hieroglyphe ne peut-il pas signifier encore un homme fidele ou glouton, ou hargneux ?

Quoique le nombre de ces caractes soit presque infini, les Chinois n'ont néanmoins pas plus de 365 lettres ; chaque lettre a cinq inflexions differentes qui sont marquées dans leurs Dictionnaires, de la même maniere que nous marquons dans les nôtres les syllabes longues ou breves. Ces inflexions multiplient les 365 lettres, & en font pour ainsi dire 1825. en sorte que quoique le nombre des lettres ne se puisse comparer à celui des caracteres, les Chinois font de telles combinaisons, qu'il n'y a presque aucune parole qui n'ait son nom & son hieroglyphe particulier : & c'est en cela précisément que consiste toute la difficulté de la Langue Chinoise.

Le temps qu'on employe aux Etudes n'est pas fixé. On se presente à l'examen de Bachelier quand on se sent assez de capacité pour faire une composition, *Vuenchang*, sur quelque sentence, *Tymò*, que propose celui qui preside à l'examen.

Tous les examens se font par écrit, & on n'a point à la Chine cet usage (j'ai pensé dire ridicule) que nous conservons si chèrement en Europe, de disputer les uns contre les autres.

Il n'y a point à la Chine d'École qui soit absolument publique. Ceux qui sont assez riches pour pouvoir entretenir un maître, le gardent dans leurs maisons. Les autres qui sont moins favorisez de la fortune, se joignent au nombre de dix ou 12. & en prennent un dont ils écoutent les leçons dans un lieu dont ils conviennent avec lui. Outre

quelqu'argent que ces disciples lui donnent , ils le nourrissent à frais communs ou tour à tour.

Un maître ne peut pas avoir un grand nombre d'écoliers , à cause de la quantité & de la difficulté des caracteres Chinois. Ceux qui étudient seulement pour apprendre les lettres , sans prétendre aux degrez , peuvent excéder le nombre de vingt. Mais ceux qui aspirent aux grands emplois ne sont pas plus de huit ou dix sous un même maître. Ils commencent par l'étude de certains livres où se trouvent les hieroglyphes les plus communs , & ils passent assez vite aux *cuxu* , qui sont quatre livres appellez simplement les quatre livres. Ils s'appliquent ensuite à l'écriture , & on leur fait faire de petites compositions , *poty* , c'est-à dire essais.

Il est encore necessaire pour l'intelligence de ce qui suit , que

je vous donne une idée des livres classiques que les Lettrez sont obligez d'étudier, pour pouvoir parvenir aux degrez.

Il semble que le Démon pour établir son culte parmi les idolâtres, ait voulu imiter celui que nous rendons au Créateur de l'univers, & que comme nous avons des livres saints qui sont nos oracles, il ait aussi prétendu perpetuer l'athéisme & l'idolatrie par une tradition écrite & considérée comme sainte par les peuples malheureux qu'il séduit.

Tels sont les cinq livres classiques *Uking*, que les Chinois regardent comme leurs Saintes Ecritures, & qu'ils ne respectent pas moins que nous respectons nos livres sacrez; *quibus sine*, dit le P. Martini, *vix minorem reverentiam præstant, quam nos sacræ Scripturæ, nisi etiam forte majorem.* Ils appellent ces livres *King*, c'est à-dire,

livres d'une doctrine constante & immuable, & ils prétendent qu'en effet la doctrine qu'ils contiennent n'a jamais variée.

Le premier de ces cinq livres s'appelle *Yeking*, livre des variations.

Le second *Xukin* est historique, & contient l'histoire des deux anciens Empereurs *Yao* & *Xun*, successeurs de *Fohy*, & des trois premières races qui ont régné à la Chine. Ce livre a été composé par différens auteurs, & n'est à proprement parler qu'un recueil historique.

Le troisième *Xy King*, (qu'on appelle aussi quelquefois le second livre,) est un recueil de Vers & d'Odes composées à la louange des anciens Philosophes & des Heros célèbres dans les siècles passés. L'usage étoit autrefois, & il subsiste encore, de faire des Vers & des Chansons en honneur des Empereurs, lorsqu'ils mon-

toient sur le throne. Toutes ces Poésies étoient exactement recueillies, & le peuple aimoit à les chanter. Mais ce même peuple ayant glissé dans ces recueils des piéces apocryphes, mal composées, & d'une doctrine dangereuse. Confucius en fit la critique & rejetta tout ce qui n'étoit point autentique. Les Chinois font beaucoup de cas de ce livre, & leurs Docteurs en recommandent particulièrement la lecture.

Le quatrième *Sivy*, est le livre des Rits. Il traite des cérémonies qu'on doit observer dans les sacrifices qu'on fait au Ciel, à la Terre, aux Esprits, aux Ancêtres, dans les mariages, dans les funérailles, &c. J'aurai souvent occasion de vous parler de ce livre.

Le cinquième *Chaucheu*, est intitulé le Printems & l'Automne. Les Philosophes Chinois donnent souvent des titres semblables à leurs ouvrages.      Qiiij

Outre ces cinq livres, il y en a quatre autres, qu'on appelle simplement *les quatre livres*, *Cu-xu*, qui ne sont pas moins considerez, & qui font partie des livres classiques. On appelle les trois premiers, *Livres de Confucius*, parce qu'ils contiennent un recueil de plusieurs Sentences de ce Philosophe, qui ont été redigées par son petit fils & par ses disciples. Le quatrième est du Philosophe Mencius ou Muntius, (en Chinois *Mungchu*) qui vivoit cent ans après Confucius. Ce livre renferme les Conférences qu'il eut avec les plus habiles gens de son temps.

Ces quatre derniers Livres & les cinq premiers sont compris sous un même nom *Louing*, *livres éternels*, & sont le fondement de la doctrine des Lettrez Chinois. Je reviens à mon sujet.

Il y a de deux sortes d'examens :

les uns qu'il faut absolument subir pour parvenir aux degrez ou pour les conserver : les autres qui ne servent que d'exercice.

Les Gouverneurs des grandes & petites Villes , les Vicerois & autres Mandarins font de temps en temps ces examens appelez *Kuon fung* , comme qui diroit , *voir en matiere de litterature*. Ils convoquent une assemblée d'Etudians ou de Bacheliers , & leurs proposent des Sentences tirées des livres classiques pour sujet de leurs compositions. Ils les examinent & font ensuite afficher par ordre les noms de ceux qui les ont fait selon le degré de bonté de l'ouvrage. C'est un honneur que d'être mis dans les premiers rangs.

Les Etudians ne peuvent aux premiers examens se faire examiner que dans leur *Hien* , c'est-à-dire dans la Ville du troisième ordre à laquelle ils sont attachés,

à moins que par une faveur speciale ils n'obtiennent du Viceroy la permission d'être examinez dans un autre *Hien* où il y a moins d'Etudiants & de prétendants que dans le leur. C'est ce que les Mandarins obtiennent aisément pour leurs enfans.

Cette Loy generale a encore quelques exceptions Quand un homme veut acheter un degré de Bachelier, ( car à la Chine l'argent fait faire aussi des Docteurs ) & lorsqu'il est d'un *Hien* où il y a plusieurs autres habiles Ecoliers , le *Tybiotao* , c'est à dire le Mandarin chef des examens le fait examiner dans un autre *Hien* où il y a moins d'Etudiants, & où il est plus facile d'obtenir le degré; & en ce cas il est pour toujours attaché au *Hien* dans lequel il a été reçu Bachelier.

Cette translation d'un *Hien* à un autre , est une violence à la-

quelle les personnes intéressées s'opposent autant qu'elles peuvent. Y celui qui vient se faire examiner dans un *Hien* qui n'est pas le sien, ne s'y présente pas sans recevoir de la part des autres Etudiants quelques coups de poings & d'ongles, les seules armes dont les Chinois sçavent se battre. Leur résistance vient de ce que dans chaque Ville le nombre est réglé de ceux qui à chaque examen doivent être promûs au degré de Bachelier; sçavoir, 15. dans les plus grandes Villes, 12. ou 8. dans les autres; ainsi le nouveau venu fait tort à ceux qui aspirent à être du nombre qui est déterminé pour le *Hien* auquel ils sont attachés par la naissance.

Il y a quelques Villes qui ont entr'elles une espece d'association, & ceux qui en sont se font examiner indifferemment dans toutes ces Villes associées: cela

se fait de concert , & le droit est réciproque.

La coûtume est encore que chaque aspirant ait un Bachelier qui en qualité de caution déclare dans les examens qu'il est du *Hien* où se fait l'examen ; qu'il est fils d'honnêtes gens , & qu'il n'est en deuil ny de pere ny de mere , car dans ce dernier cas il ne peut être admis à l'examen.

Pour parvenir au degré de Bachelier , il faut subir trois examens. Le premier , où communément tous ceux qui se présentent sont admis , se fait par le *Chy Hien* , ( Gouverneur d'une Ville du troisiéme ordre ) lequel donne les sujets des compositions , & les examine Il choisit un fort grand nombre de ceux qui ont subi ce premier examen , & envoie leurs noms au *Chifu* ( Gouverneur de la Ville du premier ordre ) celui cy les fait passer par un second examen , &

choisit les plus habiles pour le troisiéme examen, lequel se fait par un grand Mandarin député pour chaque Province, appellé *Ty hiò taò*.

Ces trois examens se font en trois ans. Le premier, dans le *Hien* même; les autres dans le *Fù* ou Ville du premier ordre. Le *Ty hiò taò* parcourt deux fois en trois ans toutes les Villes du premier ordre de la Province. Il envoie quelques jours auparavant ses ordres au *Chifu*, Gouverneur de la Ville qu'il veut visiter, & celui-cy les intime dans tous les *Hien* de sa dépendance. C'est après avoir reçu ces ordres, que le *Chifu* & les *Chihien* procèdent aux deux examens préparatoires dont je viens de parler.

Le dernier examen qui est celui où préside le *Ty hiò taò*, commence entre trois & quatre heures du matin. On lit d'abord le Catalogue de ceux qui sont ad-

mis à l'examen en presence de plusieurs Mandarins subalternes, qui en qualité de Magistrats des grandes & petites Villes, reconnoissent ceux de leur Jurisdiction qui doivent être examinez, afin qu'il n'y ait point de fraude. On propose ensuite les sujets des compositions tirez des livres classiques.

Les Etudians sont tous dans la grande salle du Palais du *Ty hiò taò*, où s'ils sont en trop grand nombre, ils s'assemblent dans un lieu plus commode que choisit le même Mandarin. Sitôt qu'ils y sont renfermez, ils n'en peuvent plus sortir, ny avoir de conversation entr'eux jusqu'à ce que leurs compositions soient achevées. Ils sont gardez par des Mandarins subalternes & par des Soldats Tartares qui les examinent en entrant, & qui empêchent qu'ils n'introduisent secre-

tement quelque livre dont ils puissent se servir pour leur composition.

Si le grand nombre des Candidats empêche qu'on ne les puisse tous examiner dans un jour ; l'examen se fait à plusieurs jours differens, & à chaque fois le *Ty hiò taò* examine le *Hien* que bon lui semble.

Lorsque tous les Etudians ont fini leurs compositions, le *Ty hiò taò* les lit & les donne à examiner à des serviteurs lettrez qu'il tient exprès à ses gages. Il choisit ensuite ceux qui ont le mieux réüssi selon le nombre déterminé pour chaque *Hien*. Il a encore le droit d'en choisir vingt autres surnumeraires de differens *Hien*, & de les attacher au *Fù h'ò* ou Académie de la Ville du premier ordre.

J'ai dit cy dessus qu'il n'y avoit point d'Ecole publique à la Chi-

ne où l'on pût aller étudier, comme on fait en Europe; néanmoins dans chaque Ville grande ou petite, il y a des especes d'Académies où l'on s'exerce aux Belles Lettres, & il y a un ou deux Mandarins Licentiez qui en font comme les Directeurs. C'est dans ces Académies qu'est le Temple de Confucius. Chaque Bachelier a une relation absolue, & est attaché à l'Académie ou College de son *Hien* ou à celle de la Ville du premier ordre, *Fù*, de laquelle son *Hien* relève.

Le Mandarin examinateur envoie les meilleures compositions & les noms de ceux qui les ont fait, au Gouverneur de la Ville du premier ordre, & celui cy fait écrire tous ces noms. Le *Ty hiò taò* appose ensuite son sceau à chaque nom en particulier, & les fait afficher au jour marqué dans la grande salle de l'Acadé-

mie, *Fu hiò*, appelée *Ming lun tang*, salle de littérature. C'est en vertu de cette publication, que les *Tungfeng* ou Etudiants sont déclarez *Sieuchay*, ou Bacheliers.

Chacun a son rang dans la liste selon la bonté de sa composition, ce qu'ils appellent *Yèming* & *U-ming*, le premier & le second nom. Le premier de chaque College s'appelle *Ganxcu*, c'est-à-dire le premier du Catalogue, titre qui le rend recommandable par tout l'Empire.

Le même jour les nouveaux Bacheliers vont rendre visite au Gouverneur de la Ville du premier ordre avec l'habit de Bachelier. Ils lui font les reverences & les genuflexions ordinaires. Le Gouverneur attache à leurs bonnets de certaines fleurs, & les felicite sur le degré qu'ils ont acquis. Cette ceremonie s'appelle *Chaohoa* : ils vont ensuite au

Temple de Confucius , & font devant son image le nombre de reverences & de genuflexions, qui est prescrit par le Livre *des Rits*.

Ceux qui ne font pas leur sejour dans la Ville du premier ordre , où ils ont été examinez & reçûs Bacheliers , s'en retournent dans leur *Hien* où leurs amis & leurs parens les reçoivent au son des flutes & d'autres instruments , avec des témoignages d'une extrême allegresse. Ils sont obligez si-tôt qu'ils sont arrivez de rendre visite au Gouverneur & aux autres Mandarins de leur *Hien* , & d'aller dans le Temple de Confucius rendre grace à ce Philosophe de les avoir si bien inspirez.

Tous les Bacheliers , exceptez ceux qui sont émerites, sont obligez pour conserver leur degré de subir tous les trois ans un nouvel examen semblable en toutes ses circonstances à celui qu'ils ont

AU TOUR DU MONDE. 379  
subi lorsqu'ils n'étoient que Can-  
didats

Remarquez, Monsieur, que pour être Bachelier on n'est pas obligé d'étudier les cinq premiers Livres classiques dont je vous ai parlé, & qu'il suffit d'étudier les *Caxu*, à moins que l'on n'aspire aux degrez superieurs.

Deux jours avant l'examen que l'on subit pour conserver le degré de Bachelier, le *Tyhiotao* va au *Fubio* où tous les Bacheliers sont assemblez. Là il tire au sort le nom de trois d'entr'eux qui doivent expliquer trois passages des *Caxu* à l'ouverture du Livre: ce qui s'appelle *Kiangxu* expliquer les livres. Il lit ensuite les compositions sur les sujets qu'il a donné, & les fait examiner par ses domestiques lettrez, donnant pour ainsi dire les places, comme on le pratique dans nos Colleges. Il partage tous les Bacheliers en

fix classes. Ceux de la premiere & de la seconde sont reputez habiles: ceux de la troisieme, qui est la plus nombreuse sont sensez du commun. C'est une espeece de deshonneur que d'être mis dans la quatrieme & dans les deux dernieres classes: néanmoins il n'y a que ceux de la sixieme qui perdent leur degré.

Le *Tyhiotao* & le *Chifu* mettent un nombre, 1. 2. 3. à chaque nom pour marquer le rang qu'il doit tenir dans les six classes. Les noms de ceux de la troisieme sont ordinairement renvoyez aux Prefects de l'Academie *Hio-kon*, qui les font inscrire *in Globo* dans le Catalogue qu'on a coutume d'afficher.

Il y a en general trois classes de Bacheliers. La premiere est de ceux qu'on appelle *Pulin*, ou *Linseng*, lesquels reçoivent de l'Empereur une gratification annuelle

de quelques écus. Il y en a vingt dans les Colleges des Villes du premier ordre ; 15. dans ceux des grands *Hien* & 8. dans ceux des petites Villes. Ceux qui dans les examens triennaux ont eu les premières places dans le Catalogue , ont droit d'entrer dans la classe des *Pulin* , dès qu'il y a une place vacante ; mais ils ne conservent ce droit que d'un examen à un autre , en sorte que si dans l'espace de trois ans il ne vaque point de place , ils perdent leur droit , à moins qu'ils n'ayent encore la première place dans le nouvel examen. Les places vacquent par la mort des Bacheliers *Pulin* , ou par leur promotion à d'autres dignitez. Si dans l'examen triennal le Bachelier *Pulin* a fait un si mauvais ouvrage , qu'il ne merite tout au plus que d'être inscrit dans la quatrième Classe. Il perd ce titre & la pen-

sion qui y est attachée. On le perd encore lorsqu'on est en deuil de pere ou de mere : on se reserve seulement le droit d'y prétendre dans l'examen suivant.

La seconde Classe des Bacheliers est celle des *Chengfeng*, c'est-à-dire, de ceux qui ont esté ajoutez aux *Pulin*, ou *Linseng*. Il y en a dans chaque Ville grande ou petite autant que de *Pulin*, & ils reçoivent aussi de l'Empereur quelque gratification annuelle. On entre dans cette Classe de la même maniere que dans la precedente. Si par exemple dans les trois ans qui suivent l'examen, il vaque deux places de *Pulin* & deux de *Chenseng*, les deux Bacheliers qui auront les premieres places, après ceux qui sont de la premiere classe, entreront dans la premiere classe, & ceux qui viendront immédiatement après eux entreront dans la seconde classe des *Chenseng*.

La troisiéme Classe est de ceux qu'on appelle *tercio*, lesquels furent encore ajoutés dans les examens aux deux premières classes, afin qu'il y eût un plus grand nombre de Lettrez. Ceux cy sont simplement Bacheliers, & sont admis aux examens comme les autres. On n'a égard pour la distribution des places qu'à la bonté des compositions, & nullement à la classe de laquelle est le Bachelier.

Je voudrois bien, Monsieur, en demeurer là. Je m'apperçois moi-même que ce détail est ennuyeux, mais puisque j'ay eu le courage de l'entamer, il faut que vous ayez celui de lire la suite jusqu'à la fin. Ce discours est sec, j'en conviens, & cette multitude d'examens répand dans la narration une certaine confusion, qui la rend moins intéressante, mais enfin cette digression est necessai-

re pour l'intelligence des autres coutumes Chinoises.

Outre les examens que l'on subit pour être Bachelier, il y en a trois autres qui sont celebres; le premier dont j'ai déjà parlé s'appelle *Súykaò*, & c'est pour conserver le degré de Bachelier. Le second s'appelle *Kokaò*, c'est à dire, examen preparatoire pour être admis à celui des licenciés; le troisième s'appelle *Kòk'ú*, & c'est celui qu'on subit pour être licencié.

Il y a encore des Bacheliers qu'on appelle *Emerites Kungfeng*, lesquels ne sont plus soumis aux examens triennaux. Les uns s'appellent *Suykung*, & acquierrent cette dignité par leur ancienneté. Il faut pour la meriter avoir passé plusieurs années dans le Baccalaureat, & avoir toujours esté inscrit aux examens, dans la premiere ou seconde classe. De plus

plus il faut au moins s'être présenté trois fois à l'examen appelé *Kòkriù*, que l'on subit pour monter au degré de licentié.

Il y a d'autres *Kunzfeng* ou Emerites, qu'on appelle *Tu Pan-kung*. Ce sont ceux qui dans l'examen des licenciés ont fait des compositions, qui par leur bonté ont le plus approché de celles, qu'ont fait ceux qui ont obtenu le degré de licentié. On les ajoute au Catalogue, & ils sont licenciés honoraires. Ils peuvent comme les autres Bacheliers Emerites se présenter quand ils leur plaît aux examens des licenciés, & en obtenir le degré.

Il y a une troisième sorte de Bacheliers Emerites, appelez *Ná-kuñg*, lesquels achètent ce Titre pour se dispenser d'assister aux examens triennaux.

Enfin les autres Emerites s'appellent *Gèrküng*, *Páküng*, & *Sí-*

*vênkuñg*. Ce sont des Titres que l'Empereur accorde de tems en tems au corps des Bacheliers. Le *Tyhiótatò* après un examen selon la maniere ordinaire les confere aux plus habiles Bacheliers. Ces Emerites doivent aller à la Cour, & étudier pendant trois ans dans le College Royal *Kúe chü kien*, pour obtenir le droit de posseder toutes sortes d'emplois, jusqu'à celui de Gouverneur de Ville du premier ordre exclusivement.

Les Vieillards qui sont anciens Bacheliers presentent une Requête au *Tyhiótatò*, pour être dispensés des examens triennaux, & ils obtiennent facilement cette grace, après un nouvel & dernier examen, où il juge de leur capacité.

Tous les Chinois, qui s'adonnent aux lettres, témoignent un desir incroyable d'avoir place dans l'examen des licentiés. Ne

s'y pas presenter est une marque d'ignorance ; cependant de neuf ou dix mille Bacheliers , qui s'y presentent , il n'y en a pas mille qui puissent esperer avec quelque fondement d'obtenir le degré de licentié.

Cet examen se fait une fois en trois ans dans chaque Metropole. L'Empereur depute pour examineurs deux grands Mandarins , dont le premier , qui est le President de l'examen *Chúkaò* , est ordinairement tiré du College Royal , *Hänliú* , le second est comme son Lieutenant ou Assesseur *Fúkaò* , & doit aussi être versé dans les lettres. Ces deux Mandarins ne peuvent être originaires de la Province , pour laquelle ils sont députez , & c'est une règle qui s'observe exactement dans tout l'Empire , qu'excepté les Mandarins de guerre , dont la jurisdiction ne s'étend que sur

les milices, nul ne peut être Mandarin dans sa Province, afin d'ôter aux Magistrats l'occasion de favoriser leurs parents & leurs amis au dépens de l'équité.

Secondement, ces Examineurs ne peuvent entrer dans la Metropole que le premier jour de la 3. Lune, tems auquel l'examen est fixé : & quoiqu'ils soient Mandarins du premier ordre, ils ne sont reçûs, ni visitez qu'après que l'examen est achevé. Le Viceroy qui fait sa residence dans la Metropole leur assigne un Palais, où ils demeurent jusqu'au jour de l'examen sans avoir communication avec personne.

On prend toutes ces precautions, & les autres que je rapporterai cy-après, pour empêcher que les examinateurs ne se laissent corrompre. Néanmoins quoique la peine de mort soit attachée à la transgression de cette

loi, les Chinois ont l'adresse d'acheter le degré de licentié, auquel ils aspirent. Ils envoient des gens hors de la Province, & même jusqu'à Pekin, pour y traiter avec les Examineurs, surtout avec le premier s'il est possible. Ils conviennent d'une certaine marque ou lettre, par laquelle l'Examineur pourra reconnoître les compositions de ceux à qui il a promis vendre le degré. Il est certain que si ce fait estoit dénoncé juridiquement, l'Empereur feroit mourir le Mandarin coupable: mais ces dénonciations ne se font presque jamais, & les Mandarins supérieurs, qui seuls auroient le pouvoir de les faire, ont souvent part eux-mêmes à tout ce manège.

Le mois, le jour, l'heure, & généralement tout ce qui concerne l'examen des licentiez est réglé. Il se fait à trois jours

différents .La première assemblée commence le 8. de la huitième Lune après midy , & dure le reste du jour & toute la nuit. On y lit le Catalogue de ceux qui ont subi l'examen préparatoire , & qui ont droit de se présenter à celui dont il s'agit.

Le neuvième au point du jour le *Chük iò* , ou premier Mandarin examinateur propose les sentences , *Tymò* , sur lesquelles on doit s'exercer. Elles sont gravées sur une planche , & l'on en donne un exemplaire à chaque aspirant.

Cette assemblée finit le 10. au matin.

La seconde assemblée commence le 11. & on en sort le 13.

La troisième commence le 14. & finit le 16. Venons au détail.

Le lieu où se fait l'examen , s'appelle *Kunzyvèn* , c'est-à-dire , lieu où l'on choisit ceux qu'on doit présenter à l'Empereur. C'est un

grand Edifice destiné à cet usage, dans lequel il y a un grand nombre de petites cellules, qui ne peuvent contenir qu'un homme seul. Chaque aspirant a la sienne. Elles forment une longue galerie, au bout de laquelle il y a quelques autres appartemens, dont le principal est une grande salle, où le Viceroy tient ses Séances, & qu'on appelle *Chy-kurgtang*, *Chambre de justice*. Aux deux côtez de cette salle il y a dix chambres, cinq de chaque côté, qui sont destinées à dix *Chittien* de la Province, qui doivent examiner les premiers toutes les compositions.

Le Viceroy de la Province preside à l'examen, en ce qui regarde le bon ordre. Presque tous les Mandarins de la Metropole y assistent, & y ont différentes fonctions. Il y a aussi des Soldats Tartares, qui ont soin de veiller sur

la conduite des Bacheliers, quand ils sont entrez dans leurs cellules, & qui empêchent le desordre. On ferme ensuite toutes les portes, & on y appose le sceau du Viceroy.

On ne porte point de Livre à l'examen, & il faut que les Candidats sçachent tout par cœur; ce qui s'observe generalement dans tous les examens. On leur permet seulement de porter du thé, un petit fourneau & du charbon. L'Empereur leur fait donner à ses frais tout ce qui est necessaire, comme les alimens, le vin, &c. De plus on leur donne à chacun deux grosses bougies de cire à la premiere assemblée, une à la seconde & deux à la troisième.

Les Bacheliers doivent avoir des habits fort simples. Ils n'ont point de chausses, & leurs souliers sont faits de paille. Leur

bonnet est de simple laine sans doublure & sans ornemens. Toutes ces precautions tendent à empêcher qu'ils ne cachent quelques Livres sous leurs habits.

On voit communement aux examens d'une Metropole 4 ou 5 mille Bacheliers, ou même davantage. Le nombre en seroit encore plus grand si les Tartares ne le diminueoient peu à peu par une politique dont il est aisé de deviner le principe & le motif.

Quand les Bacheliers sont assemblez, on lit les noms de ceux qui ont droit d'assister à l'examen; ce qui se fait quatre fois, selon l'ordre des Villes, & en presence d'un ou de deux Mandarins Prefets ou Protecteurs des Academies de ces Villes. Ce sont eux qui donnent les noms des Bacheliers, & qui doivent les reconnoître. La premiere revûë se fait devant le *Tyhiotab*; chacun

répond *chay*, me voicy. Delà tous les Bacheliers passent pardevant les *Chifu* Gouverneurs des Villes dont ils dépendent. Chaque *Chifu* reconnoît ceux de sa Jurisdiction. Ils passent ensuite pardevant le *P'uchinzù* & le *Ganchacu*, l'un Tresorier general de la Province, l'autre Intendant des affaires criminelles. Enfin on fait la lecture du precedent Catalogue en presence du Viceroy, qui donne à chaque Bachelier un cahier, *Kiven*, sur lequel il doit écrire sa composition. Il y a sur chaque cahier un numero, qui désigne la cellule qu'un chacun doit occuper.

Tous ces Preliminaires estant achevez le *Chuk. id*, ou Mandarin député pour presider à cet examen, fait écrire le sujet des compositions, & en fait imprimer plusieurs exemplaires qu'on distribue à tous les aspirans à la li-

AU TOUR DU MONDE. 395  
cence. C'est une espece de placard sur lequel il y a cinq Sceaux apposez , ceux du Viceroy , du *Chukaò* , du *Tyhiòtaò* , du *Puchinxu* & du *Ganchacu*.

*Le Titre du Placard est en ces termes.*

Kamhy niên Fokiên Hiañg xy  
ty yč Châng , ty ul châng ,  
ty fan châng.

C'est-à-dire ,

Examen pour entrer dans le degré de Licentié , pour la Province v. g. de Fokien, l'an N. de l'Empereur Kamhy , pour la premiere, pour la seconde & pour la troisième Assemblée.

On donne les sujets des compositions en cet ordre. R vj

Le premier est tiré du troisiéme Livre , *Lunyù* , de ceux que j'ai dit qui s'appelloient simplement les 4. Livres , *Cuxu*. Le second se prend du premier de ces 4. Livres *Tabiò* , ou du second , *Chung yunz*. Le troisiéme sujet est tiré du Livre du Philosophe , *Mungcha* , ou Mencius.

Les autres sujets des compositions sont tirez des cinq *King* ou Livres classiques dont je vous ay parlé. Ainsi le Bachelier est obligé de faire sept compositions.

Lorsqu'elles sont achevées , on les donne à transcrire à des Ecrivains destinez à cet office , afin que les Examineurs ne puissent reconnoître la main de leurs Auteurs. Les Bacheliers qui dans l'examen d'épreuve , dont j'ai parlé cy-devant , ont esté inscrits dans la cinquiéme Classe , sont obligez par une espece de punition d'être du nombre de ces co-

pistes. On met à chaque placard, où les compositions sont écrites, une devise particuliere qui sert à faire reconnoître ceux qui les ont faites, lorsqu'on procede à la promotion des licentiez.

Une partie du placard sert de broüillon, & l'autre sert à mettre au net la composition. On y peut cependant effacer des lettres, en ajouter ou en retrancher, & les plus prudens affectent de le faire, afin qu'on ne croye pas que leur ouvrage étoit fait avant que d'entrer dans leurs cellules.

On distribue les compositions aux dix *Chihien*; ils les examinent, & de cent ils en choisissent une qu'ils envoient au *Fúkaò*, second Examineur. Si celui l'approuve, il la renvoye au *Chukò*, si non il en demande d'autres. Lorsque le *Chukò* a approuvé une composition, son Auteur est censé capable d'être licentié. S'il veut

favoriser quelqu'un il n'approuve rien jusqu'à ce que la composition de celui à qui il veut faire grace ne tombe entre ses mains. Il la peut reconnoître à la marque dont il est convenu avec lui.

Le *Fukio* & les autres peuvent aussi faire quelque faveur, mais avec moins de facilité, parce qu'il faut nécessairement que toutes les compositions qu'il a approuvé passent par les mains du *Chukao*, qui peut les rejeter comme il le juge à propos, étant l'arbitre sans appel.

Les *Chihien* après avoir rejeté les mauvais ouvrages font afficher les noms de ceux qui les ont fait au haut d'une Tour élevée au milieu de la place publique. Ceux dont les noms sont là affichez sont exclus de la seconde assemblée; & ceux qui dans la seconde assemblée ne réussissent pas mieux, sont traitez de la même

maniere , enforte que le nombre des Candidats va toujourns en diminuant.

La seconde Assemblée se tient le 11. de la huitieme Lune après midy. Les Preliminaires sont à peu près les mêmes que dans la premiere. On y fait aussi sept compositions. Le sujet de la premiere est pris d'un Livre intitulé *Hiaòk ng* , du respect envers les parents , ou d'un autre Livre appelé *Cheuly*, lequel traite de plusieurs rits anciens de l'Empire; la seconde est à la louange del'Empereur; & on prend pour sujet quelque action principale de sa vie. Les cinq autres compositions sont plus courtes , & les sujets se prennent dans un ouvrage en 5. volumes intitulé *Tachingliu* ; ce Livre est comme un corps de droit canonique & civil , dans lequel on trouve le reglement de ce qui concerne la Religion & l'Etat.

La troisiéme Assemblée qui se tient le 14. de la même Lune est assez semblable à la seconde. C'est la dernière épreuve. On n'y fait que cinq compositions sur cinq points d'histoire que le *Chukao* propose comme il luy plaît.

Vers la fin de la huitième Lune le *Chukao* determine un jour, auquel il doit déclarer publiquement les noms des Licentiez qui ont esté élus. Toute la ceremonie consiste à afficher leurs noms au-dessus de la Tour dont j'ai déjà parlé. Ceux qui dans la Liste ont les dix premières places sont estimez les plus habiles. Les cinq premiers s'appellent *Kingkuey*, c'est-à-dire, *les excellents*, les cinq autres *Yaking du second rang*. Tous les autres ont le titre de *Uenkuey chefs en matiere de litterature*. Le Mandarin *Chukao* envoie à l'Empereur le Catalogue des nou-

AU TOUR DU MONDE. 401  
veaux Licentiez , comme pour  
lui presenter des gens capables  
de le servir dans le gouverne-  
ment de l'Etat.

Outre les Licentiez , on ajoû-  
te dans le même Catalogue les  
noms des dix Bacheliers qui ont  
le mieux réuffi. Ils ont le titre de  
*Kungfeng* , *Bacheliers Emerites* , &  
on les appelle comme j'ai dit ci-  
dessus *Tupankung* , c'est-à-dire, les  
surnumeraires ajoûtez au Cata-  
logue des licentiez.

Le Viceroy fait un festin , au-  
quel il invite tous les nouveaux  
graduez , le jour qu'on a affiché  
leurs noms , & il leur donne à  
chacun , de la part de l'Empe-  
reur , une tasse d'argent , & un  
bonnet, au haut duquel il y a une  
pomme de vermeil.

La plûpart de ceux qui ont assi-  
sté aux trois Assemblées , ( s'ils  
sont d'un lieu peu éloigné de la  
Metropole ) se retirent d'abord

sans attendre qu'on affiche les noms , aimant mieux retourner dans leurs Villes avec l'esperance de pouvoir être du nombre des Elûs , qu'avec la certitude de n'avoir rien obtenu. Il y en a d'autres qui font mine de sortir de la Metropole, mais qui ne s'en éloignent pas , afin de pouvoir revenir promptement , si on leur porte l'agréable nouvelle qu'ils attendent. L'esperoir de la recompense fait qu'on s'empresse d'en porter la nouvelle, tant aux nouveaux licentiez qu'aux Villes où ils sont nez : les habitans de chaque Ville s'interessant sensiblement à la gloire de leurs concitoyens.

Le *Chukao* & le *Tukao* étant sortis du lieu de l'examen sont visitez en ceremonie par tous les Mandarins de la Metropole Les nouveaux licentiez vont aussi les remercier , & donnent ordinai-

AU TOUR DU MONDE. 403  
rement 6. écus ou plus au *Chukao*  
qui partage cette retribution  
avec le *Tukao*.

Tous les graduez conservent  
une veneration singuliere pour  
ceux qui ont concouru à leur  
promotion. Tels sont les gouver-  
neurs des *Hien*, d'où ils sont les  
chefs des Academies auxquelles  
ils sont attachez, le *Tyhistao*, &c.  
Ils leur donnent le titre de *Laocu*  
ou de *Talaocü*, *venerable ou très-*  
*venerable maistre*, selon la dignité  
& l'excellence de leur charge.

Le degré de licentié donne le  
droit d'entrer dans les charges  
publiques. Les graduez sont d'a-  
bord *Hiòkuon*, *Prefets des Collè-*  
*ges*, ou *Chihien* gouverneurs des  
Villes du troisiéme ordre. Ils s'a-  
vançent ensuite à mesure qu'ils  
acquierrent de la pratique dans  
le maniment des affaires.

Les licentiez sont obligez d'al-  
ler au moins la premiere fois à

l'examen des Docteurs , qui se fait à Pekin une fois tous les trois ans, & après y avoir fait quelques compositions sur les matieres qui regardent le gouvernement public , ils sont reputez capables d'être Mandarins.

Quand un Licentié a obtenu la charge de *Chibien* il ne peut plus aspirer au Doctorat. C'est pourquoy ils aiment mieux souvent n'être que simples prefets d'Academie , quoique cet employ soit fort inferieur à l'autre.

Dans chaque Academie des Villes du premier ordre , & dans les grands *Hien* ( car quoique les *Hien* soient des Villes du troisiéme ordre , il y en a néanmoins qui ont une fort grande étendue ) il y a deux *Hiokuon* & dans les *Hien* moins considerables , il n'y en a qu'un. Dans quelques Villes du premier ordre il y en a trois , qui president dans les Assemblées des Bacheliers.

Tous ces prefects se font examiner tous les trois ans, & on leur donne dans le Catalogue un rang plus ou moins distingué, selon la bonté de leurs ouvrages. On entretient par ce moyen l'émulation & le desir de savoir parmi les licentiez.

Les nouveaux & anciens licentiez, avant que d'aller à la Cour pour l'examen de Docteur, doivent venir à la Metropole & demander au Tresorier General *Pachinzu* un certificat, en vertu duquel ils sont admis à l'examen. Les graduez, soit Bacheliers, soit licentiez n'ont point ces lettres authentiques que nos Maîtres ès arts & nos Docteurs ont en Europe. Le *Pachinzu* leur doit aussi donner au dépens du Tresor public quelque somme d'argent pour fournir aux frais de leur voyage. Quelquefois, mais rarement il dispense de ve-

nir en personne à la Metropole , ceux qui ont quelques amis auprès de lui.

L'examen de Docteur se fait à Pekin vers la seconde Lune , & il est semblable à celui des licentiez. On l'appelle Hocxy, c'est-à-dire , Examen de l'Assemblée generale des licentiez de toutes les Provinces de l'Empire , lesquels aspirent au Doctorat. On y choisit pour Docteurs 150. licentiez ou plus ( car cela dépend de la volonté de l'Empereur ) celui qui dans le Catalogue a la premiere place , s'appelle *Hocyy yvèn* le chef de l'Assemblée.

On divise les nouveaux Docteurs en trois classes , & il n'y en a que trois dans la premiere. On en presente sept à l'Empereur , qui les examine lui-même & qui choisit les trois plus habiles pour la premiere classe. Ils sont censez disciples de l'Empereur. Le pre-

mier s'appelle *Choangyven*, le chef des élèves; le second *Tanhoà*, d'une seule fleur, parce que le premier a deux fleurs à son bonnet & que le second n'en a qu'une; le troisième *Pangyen*, *œil du Catalogue*.

Il arrive quelquefois, mais ce cas est rare, que la même personne a la première place dans les examens des licentiez & des Docteurs, dans celui que l'Empereur fait lui-même pour choisir les trois sujets dont je viens de parler. On lui donne le titre de *son yven*, titre magnifique & le plus glorieux qu'un Chinois puisse recevoir en matière de littérature.

Outre ces trois Docteurs qui composent la première classe, on en choisit encore un certain nombre dans la seconde pour résider dans le Collège royal *Hanlin yven*, & ils possèdent dans la suite les plus grands Mandarins.

Les Chinois ont aussi des degrez militaires. Ceux qui les obtiennent ont le titre de *Vuseng*, *graduez en l'art militaire*. Il y a des Bacheliers d'armes *Vusieüchay*, qui sont en aussi grand nombre que ceux de lettres, mais ils sont presque tous Tartares ou fils de Tartares, & ils ne sont point divisez en plusieurs classes comme les Bacheliers de lettres.

Le Mandarin examinateur des Bacheliers d'armes donne ces degrez après un examen, dans lequel on exige plus d'adresse que de science.

Les Bacheliers qui aspirent au degre de licentiez d'armes subissent pour y parvenir un autre examen qui se fait tous les trois ans dans la Metropole, deux mois après celui des lettres, c'est-à-dire, à la dixième Lune. Il n'y a que le Viceroy & le *Tyhidatô* qui président aux trois Assemblées.

Dans

Dans la premiere on leur fait tirer des fleches ; dans la seconde ils font voir leur adresse à monter à cheval & à courir dans une plaine voisine de la Metropole , qu'on appelle *Kiabchang* , *plaine des exercices*. Après ces deux épreuves ils entrent dans la salle de l'examen , où le Mandarin examinateur leur propose des thèmes sur des sujets militaires. On affiche ensuite les noms de ceux qui ont le mieux réussi , de la même maniere qu'on le pratique dans l'examen des licentiez de lettres.

L'examen des Docteurs d'armes se fait à la Cour la même année que se fait celui des Docteurs lettrez. En vertu des grades de licentié & de docteur d'armes, on obtient des emplois militaires , qui répondent à ceux que les Lettrez obtiennent par leurs degrez.

Pour finir enfin tout ce qui concerne les graduez, il me semble que l'institution de tous ces degrez est une politique très-prudente ; car outre l'affection naturelle que tous les Chinois ont pour leurs lettres, cet exercice continuel, ces examens frequens les tiennent en haleine, leur donne une noble émulation, les occupent pendant la meilleure partie de leur vie, & empêchent que l'inaction & l'oïveté ne les poussent à exciter des brouilleries dans l'Etat.

Aussi-tôt que l'âge leur permet de s'appliquer à l'étude & aux lettres, ils aspirent au degré de Bachelier : souvent ils ne l'obtiennent qu'après bien du travail & de la peine, & après l'avoir obtenu ils sont occupez presque toute leur vie aux examens pour pouvoir le conserver, ou pour parvenir aux degrez superieurs.

Par ces grades ils s'avancent dans les charges , & jouissent de certains privileges qui les distinguent du peuple , & qui leur donnent des titres de noblesse , les Chinois n'en ayant point d'autre que celle-là.

Si les enfans des Mandarins ne suivent pas les traces de leurs peres , en s'appliquant comme eux à l'étude des lettres & des loix , ils retombent ordinairement dans l'état populaire à la premiere ou seconde generation. D'ailleurs ces exercices fournissent à plusieurs les moyens de vivre. Ils se font maistres d'écoles , & leur science leur sert de rempart contre la pauvreté. Cependant comme il y a de l'inconvenient dans les meilleures choses, cette grande application aux lettres les rend moins propres à la guerre , éteint en eux cette humeur martiale qui naît avec les

peuples les plus barbares, & leur fait négliger les arts dont on pretend qu'ils avoient autrefois une connoissance plus parfaite.

Je vais maintenant, Monsieur, vous donner une legere idée du Gouvernement de cet Empire.

Tous les Mandarins de quelque tribunal qu'ils soient s'appelle *Quong fu*, c'est-à-dire, *presidents*: on y ajoute, pour les honorer davantage le titre de *Laoilye*, *Maître* ou *Seigneur*. Il ne faut pas que vous vous imaginiez que les Chinois appellent leurs magistrats *Mandarins*, c'est un nom que les Européans leur donnent à l'imitation des Portugais, qui ne pouvant prononcer le mot de *Quong fu*, selon l'accent Chinois, les appellerent indifferemment, *os Mandarinos à mandando*.

Ily a six Tribunaux principaux à la Chine. Le premier s'appelle *Iipou*, *Tribunal des Magistrats*,

C'est ce tribunal qui regle toutes les affaires politiques de cet Empire : qui nomme aux magistratures provinciales , aux gouvernements des Villes , &c.

Le second s'appelle *Houpou*, & preside aux finances : ce tribunal nomme les sujets qui doivent aller percevoir les droits royaux dans les Provinces. Je vous ai déjà parlé dans mes lettres précédentes d'un Mandarin nommé *Houpou* ; mais je ne sçai pourquoi on le nomme ainsi à Emotiy , car le nom de *Houpou* est le nom du Tribunal , & non pas celui du Mandarin , dont l'employ est très-borné & ne dure qu'un an. Les Presidens de ce tribunal sont aussi Tresoriers de l'Empire, & ont soin de payer les gages des Mandarins de guerre & des autres ministres.

Le troisième s'appelle *Zypou*, tribunal des rits. Les Mandarins

qui le composent , ordonnent les fêtes publiques , ont l'intendance des Temples , reglent les ceremonies , reçoivent les Ambassadeurs & font réponse aux lettres des Rois ; ( car l'Empereur de la Chine croiroit déroger à sa dignité s'il répondoit lui-même aux lettres des autres Princes. )

Le quatriéme s'appelle *Penpou*, Tribunal militaire. C'est celui qui preside aux affaires de la guerre , & qui confere toutes les charges militaires.

Le cinquiéme s'appelle *Compou*. Ce Tribunal a la surintendance des Bâtimens , des Palais , des Temples, des Fortesses, des Ponts, des Chemins & de la Marine. Le sixiéme s'appelle *Henpou*, Tribunal des crimes. On y juge les criminels en dernier ressort. On y décerne les peines dûës aux crimes , &c.

Chaque Tribunal a un chef appellé *Ciamcin*, & ce chef a deux collegues ou assesseurs, quand il preside, nommez *Chilân*, l'un à droite, l'autre à gauche; ce qui ressemble assez à nos premiers Presidents des différentes chambres du Parlement.

Outre ces six Tribunaux, il y en a un autre qui est superieur, appellé le Tribunal des *Colaos*, composé de 4 ou 6. Mandarins, qui sont comme des Conseillers d'Etat, lesquels veillent à la sûreté de tout l'Empire. Ils ont les entrées libres dans le Palais, & répondent comme il leur plaît aux Requestes que les peuples adressent à l'Empereur.

Il y a encore deux autres Mandarins qui ne sont attachez à aucun Tribunal, dont l'Office tout honorable qu'il est me paroît extrêmement délicat. Le premier s'appelle *Chaòly*, le second *Tao*.

ly. Ce sont des censeurs qui ont droit de reprendre les autres magistrats de leurs fautes, de leur reprocher publiquement leurs injustices, s'ils en commettent, & même de les dénoncer au cas que le peuple se plaigne de quelque exaction injuste. Ils n'épargnent pas même l'Empereur, s'il entreprend de donner atteinte aux loix fondamentales de l'Etat.

Je vous ai déjà parlé des Colleges ou Academies royales, surtout du premier appelé *Hànlin-yven*, lequel est composé de Docteurs, qui quoiqu'ils ne se mêlent point d'affaires d'Etat, égalent néanmoins en dignité les Mandarins les plus considérables. Leur employ est d'écrire les fastes & les annales de l'Empereur regnant, de composer les Livres de Droit, & de recueillir les Loix anciennes & nouvelles.

C'est de ce College qu'on tire les Precepteurs des Rois & des Princes de la famille royale , les *Colaos* , & les autres Mandarins du premier rang. Ce sont eux encore qui assistent aux examens des Docteurs , &c.

Après vous avoir parlé des Mandarins qui resident à Pekin & à Nankin ( car ces deux Villes sont deux Cours souveraines ) je viens aux Mandarins Provinciaux.

Chaque Province est gouvernée par deux Mandarins nommez *Puchinzù* & *Naganzæu*. Le premier a l'intendance des affaires civiles , & est le tresorier Provincial. Le second est juge des affaires criminelles , ce qui a beaucoup de rapport à nos Charges de Lieutenant Civil & de Lieutenant Criminel. Ils ont plusieurs collegues dont les noms marquent les emplois.

Dans toutes les Villes il y a des Gouverneurs. Ceux des Villes du premier ordre s'appellent *Chifu*, ceux des Villes du second & troisième ordre s'appellent *Chiceü* & *Chibien*. J'ai déjà parlé de cette division des Villes en trois ordres. Tous ces Gouverneurs ont quatre Lieutenants ou assesseurs, qui ont aussi leurs noms particuliers.

La Cour députe tous les ans dans chaque Province deux Mandarins extraordinaires ; le premier s'appelle *Tutam*, & établit sa demeure dans la Ville, ou dans le Château qui lui plaît le plus. Son autorité est fort grande sur tous les autres Mandarins. Il veille à la sûreté des chemins, & il a la surintendance des postes de sa Province.

Le second nommé *Chiabyven*, est un Magistrat député pour faire la visite d'une Province. Il

prend connoissance de l'administration de la justice, & il forme la Cour de la conduite de tous les Mandarins. Cet emploi le rend respectable; il se fait craindre, mais je doute qu'il se fasse aimer.

Dans toutes les Villes de commerce il y a un Mandarin député par le Tribunal *Houpon*, lequel perçoit les deniers royaux, &c.

La charge de Titô est aussi très-considérable. Il commande un corps de 20. mille hommes, & va de pair avec les premiers Mandarins de sa Province. Il a ses Lieutenants & ses assesseurs qui ont aussi leurs Titres & leurs noms particuliers.

Les Bourgs, les Villages, les Châteaux ont aussi leurs Mandarins; en un mot de quelque emploi qu'un Chinois soit revêtu, il est Mandarin. Dans le gouvernement civil, un juge de Village est

un Mandarin ; dans le militaire, un Lieutenant, un Sergent d'infanterie est un Mandarin. Leurs vêtements ont des marques particulieres qui les distinguent du peuple, & ces marques sont différentes selon la difference & la dignité de l'emploi qu'ils exercent.

On ne peut trop admirer la subordination qu'il y a entre tous ces Magistrats, & le respect que le peuple leur porte. On ne s'attache point, comme on fait parmi nous, à rechercher leur origine; leur science & leur autorité sont leurs titres de noblesse. Ils sont eux-mêmes les artisans de leur gloire, & ils n'en sont point redevables à une longue suite d'ayeux.

Les Magistratures ne sont point héréditaires. Mais lorsqu'un Mandarin a long-temps servi, l'Empereur accorde à ses enfans,

jusqu'à une certaine generation, le droit d'exercer toutes sortes d'emplois, à moins qu'ils ne le perdent par leur incapacité.

Un Mandarin n'exerce aucune charge telle qu'elle soit, que pendant trois ans, à moins que l'Empereur dans un cas extraordinaire n'en ordonne autrement, ou ne l'éleve à un office plus distingué dans une autre Province; car il n'arrive presque jamais qu'un même Mandarin reste plus de trois ans dans la même Ville ou Province, de peur que les amitiés & les liaisons qu'il y a contracté ne le rendent moins exact à administrer la justice, & n'alterent les dispositions où il doit être de se montrer équitable envers tout le monde sans acception de personnes.

La Loy défend aussi par la même raison aux Mandarins d'exercer aucune Magistrature dans la

Ville ou dans la Province où ils font nez , mais elle le permet aux Mandarins de guerre , afin que l'amour de la patrie les excite à sa défense.

On fait tous les trois ans à Pe-kin un examen general de la conduite des Magistrats Provinciaux. On y pese la moindre de leurs actions , & on est aussi prompt à les punir , qu'exact à les récompenser. Les Juges examineurs approfondissent les talens de chaque Magistrat , designent ceux qu'on doit maintenir dans le maniement des affaires d'Etat, ceux qu'on en doit éloigner, ceux qu'on doit punir, ceux qu'il faut élever , & l'Empereur confirme toutes leurs décisions.

Les Mandarins qui ont mal usé de leur autorité, ou commis quelque injustice éclatante dans le cours de leur Magistrature , sont punis avec severité, & leurs noms

sont écrits dans une espece d'Almanach, qu'on ne manque jamais de publier après l'examen, afin que le peuple sache la satisfaction qu'on donne à ses plaintes.

Ceux qui ont vendu la Justice, qui se sont laissez corrompre par l'interêt, ou qui ont foule le peuple par des vexations injustes non seulement perdent leurs emplois, mais encore ils sont déchus pour toujours du droit de prétendre à aucun Office public.

Ceux qui dans la punition des coupables ont infligé des peines trop severes, & au delà des bornes prescrites par les Loix, sont réduits à l'état populaire, privez de leurs emplois, & des privileges qui y sont attachez.

Les vieillards & ceux à qui la mauvaise santé & les infirmités ne permettent pas d'agir avec toute la vigilance & la vivacité que leur Charge demande, ne

perdent pas à la verité les marques d'honneur & les immunitéz de leur employ, mais on les dispense d'en faire les fonctions.

Ceux qui par trop de précipitation, ou par ignorance, ont rendus des Arrests peu équitables, au lieu d'être élevez à des dignitez superieures auxquelles ils auroient pu prétendre s'ils s'étoient conduit avec plus de modération & de prudence, sont pourvûs d'emplois inferieurs à ceux qu'ils exerçoient auparavant.

Enfin ceux qui dans leur domestique vivent sans œconomie, & d'une maniere irreguliere, ou qui pour assouvir leurs passions deshonorent leur employ, en sont privez pour toujourns, & sont réputez inhabiles au Gouvernement.

On connoît le rang & la dignité de tous les Mandarins à leur

marche. Ceux du dernier Ordre vont à cheval avec peu de suite. Ceux du premier & second Ordre se font porter dans des chaises découvertes par huit porteurs, les autres par quatre. Leurs chaises sont entourées de domestiques qui portent de grands parasols, autant par ostentation, que pour garantir leurs maîtres des ardeurs du soleil. Les premiers ne peuvent paroître en public qu'avec beaucoup de pompe, & en cortège nombreux de gens à pied & à cheval.

Cette marche a quelque-chose de lugubre, & le Mandarin est toujours précédé de ses satellites vêtus de toile grise, & armez de fouets & de chaines. Ils portent aussi des étendarts, des cassolettes, & d'autres ornemens qui caractérisent le Mandarin. Ces gardes marchent deux à deux, & jettent tour à tour de longs cris. Plus

ces cris sont forts & longs , plus ce Mandarin est respectable. Deux de ces satellites ont en main un instrument d'airain fait en forme de chaudron, sur lequel ils frappent, & ce son joint à leurs voix enrouées , avertit le peuple de se retirer , & de laisser libre le passage de la rue.

Lorsqu'un Mandarin en rencontre un autre qui lui est supérieur en dignité , s'il ne peut retourner en arrière ny éviter sa rencontre, il descend de sa chaise : tous ses gardes mettent à terre les marques de leur juridiction , & se tiennent debout les bras croisez jusqu'à ce que l'autre Mandarin soit sorti de la rue. Si les deux Mandarins sont égaux en dignité , ils s'arrêtent l'un & l'autre , & s'envoient complimenter. Chacun veut céder le pas à l'autre & ne le cede point , & si la rue ne leur permet pas de passer

en même temps, ils mettent pied à terre, & se font de nouveaux complimens, tandis que leur cortège défile; chacun rejoint ensuite son équipage.

Le cérémonial est réglé dans leurs visites. Si un supérieur visite un inférieur, il lui envoie une lettre écrite dans un cahier de papier bleu. Si le rang est égal, celui qui visite se sert de papier rouge semé de légères feuilles d'or. Leurs visites sont toujours précédées par cette lettre qui explique les qualités de celui qui rend la visite, & les motifs qui la lui font rendre. N'est-il pas vrai, Monsieur, qu'il y auroit moins d'importuns en France, si l'on y pratiquoit de semblables cérémonies.

Tous les Mandarins ont un sceau annexé à la Charge qu'ils exercent; s'ils le perdent ils courent risque de perdre leur emploi

d'être punis peut-être encore plus severement. Le R. P. Laureaty me raconta à ce sujet un événement assez particulier dont il avoit été témoin. Un Mandarin de guerre ayant eu plusieurs dé-mêlez avec un Mandarin de justice, lui fit dérober son sceau. Celui-ci qui n'ignoroit pas les conséquences de cette perte, & qui soupçonna aussi-tôt l'auteur de ce vol, usa de ce stratagême. Il mit le feu dans son Palais, & l'incendie ayant attiré tous les Mandarins, qui dans ces occasions sont obligez d'accourir & de donner leurs ordres pour prévenir le progrès de l'embrasement, son ennemi y vint aussi par politique & par devoir. Alors le Mandarin contrefaisant l'homme éperdu, sortit de sa maison tenant en main une hoëte semblable à celle qui renfermoit auparavant le sceau : prenez, dit-il au Mandarin de guer-

re, le sceau que j'ai reçu de l'Empereur, gardez-le tandis que j'irai prévenir les suites de cet embrasement. Tous les assistans furent témoins de ces paroles, en sorte que le feu étant éteint, le Mandarin de guerre fut obligé de restituer à l'autre le sceau qu'il lui avoit volé. Personne ne l'auroit crû, s'il avoit osé dire que la boîte étoit vuide lorsqu'il l'avoit reçue.

Les Mandarins ne peuvent punir les criminels que selon les loix écrites dans le livre des Rits. On punit les Chinois en cinq manieres différentes selon les differens crimes qu'ils ont commis.

Premierement, on fouette le criminel, dont la faute est legere, avec des verges, pour le corriger, dit la Loi, & pour lui inspirer une confusion salutaire. Il ne reçoit jamais moins de dix coups, & jamais plus de soixante,

Secondement, lorsque le crime est plus grave, on le frappe sur les fesses avec un bâton, & on ne lui donne jamais moins de soixante coups, & jamais plus de cent. Les Mandarins seroient punis eux-mêmes s'ils excedoient les peines prescrites par la Loi.

Au lieu de ces deux châtimens qui sont aujourd'hui moins en usage qu'ils n'étoient autrefois, on se sert communement d'une canne de bois de banbouc, qu'on taille de maniere que son extrémité est concave, & ressemble (permettez-moi la comparaison) à une cuillier à pot. Or cette punition se divise en cinq degrez; le premier est de cinquante coups, le second de soixante, & ainsi des autres jusqu'à quatre-vingt-dix.

Troisiemement, on condamne les criminels aux Galeres où ils restent au moins pendant un an; mais cette punition n'excede ja-

mais le terme de trois ans, & elle a ses degrez selon la qualité du crime. Avant que le criminel soit chargé de ses chaines, on lui donne la bastonnade, & le nombre des coups dépend du nombre des mois & des années de servitude auxquelles il est condamné. S'il l'est pour un an, il reçoit soixante coups, si c'est pour un an & demi, soixante & dix, &c.

Quatrièmement, on exile un criminel à 200. à 250. & à 300. lieues tout au plus, & avant que de partir pour le lieu de son exil, on lui donne la bastonnade. Le nombre des coups dépend encore de l'éloignement du lieu de son exil. Au reste le temps est limité, & on ne condamne jamais personne à un bannissement perpétuel.

Le cinquième & dernier supplice est la mort dont on punit les criminels en deux manieres, ou

en leur coupant la tête, ou en les étranglant : ce dernier genre de mort leur paroît plus doux & moins infâme.

Quand quelqu'un a commis des crimes atroces, comme un parricide ou quelque forfait semblable, on lui déchiquete la peau avec des tenailles, ou on l'écorche; mais comme ces crimes sont rares, les supplices le sont aussi, & ils ne sont point compris dans le nombre des cinq punitions ordinaires appellées *Uking*.

Lorsque le crime est d'une nature à être puni sur le champ, on donne la mort au criminel sans aucun délai : mais dans la punition des crimes ordinaires qui meritent la mort, il faut que le Tribunal supérieur de Peking confirme la Sentence rendue contre le criminel. Les Mandarins Provinciaux instruisent le procez & en renvoyent l'examen  
aux

aux Presidens du Tribunal du crime. Après que ceux-cy ont confirmé la Sentence, ils la font soucrire à l'Empereur, & la renvoyent aux Juges des lieux. Il arrive presque toujours que cette Cour Souveraine, par un motif de douceur & de compassion, differe jusqu'à l'automne la confirmation de toutes les Sentences, afin que l'exécution s'en fasse dans cette saison où la vigueur naturelle est en quelque sorte affoiblie, & où les criminels sentent moins l'horreur de leur sort. Les voleurs publics, les assassins sont quelquefois mis à mort par la populace qui les lapide, sans vouloir attendre la formalité d'un jugement, & les Magistrats souffrent cet excès non-seulement sans le punir, mais encore avec plaisir.

On punit un filoux convaincu de larcin pour la seconde fois, en

lui imprimant sur le bras nud avec un fer chaud, deux marques ou caracteres qui désignent le crime & la rechûte. S'il est pris une troisiéme fois, on lui imprime les mêmes caracteres sur le visage. La quatriéme fois, il est condamné aux Galeres.

Lorsqu'un Chinois est arrêté pour une faute legere, il se soustrait à la punition moyennant une somme d'argent dont il donne une partie au Mandarin, & l'autre partie à un Chinois qui se soumet à recevoir les coups de bâton sur les fesses en sa place. Néanmoins les Loix sont directement contraires à cet usage, lequel en effet ne se pratique gueres que dans les Villages & autres petits endroits. Jugez par cette circonstance de l'avarice & de la cupidité de la populace Chinoise. Il n'y a point d'emploi sivil qu'il soit, qu'ils n'embrassent

pour gagner la valeur d'un fol. Ils s'assembloient pour contempler nos barres d'argent ; la surprise & l'envie étoient peintes sur leurs visages , & ils témoignent leur admiration par un mouvement de machoire tout-à-fait plaisant.

Si les Mandarins subalternes d'une Ville refusent de rendre justice, on va frapper sur le tambour du Mandarin supérieur: Ce tambour est placé dans une petite tour bâtie dans la cour de son palais. Il doit alors donner audience, soit de jour, soit de nuit, & écouter les plaintes de ceux qui ont recours à lui.

Je passe sous silence, Monsieur, plusieurs autres choses qui concernent les Mandarins. Je crois ne devoir pas entrer dans un plus long détail. Ayez la bonté de vous souvenir que ce n'est qu'une lettre que je vous écris, & non pas une histoire. Avant que de fi-

nir, je vous dirai deux mots de l'Empereur qui regne aujourd'hui à la Chine.

Ce Prince s'appelle *Kamhi*: il est Tartare & petit-fils de ce qui conquiert la Chine. Il y a environ cinquante ans qu'il regne, & il est âgé de soixante & trois ans. Sa taille est haute, & sa complexion vigoureuse. Il a le visage long, l'air sévère, & le regard superbe. Le desir de sçavoir & d'apprendre les sciences & les arts qui nous sont propres, lui fait tolérer le séjour de nos Missionnaires, & l'établissement d'une religion étrangère dans son Empire; mais il n'a aucune disposition à l'embrasser. Il est intérieurement convaincu qu'il y a une divinité, mais il est extérieurement livré à toutes les superstitions de la Secte des Bonzes. Les disputes qui regnent depuis si longtemps entre les Missionnaires, l'amour qu'il a pour

les cérémonies que quelques-uns d'entr'eux veulent prescrire, lui paroissent des raisons suffisantes pour ne se point declarer en fa-veur du Christianisme.

Ce Prince a tout l'orgueil & le faste des Princes Asiatiques. Sa vanité ne peut souffrir que dans les Cartes géographiques on ne mette pas son Empire dans le centre du monde, & quoique par les conversations frequentes qu'il a eu avec nos Missionnaires les plus habiles, il soit convaincu que ses Etats ne sont non seulement pas situez dans le centre du monde, comme tous ses prédecesseurs l'ont prétendu, mais encore qu'ils ne font qu'une très-petite partie de ce monde. Il s'obstine par un trait de politique, où l'orgueil a beaucoup de part, à vouloir que dans les Cartes qu'on dresse par son ordre, on mette la Chine & les Etats qui en dépendent au

centre du monde. Il fallut même autrefois que le Pere Mathieu Ricci dans la Carte Chinoise du monde qu'il dressa à Pekin, renversât l'ordre pour plaire à l'Empereur, & pour se conformer à ses idées.

Il y a quelques années qu'un Negociant Anglois apporta à Canton deux Globes, l'un terrestre, l'autre celeste, dont l'ouvrage & la beauté ne se pouvoient assez priser. Un Mandarin en donna avis à l'Empereur, & ce Prince toujours curieux de pareilles nouveutez, ordonna qu'on les lui envoyât à Pekin. Il en admira l'ouvrage, & fit expliquer & même transcrire en Chinois les noms des Royaumes & des Villes principales. Mais après avoir examiné attentivement la situation de tous les pays, & remarqué que le sien n'étoit pas situé où il vouloit qu'il le fut, il

parut peu content. Ses Eunuques qui sont ses favoris & ses confidens, blâmerent beaucoup l'artisan des Globes, ou par ignorance, ou pour faire leur cour à l'Empereur, enforte qu'il commanda d'un air chagrin qu'on les ôtât de sa presence.

Il est ami des arts, sur tout de ceux qui sont inconnus aux Chinois. S'il voit quelque ouvrage nouveau d'Europe, il ordonne secretement à ses ouvriers de le contrefaire, & le montrant ensuite à nos Missionnaires comme une production du génie Chinois, il leur demande avec beaucoup de sang froid, si en Europe on fait de ces mêmes ouvrages: il ne scauroit souffrir qu'on soit plus habile & plus adroit ailleurs, & il cherche à se tromper soi-même pour mieux tromper les autres.

Sa curiosité n'a point de bornes, & il veut sçavoir jusqu'aux

choses qu'il sied bien à un grand Prince d'ignorer. Un jour il voulut s'enyvrer pour connoître les effets du vin. Il ordonna à un Mandarin qui avoit la réputation d'une tête forte, de boire avec lui. On apporta des vins d'Europe, sur tout des Isles Canaries, dont les Gouverneurs des Villes maritimes ont soin de fournir sa table pendant toute l'année. Il but & s'enyvra. Cette yvresse l'ayant plongé dans un profond sommeil, le Mandarin se retira dans l'antichambre des Eunuques, & leur dit : „ Que l'Empereur étoit yvre ; qu'il étoit à „ craindre qu'il ne contractât „ l'habitude de boire du vin avec „ excez : que cette liqueur aigri- „ roit encore son humeur natu- „ rellement violente, & que dans „ son yvresse il ne pardonneroit „ pas à ses plus chers favoris. C'est „ pourquoy, ajouta-il, pour pré-

venir les suites fâcheuses qui  
 pourroient naître de cette fa-  
 tale habitude, il faut que vous  
 me chargiez de chaines, & que  
 vous m'envoyiez dans un ca-  
 chot, comme si Sa Majesté avoit  
 ordonné de me faire mourir :  
 laissez-moi le soin du reste

Les Eunuques que leur propre  
 interest sollicitoit à suivre ce con-  
 seil, firent lier & conduire le  
 Mandarin dans la prison du Pa-  
 lais. L'Empereur se réveilla quel-  
 que temps après, & surpris de se  
 voir seul, il appella le Chef des  
 Eunuques, & demanda où étoit  
 le Mandarin. L'Eunuque répon-  
 dit, qu'ayant eu le malheur de  
 déplaire à Sa Majesté, on l'avoit  
 conduit par son ordre dans la  
 prison où il devoit être mis à  
 mort. L'Empereur rêva long-  
 temps, & commanda qu'on fit  
 venir le Mandarin en sa presen-  
 ce. Il vint chargé de ses chaines,

& se prosterna aux pieds de l'Empereur comme un criminel qui attend l'arrest de son suplice. Qui t'a mis en cet état, lui dit-il, & d'où viennent ces chaines? Quel crime as tu commis? Mon crime, je l'ignore, Sire, lui répondit le Mandarin, je sçai seulement que Votre Majesté a commandé qu'on me traitât de la sorte, & j'attendois la mort, lorsqu'on m'a tiré du cachot. L'Empereur rêva encore; il parut surpris & interdit. Enfin attribuant aux fumées du vin une violence dont il n'avoit aucun souvenir, il fit délier le prétendu coupable, & le renvoya. Depuis cette aventure, on a remarqué qu'il a toujours évité les excez du vin. Le zele & la prudence du Mandarin me paroissent d'autant plus louables, qu'il est rare de trouver des courtisans qui ne flattent pas les passions de leurs maîtres. De plus,

ce qui n'avoit été qu'une feinte ,  
pouvoit devenir une verité , &  
l'Empereur s'étoit apperçu de ce  
sage mais dangereux stratagème.

Une histoire rappelle le souve-  
nir d'une autre. Le P. Laureaty  
nous parlant de l'avarice de ce  
Prince , nous raconta que se pro-  
menant il y a quelques années  
dans un parc de la Ville de Nan-  
kin, il appella un Mandarin de sa  
suite , le plus riche homme de  
l'Empire , & lui ordonna de pren-  
dre la bride d'une bourrique sur  
laquelle il monta , & de le con-  
duire autour du parc. Le Man-  
darin obéit , & reçut un taël  
pour récompense. L'Empereur  
voulut à son tour lui procurer le  
même divertissement. Il s'en ex-  
cusa envain , il lui fallut obéir &  
souffrir que son Prince devint son  
guide. Cette bisarre promenade  
étant achevée , combien de fois ,  
lui dit l'Empereur , suis-je plus

grand & plus puissant que toi ? Le Mandarin se prosternant à ses pieds, lui dit qu'il n'y avoit aucune comparaison à faire. Eh bien, repartit l'Empereur, j'en veux faire une : je suis vingt mille fois plus grand que toi ; paye ma peine à proportion de ce que j'ai payé la tienne. Le Mandarin paya vingt mille taëls (*cent mille livres*) & se felicita encore interieurement de la modestie de son maître.

L'Empereur n'a point encore designé de successeur à l'Empire ; il a autant d'enfans que d'années, & le nombre de ses femmes égale au moins celui des concubines de Salomon, dont parle l'Ecriture.

Vous entretiendrai-je encore, Monsieur, de nos affaires particulieres ? Nous nous étions imaginez qu'il nous seroit plus facile à Emouy, qu'en aucun autre Port de la Chine, de tirer les foyes

AU TOUR DU MONDE. 445  
crues de Nankin, à cause de la  
commodité des rivières : néan-  
moins nous ne les recevrons que  
par la voye de Canton, encore  
aurons nous le rebut des autres  
vaisseaux ; ainsi je doute que nous  
puissions partir dans le mois de  
Decembre : nous serons trop heu-  
reux si nous n'hiverons point  
dans ce Port.

Le Titò partit ces jours passez  
pour faire la visite de l'Isle d'E-  
mouy & des autres Isles qui en  
relevent. Il annonça son départ  
pendant trois jours par des salves  
continuelles d'artillerie, & par  
des feux d'artifice qu'il fit tirer  
dans le Château. Nous allâmes  
lui souhaiter un heureux voyage,  
& le prier de donner ses ordres  
pour notre sûreté pendant son  
absence. Il nous fit presenter ou-  
tre le Thé, toutes sortes de con-  
fitures, & nous eûmes le specta-  
cle d'une Comedie moins en-

nuieuse que celles où nous avions assisté cy-devant. Il partit à huit heures du soir. Toute la Ville étoit illuminée. Les vaisseaux s'étoient rangez en ligne depuis l'enfoncement du Port jusqu'à l'embouchure de la baye, & cette ligne avoit deux lieues de longueur. Ils étoient illuminez avec beaucoup d'art & de simétrie, & ils formoient un très-beau spectacle. Les six Jonques Chinoises qui devoient accompagner ce Mandarin étoient ornées de banderolles & d'étendarts de diverses couleurs, & armées de dix pieces de canon. Sitôt qu'elles eurent mis à la voile, on entendit un carillon si étrange de canons & de bassins d'airain, que rien à mon avis ne peut y être comparé.

Lorsque les vaisseaux Chinois veulent rendre le salut, un matelot se place sur l'endroit le plus

élevé de la poupe, & frappe sur un bassin d'airain à quatre ou cinq reprises jufqu'à ce qu'on lui ait répondu de la part du vaiffeau qu'il falua. Imaginez-vous donc, Monsieur, le bruit & le charivari que doivent faire fix ou fept cens vaiffeaux & barques qui en faluent un feul, & qui joignent le bruit de l'artillerie au fon aigu & perçant de ces bassins d'airain.

Notre vaiffeau falua le Titò de onze coups de canon. Tout le Port étoit en feu.. Ces falves d'artillerie ne difcontinuerent point jufqu'à ce que le Titò fut forti de la baye, où il refta plus de deux heures à contempler les illuminations & les feux d'artifice, que les Chinois faifoient tirer fur la cime des montagnes de l'Ifle de Colomfou.

Les Chinois toujours opiniâtres dans leur haine, voulurent alors profiter de l'abfence du Titò, &

de l'embarras où nous mettoit la carenne de notre vaisseau. Nous étions en petit nombre dans notre maison, quatre ou cinq passagers avec quelques domestiques. Les soldats d'un petit Mandarin, qui pour notre malheur étoit notre voisin, vinrent suivis d'une foule de peuple nous insulter, & former une espece de siege devant notre porte. Nous soutînmes leurs efforts autant que notre petit nombre pût nous le permettre; nos fabres les écartoient, mais ils ne nous mettoient point à couvert d'une grêle de pierres qui tomboit sur nous, lorsque nous étions obligez de les repousser jusques dans la rue. Le perfide Mandarin au lieu d'apporter remede à ce desordre, regardoit de loin avec une joie maligne le combat & les combattans. Nous épargnions les Chinois, dans la crainte que leur sang répandu ne nous

attirât quelques malheurs. Cependant ils avoient redoublé leurs efforts ; le nombre de nos ennemis croissoit de plus en plus, & ne pouvoient plus résister à la violence de cette multitude de peuples, nous étions résolus à nous servir de nos avantages & à faire feu sur eux ; lorsque le Mandarin *Houpou* ayant été averti par notre interprete de ce qui se passoit, envoya son fils & ses gardes à notre secours. La retraite de nos ennemis fut prompte, & le nom de *Houpou* fut plus fort & plus puissant que nos armes. Nous n'avons pû sçavoir encore le motif qui les avoit engagez à cette entreprise.

Les Mandarins s'attendoient à de grandes plaintes de notre part, mais ils n'entendirent que des menaces. Nous armâmes notre vaisseau en diligence, & nous fîmes courir le bruit que nous écri-

vions aux Révérends Peres Jesuites de Pekin , pour les prier de porter nos plaintes à l'Empereur sur le procedé des Mandarins , qui permettoient aux habitans d'Emouy des violences si contraires aux intentions de Sa Majesté.

Nos menaces les intimidèrent , & nous connûmes dans la suite qu'ils avoient donné de nouveaux ordres en notre faveur : le peuple nous craignit un peu plus , sans nous aimer davantage.

Le 15. d'Octobre deux femmes entrèrent dans la cour de notre maison. Ces rencontres sont si rares ici que nous craignîmes d'abord quelque stratagême de la part des Chinois ; mais notre interprète nous desabusa. Ces femmes étoient consacrées à je ne sçai quelle idole , & nous demandoient l'aumône en nous disant les injures les plus sales. On voulut les chasser , mais elles jetterent de

AU TOUR DU MONDE. 451  
grands cris, firent cent extravagances, & nous menacerent même de se couper le visage avec des morceaux de porcelaine, & de nous accuser auprès des Mandarins de leur avoir fait violence. Notre interprete nous conseilla de leur faire quelque aumône. On leur envoya environ cinquante sols, mais elles les refuserent, & nous taxerent insolument à quatre taëls. Il fallut leur obéir de peur qu'il n'arrivât quelque nouvelle scene. Cette aumône les mit de belle humeur; elles nous promirent de nous recommander à leur idole, ce qui à proprement parler étoit nous recommander au Diable.

Fin du premier Tome.

## FAUTES A CORRIGER.

- Page 5. ligne 26. de l'envoyer, lisez l'ouvoyer.  
 Page 15 l'éco, l. l'e ho.  
 Page 47. l. 16. descendroient, l. descendront.  
 P. 57. Métail l. Métal.  
 P. 60. Vasseaux. l. Vassaux.  
 P. 83. l. 14. des Vandanges, l. de Vandanges.  
 P. 118 jonte, l. junte.  
 P. 124. monteau, l. Manteau.  
 P. 136. l. 18. de los Reges, liz. de los Reyes.  
 P. 140. l. 21. Achile, l. Eschile.  
 P. 145. l. 12. Casta quem, l. Casta quam.  
 P. 154. l. 16. ne pût, l. ne peut.  
 P. 171 Rivag, l. Rivage.  
 P. 172. Hanissent, l. hannissent.  
 P. 178 l. 20. apprehendîmes, l. apprehendâmes.  
 P. 180. Méridional, l. Méridionale.  
 P. 203. Souffroit, l. souffrois.  
 P. 210. l. 23. le soir, l. vers le soir.  
 P. 251. presser, l. presser.  
 P. 268. politique, l. politiques.  
 P. 274 d'nterest, l. d'intérêt.  
 P. 275. devenn, l. devenu.  
 P. 281. Matematiques, l. Mathematiques.  
 P. 290. Changcua, l. Changchua.  
 Idem, Avoit, l. avoient.  
 P. 299. Tocheu, l. Focheu.  
 P. 301. Tocheu, l. Focher. Idem, TOKIEN, l. FOKIEN.  
 P. 315. esusâmes, l. refusâmes.  
 P. 321. lui resteront, l. leur resteront.  
 P. 322. Colomfu, l. Colomson.  
 P. 324. Lettres, l. lettres.  
 P. 328. les, l. les.  
 P. 337. expeditio, l. expedition.  
 P. 341. TOKIEN, lisez FOKIEN.  
 P. 342. veut, l. veulent.  
 P. 344. la Hourque d'Acapulcus, l. d'Acapulco.  
 P. 346. Tocheu, l. Focheu.  
 P. 349. Madacascar, l. Madagascar.  
 P. 350. Ifle de Sava, l. l'Ifle de Java.  
 P. 353. la manie, l. la maniere.  
 P. 460. hieroglyphique, l. hieroglyphiques.  
 P. 397. si ceuî, l. si celui cy.  
 P. 408. Chinois, l. Chinois.  
 P. 422. pnnir, l. punir.  
 P. 429. qu'il, l. qu'il.  
 P. 431. pn, l. on.

## PRIVILEGE DU ROY.

**L**OUIS PAR LA GRACE DE DIEU ;  
ROY DE FRANCE ET DE NAVARRES A nos  
aïnez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos  
Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordi-  
naires de notre Hôtel & Grand Conseil, Pres-  
vôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieu-  
tenans Civils & autres nos Justiciers qu'il ap-  
partiendra, S A L U T. Notre bien amé FRAN-  
COIS FLAHAULT Libraire à Paris, Nous ayant  
fait remonter qu'il lui avoit été mis en main  
un manuscrit qui a pour titre, *Nouveau voyage  
autour du monde, par le sieur Gentil*, qu'il sou-  
haiteroit faire imprimer & donner au public,  
s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Pri-  
vilege sur ce necessaires A ces causes, voulant  
traitter favorablement ledit Exposant, nous lui  
avons permis & permettons par ces Presentes,  
de faire imprimer ledit Livre en tels volumes,  
forme, marge, caractere, conjointement ou  
separément, & autant de fois que bon lui sem-  
blera, & de le vendre, faire vendre & debiter par  
tout notre Royaume pendant le tems de dix an-  
nées consecutives, à compter du jour de la date  
desdites Presentes. Faisons deffenses à toutes  
sortes de personnes, de quelque qualité & con-  
dition qu'elles soient, d'en introduire d'impres-  
sion étrangere dans au un lieu de notre obéis-  
sance; comme aussi à tous Libraires, Impri-  
meurs & autres, d'imprimer, faire imprimer,  
vendre, faire vendre & debiter, ni contrefaire

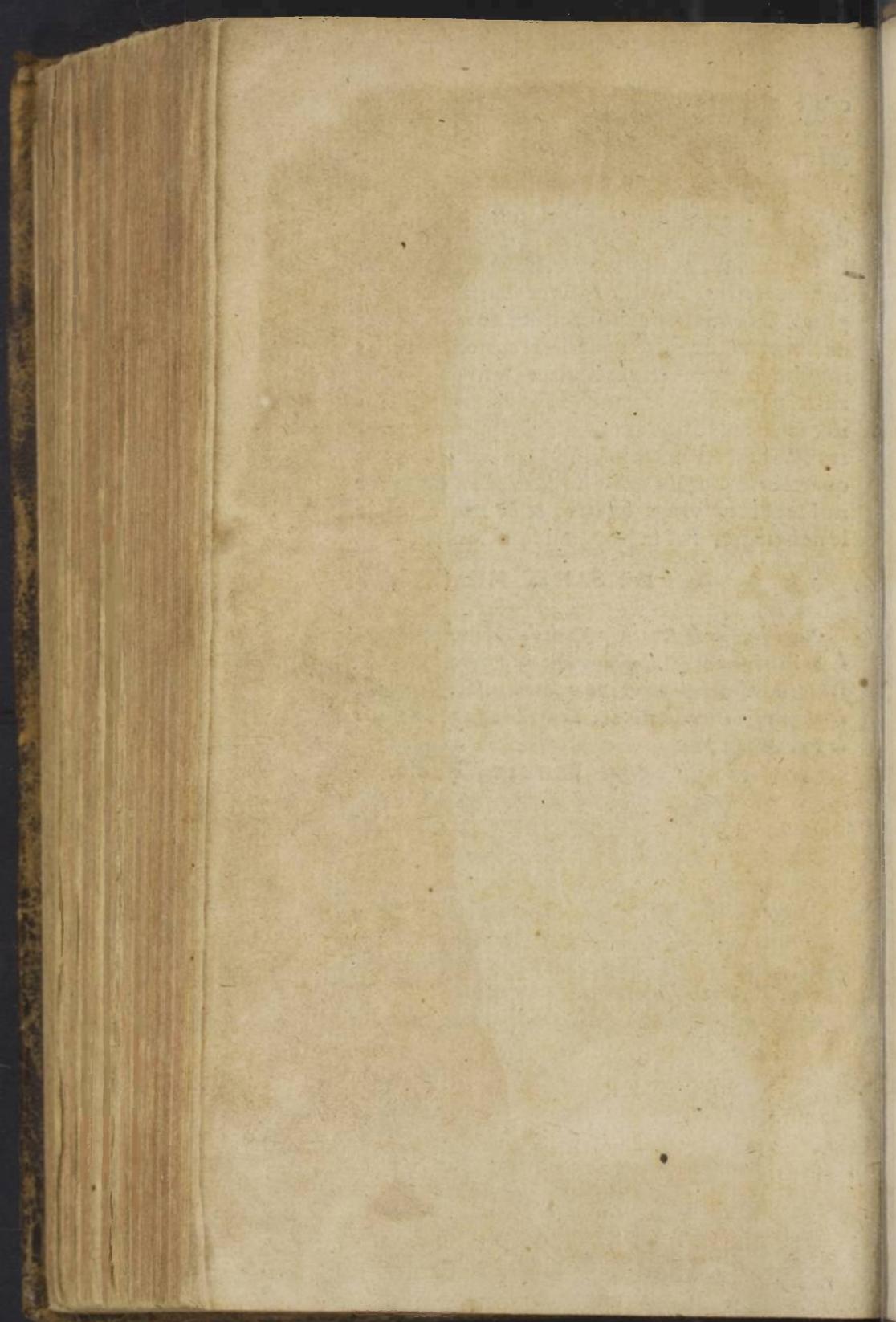
ledit Livre en tout ni en partie, ni d'en faire  
aucuns extraits sous quelque prétexte que ce  
soit, d'augmentation, correction, changement  
de titre ou autrement, sans la permission ex-  
presse & par écrit dudit sieur Exposant, ou de  
ceux qui auront droit de lui, à peine de confis-  
cation des exemplaires contrefaits, de quinze  
cens livres d'amende contre chacun des con-  
trevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hô-  
tel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit sieur Expo-  
sant, & de tous dépens, dommages & intérêts :  
A la charge que ces Presentes seront enregis-  
trées tout au long sur le Registre de la Com-  
munauté des Libraires & Imprimeurs de Paris,  
& ce dans trois mois de la date d'icelles ; que  
l'impression de ce Livre sera faite dans notre  
Royaume, & non ailleurs, en bon papier, & en  
beaux caractères, conformément aux Regle-  
mens de la Librairie ; & qu'avant que de l'ex-  
poser en vente, le manuscrit ou imprimé qui  
aura servi de copie à l'impression dudit Livre,  
sera remis dans le même état où l'Approbat-  
ion y aura été donnée, ès mains de notre très-cher  
& féal Chevalier, Garde des Sceaux de France,  
le sieur Fleuriau d'Armenonville ; & qu'il en sera  
ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bi-  
bliothèque publique, un dans celle de notre  
Château du Louvre, & un dans celle de notre  
dit très-cher & féal Chevalier, Garde des  
Sceaux de France, le sieur Fleuriau d'Arme-  
nonville, Commandeur de nos Ordres, le tout  
à peine de nullité du contenu des Presentes. Du  
contenu desquelles vous mandons & enjoignons  
de faire jouir l'Exposant ou les ayans

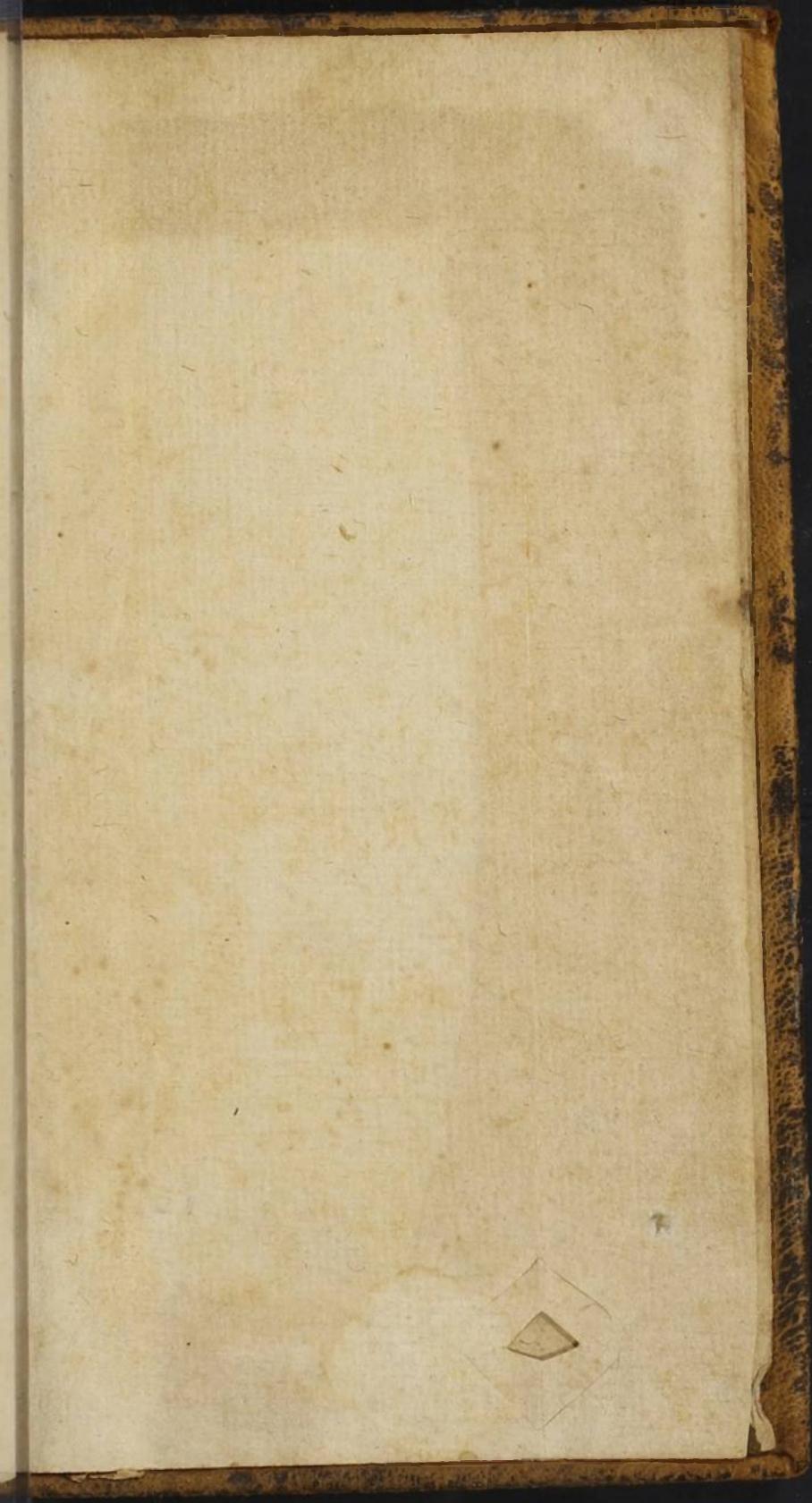
cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûciment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Harro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le quatrième jour du mois de Mai, l'an de grace mil sept cens vingt-quatre, & de notre regne le neuvième. Par le Roy, en son Conseil,

DE SAINT HILAIRE,

*Registré sur le Registre V. de la Chambre Royale  
de des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 328.  
fol. 516. conformément aux anciens Réglemens,  
confirmés par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris  
le 11. Mai 1724.*

*Signé, BRUNET, Syndic.*





Konink 250

assumpta d. 10. de  
1728 d. Amsterdam

27.000

9. 10. 1728 d. Amsterdam, 1728

1728, 1728, 1728

d. Amsterdam, 1728

1728, 1728, 1728

1728, 1728, 1728

31418

R. B. vol. 1-10

